N° 773 41e Année T. CCXXII 1er Septembre 1930

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75*; plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

AVENIR DU CINÉMA

1. — Le cinéma sonore et parlant vient d'apparaître; les physiciens le perfectionnent encore dans leurs laboratoires que déjà les cinéastes l'accueillent dans leurs studios. C'est un art balbutiant, mais c'est déjà un art, et un art si riche en possibilités qu'il semble dès maintenant capable d'égaler, voire de surpasser tous les autres.

Sans doute, comme tous ses illustres prédécesseurs, il s'enrichira par des tentatives successives et il n'acquerra la plénitude de ses moyens d'expression que par de multiples tâtonnements. Aussi, tenter par le raisonnement seul la recherche de ses lois esthétiques, en essayant d'anticiper sur l'expérience, est incontestablement une gageure présomptueuse. C'est là un exercice périlleux où l'on a toutes chances de se casser les reins. C'est cependant un exercice utile qui mérite d'être tenté, car l'erreur est parfois aussi riche en résultats que la vérité et, après tout, les cassements de reins sont aussi nécessaires aux progrès de l'art que les chutes dans l'apprentissage de l'équitation.

2. — Le cinéma vient de s'annexer le domaine des sons et, presque en même temps, il va s'enrichir de la couleur; peut-être un jour donnera-t-il l'impression du relief.

Que valent ces acquisitions? C'est ce qu'il importe d'abord d'établir...

Mais, avant toute discussion, il est nécessaire de rappeler qu'il y a deux façons de considérer le cinéma, auxquelles correspondent deux techniques différentes.

Pour l'une, le film n'est qu'un témoin impartial qui racontera avec précision tout ce que son objectif lui aura permis de voir; sa raison d'être n'est qu'une simple commodité. Il est en effet plus aisément transportable que des milliers de spectateurs, et il économise les frais d'une mise en scène qui devrait être renouvelée à chaque représentation. Si un art peut répondre à cette conception, cela ne peut être qu'un art théâtral modifié où seuls ont d'importance le sujet du scénario, le jeu des acteurs et le choix des décors.

Pour l'autre, le film est un moyen d'expression entièrement nouveau, ayant une personnalité vigoureuse faite de défauts graves et de qualités exceptionnelles; c'est un art neuf qui doit réprimer toute tentation de plagiat, qui doit chercher à s'individualiser, à se constituer une technique propre.

La première façon de considérer le cinéma est trop simpliste pour qu'il vaille de s'en occuper; la seconde est l'objet de ce qui va suivre.

3. — Pourquoi les sculpteurs ont-ils renoncé à colorer leurs statues? Pourquoi certains peintres s'amusent-ils à faire des sépias ou des encres de Chine? Pourquoi les poètes s'embarrassent-ils des lois inflexibles d'une prosodie? Pourquoi les musiciens dédaignent-ils la reproduction des bruits naturels?

Parce que l'artiste devant interpréter la nature, et non la copier servilement, simplifie sa tâche en donnant à sa production un caractère artificiel qui la distingue immédiatement de la réalité; parce que l'œuvre d'art s'accommode volontiers d'une légère imprécision dont le mystère intrigue, en la sollicitant, l'attention du public; parce que, surtout, la schématisation revient à une élévation

du particulier au général, et qu'elle confère à la fois ampleur et force.

On a prétendu que le cinéma ne serait véritablement un art que le jour où il donnerait, avec le son et la couleur, l'impression du relief.

C'est une pétition de principe. La seule chose que l'on puisse dire, c'est qu'il donnera alors au maximum l'impression de réalité. Mais, comme nous venons de le voir, celle-ci est différente de l'art et en est même plutôt l'inverse.

On est donc enclin à penser qu'ayant ainsi perfectionné sa technique le cinéma, après un succès de curiosité scientifique bien mérité, fera un retour volontaire en arrière et reviendra au film muet et incolore. Ceci est partiellement probable.

En effet, il ne serait pas plus étonnant de voir des cinéastes revenir au cinéma muet que de voir un peintre exécuter un camaïeu, ou un symphoniste composer une sonate pour piano seul.

Mais cela n'implique nullement que tous les metteurs en scène renonceront aux perfectionnements du nouvel art. Il est probable, au contraire, qu'ils utiliseront les formes de cinéma qui seront les plus aptes à traduire le mieux chaque scénario ou chaque partie de celui-ci.

4. — Il est bien entendu qu'ici le cinéma n'est considéré qu'au seul point de vue artistique, en délaissant complètement son côté commercial.

Jusqu'à présent, le film a été presque toujours envisagé comme une opération financière, et rien ne permet d'espérer, hélas ! qu'il en sera un jour autrement. On n'a donc jamais essayé de former un public, ni de l'éduquer, on s'est contenté de flatter ses goûts, quels qu'ils soient, et d'obtenir ses suffrages par une surenchère constante. Parmi ceux qui fréquentent les salles obscures, se trouvent en majorité ceux qui préféreront toujours la plus

médiocre chromolithographie à la plus belle gravure. Un tel public réclamera les films à grand spectacle, qui comporteront le maximum de couleur, de bruit, voire de relief, si cela est un jour possible...

Mais la question du public est trop vaste pour être si vite traitée, et nous ne pouvons, en passant, que regretter sa fâcheuse influence.

5. — Que la technique classique soit d'un maniement plus facile n'implique nullement qu'on doive négliger les nouveaux perfectionnements du cinéma. Mépriser des moyens d'expression plus variés est un signe d'impuissance. Si on ne se sent pas à la hauteur d'une technique plus ardue, on peut sagement y renoncer par modestie personnelle, mais non pas la condamner. En effet, la première discipline de l'artiste est d'inventorier ses facultés créatrices, d'en mesurer la puissance et de l'étendre, car le plus habile chansonnier, s'il n'est qu'un chansonnier, courra au-devant d'un échec certain s'il s'essaye à composer un opéra.

6. — Le dessinateur a pour point de départ une feuille de papier blanc, le photographe une image parfaite de la réalité. Chacun, pour faire œuvre d'art, doit établir un compromis entre sa fantaisie créatrice et la reproduction exacte de la nature. L'un doit former, l'autre doit déformer. Tous deux sont cependant sur la même route et peuvent à la rigueur se rencontrer, voire même se croiser.

La différence des points de départ justifie à elle seule la hiérarchie des deux arts. Tandis que l'un dispose de toutes les possibilités, l'autre ne peut utiliser des procédés qu'en quantité limitée. Or, c'est justement le nombre de ceux-ci qui caractérise l'étendue d'un art.

Pour étudier les nouvelles acquisitions du cinéma, toute la question se résumera donc à inventorier les nouveaux moyens d'action qu'elles nous offrent de modaliser

la réalité selon notre sentiment, puis d'en évaluer la souplesse et d'en reconnaître la valeur.

7. — Une notion importante et bien connue est que toute œuvre d'art doit comporter de l'imprécision. Comme il a été déjà dit, elle gagne de devenir plus générale, plus synthétique, de renfermer en elle-même plus de cas particuliers.

L'œuvre d'art est humaine, et son idéal est de toucher toute l'humanité. Mais il y a autant d'individualités que d'hommes. Un artiste qui parviendrait, par impossible, à la précision absolue ne pourrait en conséquence émouvoir que lui-même et, à des degrés moindres, ceux qui ont un tempérament très proche du sien. Si, au contraire, il généralise, son œuvre peut prendre contact avec un plus grand nombre d'esprits, à condition que ceux-ci fournissent d'eux-mêmes l'effort de rapprochement nécessaire. La vibration émanée de l'œuvre d'art en détermine d'autres par résonance dans chaque personnalité, mais ces vibrations secondaires ne sont pas en harmonie exacte avec celle qui les a fait naître; elles donnent cependant à chacun l'impression qu'elles le sont par l'effet d'une bonne volonté inconsciente. Il y a donc toujours collaboration entre ceux qui apprécient l'œuvre d'art et celle-ci; l'appoint individuel de cette collaboration étant justement fourni par un effort d'adaptation individuelle.

En résumé : l'artiste simplifie et synthétise sa personnalité pour établir son œuvre, et c'est sur celle-ci que s'articulent toutes les compréhensions différentes du public.

8. — On pourrait conclure de ceci que l'artiste doit généraliser le plus possible pour atteindre un plus grand nombre d'individus. C'est exact.

Mais, d'autre part, une personnalité quelconque se laisse d'autant plus vivement toucher que l'œuvre offerte

est en concordance plus intime avec les particularités de son propre tempérament. L'artiste est donc enfermé dans un dilemme : généraliser et plaire médiocrement à tout le monde, ou restreindre son public pour le mieux faire vibrer, en développant sa propre originalité. Les deux solutions sont valables et on se contente généralement d'un compromis.

On pourra objecter qu'il y a des œuvres d'art universelles. C'est vrai à cause de l'effort que tout le monde fait pour les comprendre, effort d'ailleurs souvent dû beaucoup plus à l'influence de l'éducation, voire du respect humain, qu'à celle du tempérament. En effet, si tout le monde reconnaît que la cathédrale de Reims et Sainte-Sophie sont deux chefs-d'œuvre, il y aura bien peu d'admirateurs enthousiastes et surtout sincères qui se trouveront en communion d'esprit complète et égale avec ces deux monuments dont les caractères sont, non seulement différents, mais opposés.

9. — En revenant au cinéma, on s'explique facilement pourquoi il atteint un public aussi vaste; c'est justement parce que, différent assez peu de la réalité, l'empreinte du cinéaste reste en général médiocre et que chacun peut l'adapter sans grande difficulté à son tempérament propre. La même raison explique que si peu de films laissent à quelques spectateurs une impression très vive. Sans doute ceux de Charlie Chaplin font exception à la règle commune, mais c'est là justement la marque de son génie.

Pour conclure, si le cinéma veut être réellement un art, il faut que ses productions s'individualisent, portent la marque profonde d'une personnalité et s'écartent du réel; leurs publics respectifs se restreindront, mais ils seront beaucoup plus enthousiastes et communieront réellement avec l'œuvre présentée.

10. — Supposant toutes les questions scientifiques mi-

ses au point, il convient maintenant de critiquer les possibilités artistiques qu'offrira le phonocinéma en couleur et en relief.

§

LE RELIEF

11. — Le relief sera le dernier perfectionnement auquel atteindra le cinéma dans les salles obscures. Déjà cependant, des expériences ont été faites en projetant un film ordinaire sur un écran courbe. L'effet obtenu est celui d'une image déformée, présentant des aberrations diverses, telles qu'en donnent les objectifs de qualité inférieure. Il serait vraiment dommage que les ingénieurs se fussent donné tant de peine pour calculer des verres optiques admirablement précis et que l'écran courbe vienne annuler leurs efforts, sans aucun avantage appréciable. Le relief dans la salle obscure et commune reste à trouver, et il ne le sera peut-être jamais.

Que pourrions-nous attendre de lui?

Nous avons déjà l'expérience de la photographie stéréoscopique et ordinaire. Pour raviver un souvenir avec fidélité, la première possède une supériorité incontestable. Les objets se dressent devant le regard avec une précision telle qu'on a l'impression de les voir eux-mêmes figés par l'instantané. Il semble que l'on rentre soi-même tout entier dans la petite boîte magique pour faire partie du paysage. La sensation de réalité est si forte que toute idée de supercherie se trouve exclue. L'image en relief que l'on voit est certainement et avec exactitude conforme au sujet. Un document vu ainsi a presque la valeur d'une observation directe, et elle en a toute la froide et impartiale sincérité.

La photographie ordinaire semble, en comparaison, plus suspecte. La grandeur du sujet n'est pas immédiatement réalisable. Les éloignements respectifs des plans sont indistincts; enfin, l'impression brutale de réalité

qu'offre le stéréoscope se trouve considérablement atténuée.

A cause de cela même, la photographie ordinaire offre à l'artiste des possibilités d'intervention personnelle beaucoup plus étendue.

Le format d'abord, qui passe à peu près inaperçu au stéréoscope, a ici une importance capitale. Une photographie d'apparence très banale peut être considérablement améliorée par un découpage intelligent. Au point de vue cinématographique, ceci importe moins, puisque le format du film est standardisé, mais il n'est pas impossible de le changer par des caches et, dans certains cas, ce procédé pourrait être utilisé. (Exemple: l'architecture gothique perd son cachet propre dans une vue en largeur, un monument byzantin exige un format carré, etc., etc...)

La mise en page a également plus d'importance en photographie ordinaire; le stéréoscope nous donnant l'impression de la réalité vue par une fenêtre, nous n'avons pas les mêmes exigences pour lui que pour une image comparée dans notre souvenir à tant d'œuvres plastiques soigneusement réglées.

La composition, elle aussi, n'est remarquable que dans les photographies ordinaires. La géométrie plane étant beaucoup plus simple que celle de l'espace, et surtout beaucoup plus immédiatement accessible à l'imperfection de nos sens, les notions de proportion y sont plus sensibles. Un format quel qu'il soit contient des lignes et des points forts et d'autres faibles. Il en résulte qu'une photographie plane peut être composée comme un tableau et qu'un cinéaste intelligent peut disposer dans une intention artistique ses acteurs de telle façon qu'au moment d'action psychologique maxima les divers personnages ou les divers gestes se trouvent situés, pour obtenir un renforcement de l'effet, aux points forts, selon leur propre hiérarchie. Théoriquement, donc, l'introduction du relief au cinéma diminuerait les moyens d'action

du metteur en scène au point de vue plastique; il augmenterait considérablement l'impression de réalité du film et par conséquent en diminuerait un peu le charme. Son emploi intermittent amènerait un inconvénient grave, car, s'il serait facile de passer du cinéma ordinaire au stéréoscopique, le passage inverse serait très délicat, à moins d'être imperceptiblement progressif, car les spectateurs, gâtés par l'impression de réalité du stéréogramme, se résigneraient difficilement à la perdre.

Si le cinéma en relief peut un jour exister dans une salle commune, il faudra très probablement que le film entier, voire même tout le spectacle, soit composé selon cette technique.

12. — Le stéréo-cinéma présenterait donc de petits inconvénients plastiques. Il faut ajouter qu'il compliquerait singulièrement les truquages.

Par contre, il présenterait de grands avantages. Il serait par exemple tout indiqué pour les actualités, auxquelles il communiquerait une impression de réalité intense, et les films documentaires et scientifiques y gagneraient en clarté.

Les bandes artistiques elles-mêmes bénéficieraient d'effets nouveaux et remarquables; les surimpressions seraient stupéfiantes et certaines scènes d'action importantes acquerraient plus de force.

Enfin, même dans les vues étranges, comme celles des hallucinations ou des délires, la stéréoscopie ne gênerait pas, puisque la vision binoculaire est chez nous si habituelle que nous la transposons même dans nos rêves.

Au point de vue technique, on peut dire que le cinéma en relief simplifierait beaucoup la besogne du metteur en scène. Comme de la stéréoscopie par rapport à la photographie, on pourrait dire que ce serait un exercice de débutant.

Il est vrai que beaucoup de cinéastes ne se sont jamais

douté encore que le cinéma était aussi un art plastique! Les habitudes de ceux-ci ne seraient nullement changées.

13. — Toutes les théories sur l'impression que doit donner le cinéma, rêve ou réalité, sont d'ailleurs très discutables. On peut même dire qu'elles s'appuient sur des questions de tempérament.

Les brévilignes, les gens courts et massifs, qui ont plus de muscles que de cervelle, sont portés à l'action et n'apprécient que la réalité. D'autres, des longilignes efflanqués dont la tête semble trop lourde pour un corps trop grêle, sont physiquement inactifs et ne vivent que dans le rêve.

Le cas du cinéma s'est déjà présenté pour le théâtre où il y a deux écoles : les uns veulent que la scène se confonde avec la salle et que les spectateurs aient l'impression de participer à l'action; les autres désirent le contraire et prétendent que, dans une obscurité complète, le spectacle seul lumineux doit se dérouler sur un plan supérieur, hors de contact avec l'humanité banale qui l'observe, donner l'impression d'une fenêtre ouverte sur un monde merveilleux et irréel. Les partisans de la seconde théorie préféreront le cinéma tel qu'il est, ceux de la première seront des enthousiastes du stéréo-cinéma.

Qui a raison? Personne et tout le monde, bien entendu! A seul tort celui qui voudrait généraliser. Une pièce lyrique et un drame réaliste doivent être joués sur des scènes différentes, tout simplement... Comme le cinéma peut donner lieu à des genres aussi nombreux, sinon plus, que le théâtre, on peut conclure en disant que certains scenarii bénéficieraient du relief et que d'autres en souffriraient. En somme, le stéréo-cinéma présenterait quelques inconvénients théoriques et des avantages très nets. Même si le public en exigeait la généralisation, la technique artistique du cinéma s'en trouverait plutôt

enrichie, et cette innovation, au point de vue artistique, n'aurait qu'une influence très secondaire.

§

LA COULEUR

14. — S'il reste douteux que le cinéma puisse un jour donner la sensation du relief, il reproduit déjà assez bien la couleur. Les procédés, malgré quelques imperfections, sont presque au point, èt tout le monde peut juger les résultats obtenus. Actuellement, il présente encore un inconvénient, presque rédhibitoire, celui d'exiger une lumière intense pour la prise de vue. On ne peut obtenir pratiquement des résultats satisfaisants qu'en plein air, par temps ensoleillé. La suite de cette étude montrera la gravité de ce défaut. Mais, puisque le point de vue théorique doit seul être envisagé ici, nous supposerons le problème résolu et toutes les difficultés surmontées.

Un moyen simple pour se faire une idée de ce que pourra être le cinéma en couleur parfait est de projeter, après redressement sur un écran, l'image de la nature que nous donne un objectif photographique. Des installations de ce genre sont utilisées à des fins pédagogiques. A l'hôpital, par exemple, un public nombreux d'élèves peut suivre clairement une opération dans une pièce voisine, sans gêner le chirurgien, sans danger pour le patient. L'image parfaite, très brillante, provoque une impression très vive. Mais ce résultat n'est obtenu que par un éclairage intense du champ opératoire, au moyen de sources artificielles. La lumière n'est donc pas naturelle, et c'est sans doute pour cela que l'acier des bistouris jette de beaux éclairs bleus et que les blancs des compresses se nuancent de teintes si délicates. Au seul éclat du jour, l'image est forcément plus terne, puisque moins lumineuse, et les couleurs deviennent plates et vulgaires.

15. — Le relief et la couleur, chacun par des moyens

différents, renforcent l'impression de réalité propre aux photographies. Mais le premier n'est qu'à peine modifiable; on peut l'augmenter par l'hyperstéréoscopie ou le diminuer par l'hypostéréoscopie, et c'est tout. (Encore une vue lointaine prise en hyperstéréoscopie ne donne-t-elle que l'impression d'un paysage en miniature, vu de très près.) En tous cas, les peintres impuissants à l'asservir ne lui ont jamais cherché que des équivalents, et les sculpteurs, après l'avoir utilisé sans déformation dans la ronde bosse, n'en ont fait un emploi truqué, dans les hauts et bas-reliefs, que pour des raisons de commodité. C'est exactement le cas contraire pour la couleur. Celle-ci est susceptible de variations infinies et les peintres désirant faire œuvre d'art les ont volontairement altérées. Notre mémoire plus ou moins consciente est tellement habituée à ce genre de transpositions, que nous sommes étonnés de ne plus le retrouver sur des images qui nous rappellent, par leur nature même, des tableaux. Beaucoup de personnes, en voyant une photographie en couleur, prétendent que les couleurs en sont inexactes. Elles ont généralement tort et sont victimes d'une illusion trop idéaliste. Mais il y a plus encore : tout individu améliore avec le temps ses souvenirs, et les impressions de couleurs sont les premières modifiées. Les images que conserve notre mémoire s'embellissent petit à petit, pour être artistiquement d'accord avec l'impression qui les soutient. Ceci est une de nos nombreuses causes de désillusions quand nous revoyons après longtemps un paysage qui nous a enchantés. Généralement intimidés par la réalité des faits, nous n'osons pas nous en prendre à elle et nous convenons de notre erreur. Mais est-il bien sûr que nous garderions la même attitude vis-à-vis du chromocinéma?

16. — La tendance nouvelle de la photographie est l'impressionnisme au sens propre du mot (qui doit sa for-

tune à l'accord de sa signification avec son étymologie). Les instantanés lui permettent en effet de saisir les impressions le plus fugitives, et le cinéma ralenti permet de les décomposer. Il est d'ailleurs probable que la photographie, en même temps qu'elle a dégoûté les peintres d'une reproduction trop fidèle de la nature, les a poussés en même temps à s'occuper davantage des effets permanents, une loi assez générale voulant que des arts voisins, après s'être fait quelques légers emprunts mutuels, tendent toujours à se différencier. Nous verrons plus tard que le cinéma a déjà, et surtout aura, sur le théâtre, une action semblable, et que tous deux, après s'être frôlés, s'engageront dans des voies divergentes et nettement individualisées.

La photographie immobile ou animée cherche donc à utiliser toutes les ressources d'une technique admirablement adaptée à l'impressionnisme. Or, impression est presque synonyme de fugitif. Interrogeons les amants de la nature, qu'ils soient peintres, poètes ou artistes; la plupart célèbrent avec une dilection singulière l'aurore et le crépuscule, le printemps et l'automne. Cependant, les uns ne durent qu'une heure, les autres moins d'un mois; ce sont des périodes où l'aspect d'un paysage subit des variations si rapides que nous n'avons jamais loisir d'en épuiser les effets, où les transformations de la nature déconcertent notre propre mobilité.

De plus, beaucoup de gens, après avoir séjourné un mois dans le même paysage, n'en gardent longtemps après le souvenir qu'au moment précis où un effet d'éclairage rapide lui a conféré une poésie exceptionnelle.

En général, les heures méridiennes, surtout par un ciel sans nuage, rendent la nature monotone. Certains pays exotiques où l'on peut prendre trois mois de suite, chaque jour, à la même heure, dans des conditions identiques, la photographie d'un même site, sans qu'aucune

image ne diffère des autres, donnent souvent à l'Européen une pénible sensation de lassitude. Nous avons donc le droit de conclure que les plus belles cinématographies doivent être prises aux heures les plus changeantes, souvent les plus imprévues, toujours les plus incertaines.

Jusqu'à présent, ces effets passagers qui ont pour nous tant de charme sont interdits au chronocinéma, puisque la pleine lumière méridienne lui est encore nécessaire. Celui-ci se présente donc dans des conditions défavorables vis-à-vis de son rival.

Quand on le voit pour la première fois, il étonne d'abord, il émerveille ensuite, et à la longue il lasse. Son intérêt est en effet dû à la nouveauté, à la curiosité scientifique, mais sa pauvreté d'effet artistique ne peut charmer longtemps l'attention. Les couleurs sont exactes, ou à peu près, mais celles que notre imagination complaisante prête au film noir sont beaucoup plus belles et, quoique fausses, psychologiquement plus exactes encore, car chacun y ajoute la gamme de teintes qui convient à son tempérament propre. Il est probable cependant que le film en couleur, après quelques perfectionnements, permettra d'opérer dans des conditions lumineuses médiocres, et qu'il parviendra à des effets beaucoup plus intéressants; mais, justement parce qu'il expliquera davantage et suggérera moins que le cinéma en noir, il ne donnera sans truquage des effets artistiques que dans des conditions beaucoup plus rares.

17. — De tout ceci, on pourrait conclure que le film ordinaire, étant d'un emploi plus maniable que celui en couleur, donnera, sauf cas exceptionnels, des résultats plus intéressants. Ce serait sans doute aller trop vite!

Nous avons remarqué en effet que le premier était plus suggestif, parce qu'il permettait à chacun de compléter l'image selon son goût. Il ressortit donc à un art moins personnel et tend vers l'universalité. Mais nous avons vu

aussi que cela pouvait être un défaut, et qu'en élargissant son public on risque de le toucher moins profondément. De tous les artistes, le cinéaste ne peut être le seul à qui l'on refuse le droit de témoigner sa personnalité. Or, la couleur, lui donne occasion de l'accuser.

Comparons un tableau à sa photographie en noir. Si, comme il arrive souvent, l'image nous paraît plus belle que l'original, c'est, ou que le peintre n'est pas un coloriste et qu'il aurait mieux fait d'exécuter une encre de Chine, ou que notre tempérament ne sympathise pas avec le sien. Et cette proposition demeure exacte après renversement complet. Il faut donc retenir que si le cinéaste est bon coloriste et que son tempérament est assez voisin du nôtre, son œuvre aura une personnalité plus marquée et nous touchera beaucoup plus profondément si elle s'exprime en couleur.

18. — On peut se demander maintenant comment le cinéaste pourrait modifier les teintes à son gré. Au studio, rien ne sera plus facile. Depuis longtemps, la scène nous a familiarisés avec les jeux d'éclairage les plus variés et le cinéma bénéficiera immédiatement de son expérience et de ses efforts.

Les « plein air » seront beaucoup plus difficiles à réussir. Cependant, on peut déjà envisager un accord particulier des vêtements avec les décors et un usage approprié des fards. Rien n'empêchera non plus d'obtenir certains effets par des projections colorées, dont les ombres seront les premières à bénéficier. Enfin, il ne faut pas oublier qu'en modifiant légèrement l'écran sélecteur, ou en lui en superposant un autre, on pourra donner au paysage telle dominante colorée que l'on désirera. Il faudra se rapporter alors aux travaux des magistes; travaux en partie confirmés d'ailleurs par la science moderne: un verre bleuté favorisera l'atmosphère mystique, tandis qu'un rose, en accord commun avec l'opinion populaire

et la physiologie, montrera la vie sous un aspect plus riant.

Deux possibilités d'expression du cinéma viennent d'être envisagées : ce ne sont toutes deux que des perfectionnements, en ce sens qu'elles restent du domaine optique et ne font pas intervenir un sens nouveau.

Le relief nous est apparu comme une innovation intéressante, d'un emploi facile, incapable d'effets artistiques vigoureux, mais ne nécessitant aucune perturbation profonde dans la technique classique. Au contraire, la couleur semble un enrichissement considérable, apportant des moyens d'expression intenses et variés, mais d'une utilisation délicate. Ce n'est d'ailleurs là que le cas particulier d'une loi esthétique générale : une photographie ne pouvant jamais être aussi belle qu'un tableau, mais jamais non plus être aussi mauvaise. Plus un art est souple, plus il permet de créer des œuvres supérieures, mais aussi plus il expose à l'erreur.

§

LE PHONOCINÉMA

19. — Eduquée, la vue est de tous nos sens celui qui nous renseigne le mieux sur le monde extérieur et par conséquent celui qui présente le plus d'intérêt pratique. Ce sont nos yeux qui nous permettent d'éviter les obstacles périlleux, eux encore qui nous facilitent la recherche de notre nourriture. Hors de la civilisation, l'aveugle est voué à une fin rapide par accident, meurtre ou inanition, alors que le sourd peut à la rigueur survivre.

L'ouïe ne nous donne en général qu'un supplément d'information. Elle n'est que d'une utilité pratique médiate, ce qui déjà lui confère presque les qualités d'un luxe. Intermédiaire habituelle du langage, elle nous met en rapports avec nos semblables, permet un échange commode des idées, facilite notre connaissance spirituelle de l'humanité. Bien entraînée par tous ces usages à un

symbolisme psychique, elle parvient facilement à comprendre la musique, qui n'est en somme qu'une sublimation artistique des bruits naturels.

En général, un son inconnu intrigue beaucoup notre curiosité sur la façon dont il a été produit, tandis que le bruit que pourra causer un choc dont nous sommes témoins nous laissera relativement indifférents. Dans le premier cas, nous avons eu une sensation qui est restée inexpliquée; dans le second, nous aurons eu un renseignement certainement incomplet, mais presque toujours suffisant. Si un son disperse l'imagination à la recherche des causes qui l'ont produit, une sensation visuelle la concentre en la ramenant à un fait constaté.

Les sensations visuelles nous conduisent donc à la précision, au concret, au réel; les sensations auditives sont antagonistes et nous ramènent vers le vague, le confus, l'irréel. Moins utilitaires, capables de stimuler l'attention sans jamais la satisfaire entièrement, celles-ci paraissent capables de développements artistiques plus étendus et plus variés.

20. — Pourquoi emploie-t-on les expressions « Cinéma sonore », « Cinéma parlant » au lieu de « Phonographie animée »? Probablement parce que l'industrie du film est plus développée que celle des disques, parce que personne n'a eu l'idée ou n'a voulu organiser des auditions régulières de bruits enregistrés. Notons cependant que, dans des civilisations plus nonchalantes que la nôtre, les conteurs populaires ont eu et ont encore une grande vogue et qu'on aurait pu offrir au public des récits, des conférences ou des dialogues reproduits mécaniquement. La radiodiffusion a été conduite à de tels essais, mais l'insuccès de ses recherches doit être imputé beaucoup plus au manque d'intérêt des auteurs qu'à celui des auditeurs. Le public radiophonique est trop dispersé et ses réactions trop méconnues pour qu'un artiste de quelque talent

puisse s'intéresser à lui. D'ailleurs, même dans le cas du succès le plus complet, les bénéfices moraux, et surtout matériels, resteraient des plus médiocres. Enfin, il est probable que ce sera justement la T. S. F. avec ses commodités de livraison à domicile qui empêchera tout effort pour constituer dans les salles publiques des auditions enregistrées, sans adjonction de spectacle.

Quoi qu'il en soit, à force de parler de « films sonores », on tend à octroyer a l'image une supériorité imméritée. On arrive ainsi à concevoir une séance de phonocinéma comme une représentation où les paroles et les bruits ne doivent jouer qu'un rôle accessoire et subalterne. Il n'y a là évidemment qu'une suggestion inconsciente, due à des termes imprécis, car tout le monde reconnaîtra qu'il doit être aussi gênant de voir un ballet sans en entendre la musique, que de l'entendre sans en voir le spectacle.

On peut donc, sans crainte d'erreur, proclamer au moins l'égalité du son et de l'image, l'un ou l'autre pouvant prédominer dans des genres déterminés.

21. — Toutes les civilisations connues, aussi bien les plus anciennes que les plus exotiques, ont organisé des spectacles sonores. Motivés, au début par des raisons utilitaires, ils sont devenus purement artistiques en évoluant. Les danses de clans, les tam-tams en sont des exemples primitifs; les grandes messes romaines et, mieux encore, orthodoxes, avec leurs décors appropriés, le faste des costumes, l'hiératisation des gestes, la beauté des chants, en sont d'admirables exemples actuels. La cérémonie des derviches tourneurs avec son obsédante et grisante monotonie était un charme inoubliable pour les yeux, les oreilles, l'âme et l'esprit.

Aux cérémonies religieuses, il faut ajouter les laïques (s'il est vrai que dans l'antiquité il ait jamais existé une fête purement laïque). Les sacres, les parades militaires

ont été partout des spectacles sonores, mais l'art n'y jouait qu'un rôle décoratif, un rôle de luxe en quelque sorte; il ne servait qu'à renforcer l'impression d'un événement réel.

C'est le théâtre qui, pour la première fois, s'est essayé à la reproduction fictive. Né en Crète dans des conditions ignorées encore, il s'est développé en Grèce, sous la protection de Dionysos, pour y devenir un art sacré. Au début, il n'a dû être qu'une cérémonie religieuse, comme il l'est d'ailleurs redevenu au moyen âge, et son but a été de revivifier des mystères. Peu à peu, le côté religieux s'est amoindri pour laisser se développer les effets esthétiques, et on s'est rendu compte que l'art pour l'art pouvait provoquer une extase qui, pour être profane, n'en était pas moins très proche d'une communion avec la Divinité.

22. — Vieux de trois millénaires au moins, le théâtre est encore aujourd'hui plein de force et d'ardeur, car il a eu cette chance enviable d'être rajeuni par les siècles. Nous le trouvons en effet à l'apogée de ses moyens, assoupli au maximum, ayant essayé toutes les possibilités qui s'offraient à lui.

Par sa nature même, il doit recréer la vie et donner l'impression la plus vive de la réalité. Ses spectateurs doivent avoir la certitude qu'ils assistent à une action vraie. Cependant, et on ne peut que l'en féliciter, il a admis toutes les conventions. Il a accepté d'être muet dans la pantomime, de styliser un dialogue dans les pièces en vers; il a absorbé la grande musique dans l'opéra, la musique légère dans l'opérette et, dans les ballets, la danse. Tour à tour tragique, comique, réaliste, lyrique, mystique, pornographique, il est en possession de tous ses moyens et il semble bien qu'il ait exploré tous ses domaines et reconnu toutes ses voies. Ses éléments paraissant limités, on peut, avec de la patience, en rechercher

toutes les combinaisons possibles, et se rendre compte que, jusqu'à l'opéra joué par des fantoches, elles ont toutes été réalisées. Que le théâtre ne puisse plus bénéficier d'aucun perfectionnement, il faudrait être bien hardi pour l'affirmer, mais on peut croire que les innovations futures consisteront plutôt en des modifications de mise en scène qu'en la création de genres nouveaux. Ceci n'a d'ailleurs qu'une importance secondaire, et rien n'empêche, dans des cadres immuables, son avenir d'être illimité.

23. — Le Phonocinéma, en arrivant au monde, trouve donc pour le guider un frère dont l'expérience est vieille de trois millénaires au moins. Il lui faudrait grande présomption pour mépriser cette tutelle, et ses premiers pas seront certainement ceux d'un élève docile. Pourra-t-il copier le théâtre au point de le remplacer? C'est là évidemment la grave question qui préoccupe tant de gens. La réponse est pourtant simple : oui, il pourra le remplacer dans la mesure où une bonne photographie remplace la réalité.

24. — Beaucoup de voyageurs se déclarent déçus lorsqu'ils se trouvent devant un site qu'ils avaient connu auparavant par des photographies. C'est pourtant compréhensible. Si on songe qu'un homme a pu choisir patiemment le point d'où le paysage se présentait le plus favorablement, qu'il a éliminé hors du champ restreint de son objectif tout ce qui lui paraissait vulgaire, qu'il a attendu la meilleure incidence d'éclairage et l'effet de nuages le plus pittoresque, il apparaît assez naturel qu'il obtienne d'un lieu quelconque un aspect enchanteur. Rien ne ressemble plus souvent à un véritable pagodon chinois que sa copie placée dans un jardin de banlieue parisienne. En réalité, c'est souvent le même aspect de bois un peu pourri et de plâtre malade. Or, une photographie bien prise dédaigne la révélation de ces tares. Dans un désert morne

et dépourvu de toute beauté, s'il se trouve par hasard un palmier solitaire et malingre, il est extrêmement facile, avec un peu d'habitude, d'en tirer une image parfaitement exacte, mais qui donnera l'impression d'un lieu admirable, orné des plus vives séductions.

On peut donc très bien soutenir qu'une photographie intelligemment prise est plus belle que la réalité moyenne.

Cependant, de non moins nombreuses personnes préféreront toujours l'impression directe et personnelle; elles veulent voir et entendre par elles-mêmes. Ce point de vue est aussi défendable que le premier lorsqu'il s'agit d'un site ou d'un événement. Que l'on préfère assister soi-même, par exemple, à une belle bataille navale (à condition d'être en lieu sûr, bien entendu) plutôt que d'en voir une photographie, rien n'est plus naturel. Mais il faut convenir que le théâtre n'est pas la réalité, et l'entrée de Jeanne d'Arc à Orléans ne sera pas plus vraie à la scène qu'à l'écran.

Evidemment, les gens qui ne peuvent jouir d'un ballet qu'à condition de le regarder du premier rang des fauteuils d'orchestre avec des jumelles, ceux qui sont même obligés, à l'entr'acte, de se rendre au foyer pour se rendre compte par le tact que les danseuses sont bien en chair et en os, ceux-là préféreront toujours le théâtre au cinéma.

25. — Le phonocinéma peut-il se contenter de tourner un spectacle théâtral?

Certainement, il le peut, et ne pourrait-il rien faire de mieux que cela ne serait déjà pas si mal. Les résidents de Tombouctou et de Djibouti accourraient en foule pour assister à la reproduction de la dernière revue du Moulin-Rouge ou des Folies Bergère. La discussion consistant à savoir ce qu'on doit préférer, d'une œuvre originale médiocre ou de la copie d'un chef-d'œuvre, n'a jamais pu être résolue unanimement, toujours parce qu'inter-

viennent des questions de tempérament. Aussi faut-il se garder de la rouvrir. On peut cependant faire remarquer qu'un spectateur ne loue ordinairement pour lui-même qu'une seule place; en aurait-il deux à sa disposition, que ses voisins toléreraient difficilement qu'il en change au cours d'un acte. Or, les meilleures places, celles des fauteuils de balcon, par exemple, ne sont privilégiées qu'en moyenne. L'appareil de cinéma qui pourrait être constamment déplacé, pour être installé dans les conditions les plus favorables à chaque scène ou fragment de scène, bénéficierait déjà d'un avantage considérable. De même le meilleur point d'une salle pour entendre un opéra n'est pas forcément celui où l'on voit le mieux. Enfin, si on ne recommence pas une scène pour un faux départ d'un chœur, on recommence volontiers plusieurs fois un bout de film pour en retenir finalement la meilleure exécution.

En somme, un spectacle théâtral filmé donnerait au public de la salle obscure la garantie de voir et d'entendre, toujours dans les conditions les plus favorables, une œuvre dont on aurait soigné exceptionnellement chaque fragment de scène.

(On peut objecter que, s'il y a de mauvaises places au théâtre, il y en a aussi de mauvaises au cinéma. Sans doute, mais, par la vertu de l'écran sans relief et des haut-parleurs, la moyenne est plus régulière et dans l'ensemble meilleure.)

26. — Rien donc n'empêche le phonocinéma de reproduire tous les genres théâtraux. Nous aurons des comédies, des tragédies, des opéras et des opérettes, des vaudevilles, des mystères, des ballets, tous les genres possibles sans oublier les pièces « à faire frémir ». Nul doute d'ailleurs qu'une doctoresse américaine ne vienne un jour prouver péremptoirement (et avec grandes apparences de raison) que Shakespeare pensait déjà au phonocinéma lorsqu'il a composé ses drames.

Est-ce à dire qu'un jour viendra où le film aura complètement remplacé le théâtre? C'est peu probable. On fait encore des xylographies alors que la chalcographie est d'une technique beaucoup plus souple; de même, le clavecin n'est pas complètement abandonné depuis l'invention du piano-forte. Les arts resteront, espérons-le du moins, encore quelque temps à l'abri de la normalisation, de la taylorisation et autres inventions économiques ou industrielles. Le théâtre peut vivre encore glorieusement à côté de son frère cadet, mais comme un parent pauvre qu'il est déjà. C'est d'ailleurs son indigence financière qui sera un des plus grands éléments matériels de son succès, car si un film coûteux ne peut amortir ses frais considérables qu'en flattant un public immense, composite et cosmopolite, un petit chef-d'œuvre scénique sera satisfait d'avoir attiré à lui cinquante mille spectateurs choisis.

27. — Envisagé au point de vue des réactions psychologiques de la foule, le cinéma présente sur le théâtre une sérieuse infériorité. En effet, si le public consent à suivre avec intérêt une reproduction photographique d'un sujet, il n'est jamais entièrement dupe de sa volontaire illusion. Les auteurs de la bande, cinéastes et artistes en tout genre, restent toujours dans le plan lointain qui, à certains points de vue, leur est si favorable, et les spectateurs ne les applaudissent jamais spontanément. Le public témoigne parfois, trop rarement du reste, le goût qu'il a pris à une représentation et il cherche alors à établir de lui-même une sorte de référendum qui pourrait éclairer sur ses désirs le directeur d'une salle. Quoi qu'il fasse, il sait parfaitement que pas un de ses cris, ni de ses gestes, n'est capable de modifier le contenu du film et que le spectacle du lendemain sera exactement semblable à celui du jour. Inaccessibles et immatériels, les héros d'un film provoquent des sentiments univoques; on les

aime ou on les hait sans aucun espoir de retour, à peu près comme ceux d'un roman.

Au théâtre, l'impression est toute différente et il y a dans les deux sens un échange continu de sentiments affectifs entre la salle et la scène. Les spectateurs soutiennent les artistes, et les artistes à leur tour attirent les spectateurs. Il se produit un double mouvement qui se confond pour s'ajouter et s'accroître et qui, s'il est ascendant, peut soulever à la fois public et acteurs jusqu'au plus haut enthousiasme. Il y a alors un potentiel de sympathie si nettement perceptible qu'on s'étonne presque qu'il n'y ait point d'appareils à cadran pour le mesurer avec exactitude. Dans la salle close, l'émotion engendre des vibrations qui s'accumulent ainsi que la chaleur dans un four et dans cette atmosphère surchauffée, les spectateurs les plus froids se sentent gagnés par la contagion et participent ainsi malgré eux, mais avec délices, à cette hystérie d'une foule devenue parfaitement homogène pour quelques heures... Si le théâtre provoque facilement cet « unanimisme », ce vertige collectif, le cinéma ne détermine au contraire que des réactions individuelles et compartimentées. Aussi, d'une façon générale, on peut conclure que l'atmosphère du spectacle vivant est très supérieur à celle du spectacle figuré. Plus particulièrement, les gens qui ont l'esprit grégaire, ceux qui ne se font une opinion personnelle que d'après l'avis des voisins, tous ceux qui ont l'enthousiasme quelque peu engourdi, ne pourront goûter pleinement que le théâtre.

Au contraire, les gens aux vibrations vives, ceux que le moindre schéma suffit à émouvoir, tous ceux enfin qui repoussent les influences extérieures comme des gênes à leur jugement lucide, sauront goûter profondément le charme dépouillé des salles obscures avec leurs réactions amorties.

28. — Nous avons vu que le phonocinéma pouvait, dans une certaine mesure, remplacer le théâtre et se substituer à lui. C'est d'ailleurs ce qui arrivera probablement un peu partout lorsque le public, ayant progressivement perdu l'habitude du spectacle vivant, se lassera d'en demander. Le théâtre, parent pauvre, mais art de luxe, ne se maintiendra plus que dans les grandes villes.

Ceci peut avoir des conséquences sociologiques qu'il est intéressant d'étudier.

Pour faire une pièce, il suffit d'une écritoire et, autant que possible, d'un peu de génie. Pour la jouer, des acteurs qui peuvent être des amateurs bénévoles, une scène qui peut être constituée par des tréteaux en plein air, sont seuls nécessaires. Rien de tout cela n'est très coûteux. Le phonocinéma est au contraire onéreux, tant par les prix des supports utilisés que par les appareils nécessaires à l'enregistrement. Or, déjà les cinéastes du film muet, pourtant beaucoup plus économique, ont presque toujours cherché, pour améliorer leur vente, à atteindre le public le plus vaste possible. On peut donc légitimement craindre que les magnifiques progrès techniques réalisés par le cinéma soient, pour des raisons purement financières, un arrêt dans son essor esthétique.

Quels sont les genres, en littérature, qui sont considérés comme les moins élevés? En général, les romans de cape et d'épée, les romans d'aventure et les histoires gaies jouissent, sauf exception bien entendu, de peu d'estime auprès de l'élite. Or, ne sont-ce justement pas là les genres que nous voyons le plus souvent traités au cinéma? Nul doute que, si le film psychologique ou le film philosophique pouvait amortir leurs frais, les cinéastes s'en seraient davantage occupés!

Si le cinéma muet se trouve déjà voué aux genres littéraires les plus bas pour des raisons pécuniaires, le mal ne peut logiquement qu'augmenter avec le phonocinéma encore plus onéreux, et le film, au point de vue artistique,

a donc beaucoup plus de chances de s'abaisser encore que de s'élever.

Le théâtre, au contraire, a une variété très grande et chaque genre a un public qui le soutient aussi bien moralement que financièrement. En se rendant à une salle déterminée, les gens savent très bien la qualité du spectacle qu'ils verront. La permanence relative des pièces au répertoire, le nom des acteurs, les rapports de leurs amis, leur évitent toute surprise. Ils courent peu de risque de montrer à leurs fils des exhibitions pornographiques en allant au Français et savent qu'ils ne sortiront pas de l'Opéra malades à force d'avoir ri.

Grâce à cet état de choses, la censure se montre avec raison assez large pour le théâtre; elle est par contre très sévère pour le cinéma, où tant de gens ont encore accoutumé d'aller au hasard, parce qu'ils disposent d'une soirée à perdre.

Les circonstances actuelles ont donc une action nettement opposée sur les deux arts en présence; tandis qu'elles favorisent la spécialisation et l'accentuation des caractères de l'un, elles tendent à pousser l'autre vers l'uniformité. La décadence du théâtre au profit du cinéma accélérerait encore l'effet de cette loi moderne de l'unification des masses, car le film tendra encore à se normaliser pour atteindre le plus vaste public, et, par réciprocité, le public se normalisera davantage encore, parce que toujours façonné par les mêmes spectacles...

Consolons-nous en pensant que, le jour où le public consentira à payer dans certaines salles de phonocinéma ses places au même prix que pour les galas d'opéras ou de ballets, on pourra lui offrir des films d'art, tournés spécialement pour les élites.

29. — Tous les spectacles ne sont pas des reproductions; il en est de réels : le cirque, par exemple. Lorsque l'on assiste à une représentation de ménagerie, on ne sait

jamais si le dompteur ne sera pas quelque peu malmené par ses fauves. Sans souhaiter cette éventualité, on l'envisage inconsciemment, et c'est là, au fond, le plus grand attrait du spectacle. Or, si déterministe que l'on soit, on imagine difficilement que le Grand Livre du Destin soit écrit avec autant de précision que la bande de celluloïd. Aussi, la sensation d'imprévu est-elle toujours plus grande devant le spectacle réel. Le cinéma ne nous offrant d'ailleurs jamais que les dénouements les plus favorables, il nous paraît agréable d'échapper de temps en temps à cette lassante certitude.

30. — Le phonocinéma peut donner une reproduction très satisfaisante du théâtre : est-ce à cela qu'il doit limiter son ambition?

Certes non! La copie photomécanique n'est pas un art, ce n'est qu'un procédé industriel, et il n'est jamais venu à l'idée de personne d'appeler chef-d'œuvre le moulage de la plus belle statue.

Le phonocinéma a de nombreuses facilités d'expression qui lui sont propres, et il doit chercher à en faire usage pour individualiser sa technique. Mais avant de les étudier, recherchons les inconvénients qui résulteraient d'une reproduction pure et simple du théâtre.

31. — Le cinéma muet, celui dont nous voyons les spectacles depuis déjà plusieurs années, a très insidieusement modifié notre esthétique. Le changement qui s'est produit en nous est demeuré d'autant plus inconscient que beaucoup de gens auraient eu à l'avouer, non seulement aux autres, mais à eux-mêmes, quelque vergogne. Il est incontestable cependant qu'une fréquentation régulière des salles obscures nous fait paraître le rythme du théâtre un peu lent. Cette impression, imperceptible dans les bonnes pièces, devient manifeste dans les mauvaises. L'influence du cinéma n'est d'ailleurs pas la seule à incriminer : les nouvelles conditions de notre existence,

les changements rapides et continus ont engendré une mobilité très nette de notre esprit. Que cette mobilité de l'esprit nuise à sa profondeur, il n'y a aucun doute. On peut, et même on doit le regretter, mais le fait est là, et le courant de la civilisation est trop vaste et trop impétueux pour qu'on puisse le remonter.

A une représentation théâtrale, l'action nous semble un peu lente, les décors nous lassent vite et les effets nous paraissent manquer de variété. Dans bien des cas, ces impressions doivent être attribuées à une décadence du goût. Que nous ne soyons plus capables d'écouter une belle tirade, riche de poésie et de sonorité verbale, parce que nous avons vu quelques films d'aventure ou de cape et d'épée, il n'y a guère lieu de s'enorgueillir. C'est cependant l'exacte vérité, et les auteurs modernes ont été obligés d'en tenir compte. Si le dogme classique de l'unité de lieu est depuis longtemps périmé, on a tendance maintenant à diviser chaque acte en plusieurs tableaux, et, pour des raisons analogues, on cherche à condenser les effets et les varier le plus possible. Quoi qu'il en soit, l'impression de temps est beaucoup plus altérée au cinéma qu'au théâtre. Quand nous avons passé trois heures devant une scène, nous avons bien l'impression d'y être restés trois heures, tandis qu'un film d'une heure nous paraît en général, s'il est intéressant, en avoir duré au moins deux. L'un de ces spectacles nous semble donc beaucoup plus condensé que l'autre, et de cela on ne peut que le féliciter.

Si le souvenir du cinéma nous fait trouver le théâtre trop lent, cette impression sera encore beaucoup plus accentuée lorsque nous verrons une pièce filmée. Très rapidement, alors, nous aurons une sensation d'ennui. A cause de ce seul inconvénient, minime d'apparence, mais important par ses conséquences, la reproduction phono et photo-mécanique d'un spectacle scénique paraîtra toujours terne et fastidieuse. Quelle qu'elle soit, ce ne sera

jamais qu'une copie, aussi son emploi ne restera-t-il possible qu'à titre documentaire et pédagogique.

Le phonocinéma a des ambitions plus hautes, mais, pour les réaliser, il devra utiliser des scénarii spécialement écrits pour lui, tenant compte de sa technique propre. Il ne doit être ni une pièce, ni un film muet auquel on a ajouté des sons.

32. — On a déjà l'habitude de diviser le phonocinéma en deux genres : le cinéma sonore, où le film est accompagné de musique, de chants, de bruits naturels, et le cinéma parlant, qui comporte, avec ou sans les mêmes sons, des paroles.

Cette classification logique et très commode doit être conservée.

§

LA MUSIQUE

33. — Dès le début du cinéma, on s'est aperçu que l'intérêt de la projection était renforcé par la musique. La première idée a dû être d'offrir aux spectateurs un surcroît d'agréments; cependant on s'est rapidement rendu compte qu'il n'y avait pas là un simple cumul de sensations, mais au contraire une association étroite de deux moyens d'expression, se complétant l'un l'autre.

Nous avons des paupières pour fermer nos yeux, mais nous n'avons aucun clapet pour obturer nos oreilles... sans doute parce que l'ouïe est, chez les hommes, le sens de l'alarme. Cette particularité anatomique explique peut-être que nous puissions facilement entendre sans voir, alors que le contraire nous cause une impression d'insatisfaction. Il est donc nécessaire, pendant un long spectacle, que notre sens auditif soit occupé par quelque chose. Or, non seulement la musique suffit à cette exigence vulgaire, mais elle apporte avec elle les sentiments les plus variés. Par son imprécision, elle compense ce que

la vision cinématographique a de trop cru; par sa puissance évocatrice, elle prépare l'âme à mieux recevoir les impressions du film et, par ses rythmes, elle berce l'émotion, l'avive et la prolonge.

Un film musical a donc sa voie déjà tracée par le film muet avec accompagnement d'orchestre. Il faut reconnaître que, pour le moment, les diffuseurs électriques déforment encore les sons qu'ils sont chargés de reproduire. Mais on peut espérer que des perfectionnements techniques remédieront à cet inconvénient. Telle qu'elle est déjà rendue, la musique est acceptable, et l'on s'y habitue assez rapidement.

Les musiciens, dans les salles obscures, sont très souvent insuffisamment nombreux. Au point de vue artistique, on peut se demander s'il n'est pas préférable d'entendre une œuvre jouée par un orchestre complet, mais légèrement sabotée par le diffuseur, que d'entendre une vaste symphonie réduite à trois instruments.

De plus, la musique comporte des genres très variés, et si l'on voulait avoir dans une salle autant d'instrumentistes qu'il existe d'instruments, on risquerait de ne plus avoir de places pour les spectateurs. Pourtant, un cinéaste pourrait désirer que son film soit successivement accompagné par un grand orchestre, des soli d'accordéon, une troupe chinoise, des guitaristes espagnols, des balalaïkistes, un ou plusieurs jazz, un tambour persan, un tam-tam noir, un orchestre bruitiste, etc., etc...

Un tel souhait serait difficilement réalisable et surtout onéreux pour un film muet; le film musical donne une solution économique et pratique de la question.

34. — Pour simplifier, on a l'habitude de composer la partition d'un film en exploitant les stocks de musique existante. C'est une façon de procéder absolument indigne d'un grand art. On a demandé parfois à des compositeurs d'écrire pour certains films. Ces essais, il faut

bien l'avouer, ont été très médiocres, et il était facile de le prévoir.

Un musicien, aussi bien doué qu'il soit (et peut-être surtout s'il est bien doué), ne secrète pas deux heures de musique originale, bien au point et parfaitement orchestrée, en six mois. Demander une partition complète pour un grand film, c'est à peu près la même chose que de demander un opéra. Nous ne pensons pas qu'on ait jamais livré au compositeur la bande complète, parachevée, avec la longueur de ses scènes définitivement fixée, en lui laissant le temps matériel d'écrire son œuvre. L'artiste s'en est donc toujours tiré au petit bonheur, en exploitant ses vieux thèmes laissés pour compte. Il s'est livré à une sorte d'improvisation que l'on a adaptée le plus rapidement possible, et tant mal que bien. Il est peu probable que les partitions ainsi composées aient été jouées plus de deux ou trois cents fois en tout. Des représentations dans des salles différentes se seraient grevées d'ailleurs de frais importants d'édition ou de copie. Dans de telles conditions, il faudrait, pour que le compositeur s'intéresse à un tel travail, qu'il soit doué, en outre de ses dons musicaux, d'une belle somme de naïveté.

Tout cela peut et doit changer avec le film musical. La partition doit être écrite spécialement pour lui, en tenant compte de la longueur et du caractère de chaque scène. Le ou les compositeurs en tireront des bénéfices moraux et matériels qui les récompenseraient d'un très dur travail, et, de cette façon, le film musical pourra prétendre au grand art.

35. — Rien n'empêchant de mêler le chant à la musique, le film musical peut s'apparenter à l'opéra. Justement, beaucoup de gens estiment que celui-ci traverse une crise. La formule en est évidemment assez baroque, et nous ne jugeons ces conventions paradoxales avec un peu d'indulgence que par habitude. Si le rythme du

théâtre ne nous paraît pas assez rapide, on peut bien dire que celui de l'opéra nous semble d'une lenteur désespérante. Que l'on consulte les critiques des œuvres les plus célèbres, presque toujours on y trouve la phrase : « ...malgré quelques longueurs dans les récitatifs, etc., etc... » La régularité d'un pareil défaut conduit à accuser beaucoup plus le procédé que le talent des compositeurs. En effet, si la chanson constitue un mode d'expression presque instinctif, si les chœurs se prêtent à de remarquables effets symphoniques, le récitatif est conventionnel et devient rapidement lassant, pour peu qu'il dure. Son emploi n'est justifié en général que par les explications qu'il donne sur le déroulement de l'action, et, presque toujours, la diction insuffisamment claire du chanteur lui fait manquer son but.

Lorsque le livret de l'opéra veut nous transporter dans un monde ou imaginaire ou fantastique, il se produit, entre la musique, si elle est à la hauteur de sa tâche, et la réalisation scénique, un décalage gênant.

L'enthousiasme extrême que peut susciter une belle mélodie n'est que trop souvent retenu par des détails triviaux. Ainsi, quel que soit le ravissement de l'âme, en entendant la chanson de Siegfried, il est impossible de ne pas remarquer qu'il fait fondre l'acier de son épée dans une louche en fer-blanc. Lorsque ce sont les dieux, et non pas les hommes, qui sont en scène, il est gênant de les voir d'une taille si médiocre... Et que dire de l'esthétique des artistes?... Tel héros adolescent, lyrique, auquel le livret attribue toutes les séductions et tous les charmes, n'est souvent qu'un ténor quadragénaire à la démarche lourde et ridiculement obèse. Les chanteuses, en général, ne valent guère mieux, et on a bien souvent l'impression d'employer un euphémisme de politesse en les traitant de « dondons ». Il y a presque toujours un tel écart entre l'idéal de la partition et ceux qui l'incarnent, qu'il faut une indulgence sans borne pour ne pas en

être choqué, un aveuglement béat pour être encore capable de quelque émotion artistique. Les meilleurs opéras offrent à nos yeux un tel étalage de banalité, de laideurs, de choses grotesques ou choquantes, que la plupart des gens de goût soutiennent avec raison que leurs partitions ne doivent en être entendues qu'au concert.

Il faut reconnaître qu'il a été fait de louables efforts pour améliorer ce triste état de choses. Par exemple, on a essayé de cacher plus ou moins le chanteur et de faire mimer son rôle par un danseur. Le résultat était satisfaisant, mais le nombre des cachets s'en trouvait doublé... On a voulu schématiser les décors, idée qui convient parfaitement aux œuvres classiques, mais qui convient très mal aux œuvres romantiques, toujours plus tourmentées.

Or, il se trouve justement que le cinéma s'adapte parfaitement au genre romantique. La facilité extrême de ses truquages, son impression d'irréalité, les figures étranges qu'il peut nous laisser entrevoir un temps trop court pour qu'on ait le temps de les analyser, ses effets d'ombre, de flous, de ralenti ou d'accélération, se prêtent admirablement aux combinaisons les plus étranges; son imprécision peut rivaliser avec celle de la musique et lui permet de se mouvoir sur le même plan, de l'accompagner, de la commenter, de la compléter, d'en suggérer des équivalents en éludant le risque de briser net l'émotion par un détail vulgaire ou laid.

Prenons un exemple : admettons qu'il faille figurer la chevauchée des Walkyries. Il faut tout de suite renoncer à une figuration équestre qui se terminerait invariablement par des chutes, des rires, sans oublier l'immanquable ponte de crottin. Des chevaux figurés conviendraient mal au rythme galopant de la musique. Il est manifeste d'ailleurs que le problème est difficile, puisque les bons metteurs en scène ont pris le parti de ne rien faire du tout. Le cinéma, en cette circonstance, disposerait

d'une infinité de moyens. Sans chercher longtemps et en sachant qu'il y aurait maintes autres solutions beaucoup plus expressives, on peut imaginer par exemple celle-ci : en « accéléré », des nuées crépusculaires, chassées par un souffle de tempête, se cardent à des cimes acérées. Puis, « au ralenti », des walkûres galopent dans un paysage miniature qui confère aux chevaux l'apparence d'une taille colossale. Au « ralenti » encore, avec prise de vue au ras du sol, le bond d'un coursier qui disparaît derrière une montagne. Toutes ces vues, bien entendu, coupées par d'autres où des galops parfaitement synchronisés viennent appuyer le rythme de la musique, exalter son caractère hallucinant.

Si faible que soit la valeur artistique de cette mise en scène cinématographique, n'est-elle pas encore préférable à celle des chevaux en chair ou en carton?

Bien entendu, il n'est pas question de filmer la tétralogie; ce serait un crime esthétique; cette œuvre doit être jouée telle qu'elle a été conçue; elle contient assez de génie pour émouvoir toujours, et si certains détails paraissent démodés, ils prendront du style lorsque le recul en sera encore augmenté.

Il faut remarquer cependant que les opéras de Wagner ont établi un record de romantisme si difficile à surpasser qu'ils ont découragé toutes tentatives ultérieures. Depuis, il y a bien eu quelques essais à tendances classiques, puis il semble que les meilleurs compositeurs aient renoncé à une formule périmée, pour faire des ballets, des poèmes symphoniques avec chœurs ou de la musique de scène. A ceux-là, l'opéra filmé ouvre les plus vastes horizons.

§

LES SONS

36. — Il est remarquable que nos sens sont d'autant plus évocateurs qu'ils nous renseignent avec moins de

précision. Sans parler du goût, qui est incapable de nous donner seulement une douzaine de sensations différentes, l'odorat a le pouvoir de réveiller instantanément des complexes de souvenir, de recréer une atmosphère, une ambiance, un état d'âme qui nous paraissait enseveli à tout jamais dans les nimbes de l'oubli. La musique a le même pouvoir merveilleux. Un air qui a bercé une période importante de notre vie, lorsque, après l'avoir longtemps négligé, nous le réentendons soudainement, évoque le passé beaucoup plus vivement qu'une photographie; et l'impression est d'autant plus émouvante qu'elle n'est pas cérébrale, mais affective et sentimentale.

Les sons, qu'on peut considérer, à la rigueur, comme des fragments de musique, peuvent produire des effets analogues, et l'un d'eux, convenablement choisi, peut être l'infime catalyseur d'une émotion considérable et suffire, à lui seul, à compléter, ou même à recréer une ambiance.

Un bateau part, on aperçoit un panache blanc palpiter le long de sa cheminée, et, quelques secondes après, le bruit de la sirène nous parvient... Qui n'évoquera pas aussitôt les sentiments multiples et complexes des départs. . des départs que l'on a faits, ou que l'on souhaite !...

D'un atelier d'usine, par exemple, où le bruit assourdissant prime toute autre sensation, l'image photographique seule est incapable de recréer l'atmosphère...

Le son vrai apporte à l'image un appoint considérable dans certaines circonstances, mais cela n'est vrai qu'à condition d'en faire un usage modéré. Dans les grandes villes modernes, il n'est pas un instant où nos oreilles n'enregistrent quelque bruit, mais notre inconscient les filtre et nous remarquons seulement ceux qui nous intéressent. Il faut des conditions de réceptivité particulières pour qu'ils nous émeuvent, et le cinéma sonore ne doit reproduire que ceux-là ou ceux qui sont les plus significatifs. Sauf dans des cas exceptionnels, il n'ajouterait

rien à un film d'entendre marcher les acteurs ou passer un camion.

Le son n'est, après tout, qu'un des nombreux effets du phonocinéma, et il en est de lui comme de tous les autres effets : il n'en faut point abuser.

37. — Une œuvre d'art doit se dépouiller de toute explication superflue, et un bruit, s'il n'est pas anormal, s'il est bien exactement celui que nous attendions, est inutile, puisqu'il ne nous apprend rien de nouveau.

Littéralement, la phrase : « le petit torrent murmurait » est banale, parce que tous les petits torrents murmurent. Il n'est guère mieux de montrer l'image d'un torrent et de reproduire en même temps son murmure. L'un des deux moyens d'expression visuel et auditif à lui seul suffit pour indiquer la chose et l'autre, n'ajoutant rien à notre impression, est donc inutile.

Par contre, si l'écran nous montre une scène se passant dans une cabane proche d'un torrent que nous ne voyons pas, mais dont nous connaissons cependant l'existence, un bruit d'eau peut contribuer à créer l'ambiance. D'autre part, la cinématographie d'une chute d'eau peut être accompagnée d'un air de musique approprié. Dans ces deux cas, le son et l'image, au lieu de répéter la même chose, se commentent l'un l'autre ou suggèrent des impressions qui se complètent.

38. — Les sons reproduits par le phonocinéma peuvent être naturels, déformés ou artificiels et sublimés. Ces derniers se rapportent à la musique. Entre tous, ils n'est aucune démarcation fixe, et on ne peut passer des uns aux autres par transitions imperceptibles.

Les naturels dont il vient d'être question permettent, comme nous l'avons vu, d'évoquer la réalité dans un mode affectif et de recréer une atmosphère. Cependant, l'art ne pouvant pas être une copie exacte de la réalité, on peut être amené, pour accentuer ce moyen d'expression, à

modifier ou déformer un son. Il est facile de l'affaiblir ou de le renforcer, de le rendre plus grave ou plus aigu, d'en accélérer, d'en ralentir ou d'en régulariser le rythme. Rien n'empêche non plus de l'étoffer d'harmoniques ou de lui adjoindre des sonorités parasites.

Insensiblement, nous arrivons au son artificiel, qui peut donner des effets de cadence très variés. Ceci nous conduit à l'orchestre classique en passant par le bruitiste.

L'insuccès de ce dernier est dû principalement à la banalité mélodique des œuvres créées pour lui; enfin, puisque la nouveauté s'était montrée seulement dans l'orchestration, il est apparu bien inutile de remplacer les instruments classiques par d'autres aux timbres moins agréables.

Le bruitisme, qui n'a pas grande raison d'être comme moyen d'expression isolé, trouvera peut-être une application intéressante dans le phonocinéma, justement comme intermédiaire entre le son naturel exact et le son entièrement sublimé, musical.

§

LE LANGAGE

39. — Le langage comporte plus de précision que la musique et, pour cela même, agit en général moins sur le plan affectif et davantage sur le plan cérébral. C'est, malgré tout, un instrument d'une souplesse et d'une perfection admirables, puisqu'il est la base de la civilisation.

Non seulement la parole peut exprimer les idées par la signification même des mots, mais elle peut, à l'instar de la musique, par des sonorités ou des rythmes appropriés, suggérer plus qu'elle ne dit réellement. La littérature est un des arts les plus évolués, et son alliance avec le cinéma s'annonce merveilleusement féconde.

Nous arrivons donc au cinéma parlant, qui n'est qu'une forme du phonocinéma. C'est celle qui nous apparaît la

plus curieuse, parce que si nous sommes depuis longtemps habitués aux films accompagnés de bruits, de musique, voire de chansons, nous n'en avons vu encore que peu où l'on ait essayé de reproduire les paroles.

Familiarisés avec le théâtre, nous pensons immédiatement que la forme la plus typique du film parlant en sera une copie plus ou moins lointaine. Mais, en réfléchissant davantage, en nous souvenant des conteurs et des troubadours, un autre genre nous apparaît encore plus simple, qu'on pourrait appeler le film conté.

40. — Un des genres littéraires les plus anciens, l'épopée, semble particulièrement bien convenir au phonocinéma. Il n'est évidemment pas question de filmer le Râmayana ou l'Odyssée, mais on peut concevoir des poèmes écrits spécialement dans cette intention, qui seraient déclamés pendant une projection. Le cinéma serait une illustration du texte, et celui-ci un commentaire de l'image, l'un prenant tour à tour la prééminence sur l'autre.

Ne perdant pas de vue que deux modes d'expression différents et simultanés doivent se compléter en évitant, sauf exception, de superposer leurs effets, on peut très bien concevoir le poème commentant par des images verbales une projection assez réaliste, ou, au contraire, un texte simple et très précis illustré par des détails pittoresques.

Il ne faut pas se dissimuler que ce genre de phonocinéma, quoique paraissant doué de possibilités artistiques remarquables, se heurterait à de terribles difficultés de réalisation, et que le moindre détail vulgaire ou ridicule détruirait facilement tout le prestige de l'œuvre. Mais c'est une loi générale que plus on cherche à s'élever, plus on risque de tomber de haut.

S'il apparaît peu probable qu'un cinéaste exploite ce procédé pendant toute la longueur d'un film, il y a au

contraire des chances pour qu'on en fasse un large usage dans des scènes isolées.

41. — On croit généralement que la scène nous offre une reproduction fidèle de la vie. Si cela était vrai, le théâtre ne serait pas un art. On peut d'ailleurs se rendre compte que les pièces sont au contraire pleines de conventions, de truquages et que ceux-ci ne nous paraissent naturels que par la force de l'habitude.

Que l'on compare un petit drame réel avec son équivalent scénique, on s'étonnera que le premier comporte le plus souvent si peu de paroles, si peu de gestes, et au contraire quantité de détails insignifiants et parasites. En général, l'auteur synthétise et explique davantage.

Le phonocinéma veut être artistique et a besoin de conventions; pourquoi prendrait-il justement celles du théâtre?

Le rôle des acteurs consiste évidemment à jouer, mais aussi à parler. Nous sommes tellement habitués à les entendre, que nous nous étonnerions beaucoup de les voir rester trop longtemps muets. Le cinéma nous a, au contraire, familiarisés avec la pantomime, et c'est une belle occasion pour supprimer toute parole inutile.

Par exemple, à moins que les intonations des voix ne révèlent des sentiments très particuliers (émotion, ironie, haine, etc., etc.), le dialogue classique : « Bonjour! comment allez-vous? — Merci! Très bien! Et vous-même? » pourra être suprimé sans nul inconvénient.

Il faut remarquer que, jusqu'à maintenant, la plus grosse production cinématographique a été fournie par des races nordiques, généralement calmes, peu loquaces, qui ont volontairement exagéré dans leurs films cette tendance (justement parce que ceux-ci étaient muets). Si les Méditerranéens avaient su imposer leurs œuvres, ils nous auraient habitués à une mimique plus animée et plus expressive où le manque de parole aurait été beaucoup

plus gênant, et les films français d'avant guerre, qui nous semblent actuellement si ridicules, sembleraient beaucoup plus naturels si on pouvait leur restituer la parole.

Quoi qu'il en soit, le goût mondial est nettement influencé par la prédominance des films américains, et, comme rien ne laisse prévoir une fin de cette prédominance, la tendance actuelle ne pourra que s'exagérer.

Il ne suffit pas d'ailleurs de parler beaucoup pour dire beaucoup de choses intéressantes, et la loquacité napolitaine, par exemple, si elle ne manque ni de charme ni de pittoresque, devient rapidement lassante et superflue.

La tendance du phonocinéma devra donc être d'alléger le dialogue et de ménager autant que possible les effets parlés.

42. — La parole comporte deux moyens d'expression : l'un, le texte, a toute la précision d'une chose écrite, c'est presque un document scientifique et il agit sur le plan cérébral; l'autre, l'intonation, est d'une interprétation plutôt indécise, il est suggestif et agit sur le plan affectif.

Le premier est écrit par l'auteur seul, le second est composé par l'acteur, selon les indications assez vagues qu'on lui impose.

Le plus souvent, le texte a un sens assez général, tandis que l'intonation, révélatrice d'émotions ou de tempéraments plus variés, ajoute un caractère personnel, marque le cas particulier, concentre au lieu de la disperser notre sympathie ou notre antipathie. Nous avons tous l'habitude de juger les gens sur la mine (et les fautes que nous pouvons commettre ainsi ne peuvent être imputées qu'à notre mauvaise expérience), mais leur façon de parler nous donne presque autant de renseignements que leur allure générale. Or, le tempérament d'un personnage n'est pas une chose inerte, c'est au contraire la multiplicité de ses aspects qui en constitue la richesse et l'intérêt. On peut donc dire que le portrait d'un personnage

n'est complet que si on peut, non seulement le voir, mais aussi l'entendre.

La parole, qui semble d'une utilité médiocre dans les films d'aventure, prendra une importance considérable dans les films psychologiques.

On est même en droit de penser que l'ancien art muet a renoncé aux tentatives de ce genre par le sentiment plus ou moins conscient de sa propre impuissance. Il est probable — et nous devons le souhaiter — que le phono-cinéma, après exercice de ses nouvelles facultés d'expression, se hissera dans la hiérarchie littéraire en s'attaquant au genre psychologique, à la comédie de mœurs et de caractères.

43. — La mise en scène théâtrale n'est pas encore assez souple pour qu'on puisse en changer constamment les décors, et le fameux dogme de l'unité de lieu, quoique bien adouci, subsiste quand même pour des raisons plus ou moins matérielles.

La souplesse de la technique phonocinématographique permettra des effets beaucoup plus variés. Rien n'empêchera, par exemple, de faire mentir un héros et de représenter en même temps à l'écran sa pensée véritable, ou le contraire. On arrivera ainsi à un véritable dualisme qui correspond parfaitement aux complications de l'âme humaine, complications que le théâtre ne parvient qu'avec difficulté à indiquer sommairement.

Lorsque nous parlons, il arrive fréquemment que, pendant un discours, même pendant une seule phrase, plusieurs images visuelles différentes, parfois contradictoires, se succèdent dans notre pensée. C'est là un phénomène psychologique banal, que la littérature ne peut rendre que par des explications interminables, et que la scène, par impuissance congénitale, n'a jamais cherché à rendre.

Infiniment plus souple, plus rapide, plus expressif que

ces deux arts, pourtant si évolués, le phonocinéma apparaît capable de résoudre cette difficulté avec élégance. Il n'est même pas exagéré de dire qu'il représente actuellement le plus exact instrument de reproduction des pensées et des sentiments humains.

§

Nous avons vu, au cours de cette étude, que le relief n'apporterait que des changements insignifiants à la technique classique du cinéma, que la couleur, au contraire, la compliquera singulièrement en y ajoutant des moyens d'expression nombreux et variés, quoique d'un emploi difficile.

Mais l'annexion des bruits, de la musique et du langage constitue une révolution considérable qui, pour le moins, double la valeur expressive du film muet.

Associant étroitement la plastique, la musique et la littérature, possédant une technique infiniment souple permettant mieux que n'importe quel autre mode d'expression la traduction des pensées et des sentiments humains dans leur complexité et leur ambivalence, le phonocinéma s'impose comme un art complet, universel, méritant la première place dans la hiérarchie des manifestations esthétiques.

Cependant, ses réalisations seront rendues d'autant plus difficiles qu'elles nécessiteront entre les différents artistes qui y concourront (auteurs, compositeurs, décorateurs, acteurs, etc.) une discipline absolue, une coordination parfaite, un accord exact. Tel, le phonocinéma nous apparaît comme un art collectif, fruit d'une vaste collaboration de spécialistes, et nous le trouvons ainsi parfaitement adapté aux tendances nouvelles de l'esprit moderne.

Pourtant, les œuvres qui approchent le plus de la perfection sont toutes marquées du sceau de l'individualisme. Si les plus belles cathédrales gothiques nous char-

ment profondément en nous donnant une impression de vie intense et grandiose, leur style apparaît sans cohésion, hybride, anarchique; tandis que le Taj Mahal, par exemple, conçu et réalisé par un seul homme, parce qu'on y sent l'épanouissement d'une pensée unique en des développements exactement accordés et rythmés, nous inspire un sentiment d'harmonie absolue, de perfection mathématique telle que nous en reconnaissons à un cristal dont les plans sont régis par une loi purement géométrique.

Aussi faut-il souhaiter qu'il naisse de temps en temps un homme qui soit à la fois doué également pour la littérature, la musique, la peinture, l'architecture, la décoration, le théâtre et la mise en scène, qu'il ait en plus une originalité intéressante et quelque chose à exprimer; enfin, qu'il possède aussi des dons de réalisation et d'homme d'affaires. Le siècle dernier n'ayant pas donné plus d'une douzaine de compositeurs géniaux, on peut se demander avec inquiétude combien le nôtre produira d'individus possédant autant de qualités.

Il ne faut pas se le dissimuler, le phonocinéaste devra être un surhomme.

J.-C. PRIVÉ.

A VOIX BASSE

—

L'abri se creusait à flanc de coteau, sous un dais de pierrailles, dans un bois dévasté. On avait annoncé un bombardement de cent heures ; et, ma foi, depuis soixante-douze heures il ne cessait pas. L'air empli de puanteurs chimiques sentait une odeur plus affreuse encore, comment dirais-je? la brutalité... On voyait à travers les deux issues qui ouvraient des couloirs sur un triste ravin fumant, les décombres de la forêt changer de forme à toute minute, comme les éléments d'un monde en création. Et il y avait tant d'éclatements que le fracas ressemblait au calme, bien que l'atmosphère ne fût que ruptures. Imaginez que les ondes de la matière aient perdu leur élasticité et se choquent en désordre. Les pensées vacillaient comme le sol et les bougies; et, du moins ceux qui veillaient, nous sentions une angoisse toute nouvelle, moins personnelle que la peur. Peut-être cet abattement résigné que les derniers hommes connaîtront à la fin de ce sale monde, quand les Signes paraîtront au ciel...



La plupart somnolaient pourtant, les muscles détendus, les nerfs en éveil. Ils grognaient, ils geignaient sans ouvrir les yeux. Quelqu'un dit, avec un sourire forcé :

— Tout le pinard qu'on a bu dans sa vie, c'est maintenant qu'on voudrait l'avoir. Il ferait bon être saoul ce coup-ci !

Et une voix répondit :

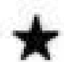
— Mince alors! Penser à manger ou à boire : mais voilà trois jours que je n'ai pas c...!

C'était vrai de tous. Comme on dit, ces occasions-là vous coupent la chique. Il eût fallu sortir. Sortir, c'était mourir. La nature est complaisante. Pour manger, cela va encore. Il y a des biftecks qu'on est allé couper en rampant, la nuit précédente, sur un cheval tué. Et pour boire, Seigneur, il y a plus de bidons que d'hommes vivants, dans le voisinage. Mais aller à cette cueillette-là!

La voix goguenarde, une voix de Parisien reprit :

— Verdun capout!

Le sous-lieutenant Devinck songea vaguement à engueuler le sacrilège; mais il réservait ses forces pour des occasions meilleures : toute la compagnie se resserrait sous la voûte étroite de tôle noire, dans les ténèbres, sauf en un bout qu'un obus ou un arbre écroulé avait crevé sans dommage : et là une poutre pendait avec un peu de jour menaçant, dont tous s'étaient écartés... Çà et là, dans ce désordre de corps gisants, un blessé venu d'on ne sait où, portant un numéro inconnu, criait de fièvre. Et perdus parmi leurs voisins, pareils à eux, sur le bat-flanc, il y avait deux morts qu'on avait voilés d'une toile et qu'on ne regardait plus.



... Vers la quatorzième heure, la rage des choses s'accrut, le ciel s'obscurcit presque entièrement. Des obus roux couvraient le bois, qui tombait pièce à pièce. L'un arriva sur un talus du boyau, claqua comme le fouet d'une colère gigantesque. Parmi les dormeurs, certains pleuraient sans s'éveiller, soupiraient dans leur léthargie : avez-vous vu les gens à qui on a fait respirer trop d'éther?... La dérisoire lucarne, close d'une couverture, battait à tous les ébranlements comme une chair arrachée. Tout s'écroulait dans le ravin; l'oreille, au plus loin

qu'elle se tendît, ne percevait qu'une cataracte de fureurs.

Le sous-lieutenant Devinck était un petit jeune homme pâle, seul casqué et équipé de la troupe, avec la jugulaire, s'il vous plaît. Il n'avait plus qu'une idée nette :

— Dans deux minutes, on criera : Quatrième section! Ce sera mon tour de sortir, d'aller mettre en batterie à la lisière du bois. Les autres resteront, ils me regarderont. Comment est-ce que je me tiendrai?

Il aurait bien voulu être saoul, lui aussi, bien qu'il ne bût jamais que de l'eau. Et si on lui avait offert le choix, il aurait bien voulu être mort. Parce que ce n'est pas d'être mort qui est terrible, c'est de mourir...

Il s'approcha de la première issue, pour s'éprouver. On voyait des troncs d'arbres qui ressemblaient à des pierres. Car, la nuit, il avait gelé. Des isolés qui avaient couru vers l'abri restaient pris dans des racines soulevées, comme dans les bras d'une pieuvre. Trois brancardiers d'un régiment voisin s'étaient approchés à la faveur d'un miracle, avaient sauté dans le boyau, avaient crié un numéro : à présent, cela faisait trois corps mous qui obstruaient le couloir. Voilà déjà un côté par où on n'oserait pas sortir.

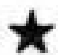


L'autre issue était libre. Chose incroyable, M. Devinck, à force de regarder au dehors, vit des hommes bouger sous cette tempête, dans ce paysage de volcan. C'était, défilant homme par homme, une troupe vêtue de kaki, toute propre, toute neuve. Espacés, courbés, jamais ralentis, des êtres qui ne regardaient même pas vers le refuge, vers la sécurité. Il passa même au milieu d'eux un gros officier binoclard, commandant ou colonel, qui s'aidait d'une longue canne. Pour un spectacle, oui, vraiment un spectacle!... A croire qu'il faisait meilleur de-

hors que dedans, et que la peur dans cet abri crevé nous venait de la honte!

Mais c'est alors que survint l'horrible. Un éblouissement, un assourdissement... et à vingt mètres du sous-lieutenant Devinck et de son amour-propre, toute une section de mitraille, pareille à la sienne après tout, fut surprise par le destin. Elle était morte en bon ordre, quoique tombée diversement, le tireur écrasé sous sa pièce, des pourvoyeurs allongés entre leurs caisses...

Et aussitôt, le fracas sembla s'adoucir, comme si la vengeance suffisait. On sentit le froid de l'atmosphère, le vent, le vrai vent qui vient du ciel.



Alors on se dévoua; on sortit, on examina les corps, on ramena deux soldats aux jambes coupées qui ne se plaignaient pas, et un sergent qui ne semblait qu'évanoui. Il y avait un infirmier dans l'abri, occupé depuis deux jours à vérifier son plus beau brassard en prévision d'une honorable captivité. Cela lui fit un peu d'ouvrage. Et comme la nuit tomba à quatre heures, la veillée recommença dans un abri encore plus encombré et plus noir. Puis le bombardement reprit de plus belle, ce qui montrait au moins que l'on ne verrait pas l'ennemi de sitôt.

Le sous-lieutenant Devinck s'étendit à son tour sur le bat-flanc, non sans écraser quelques musettes et cartouchières. Il se trouva la joue contre la joue du sergent qu'on avait recueilli. Il sentait son haleine, car cet homme chuchotait : il disait :

— Vous êtes montés en ligne, vous autres?

— Non, on attend son tour.

— Alors, vous êtes foutus...

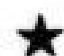
— Dites donc, sergent. Est-ce que vous savez à qui vous parlez?

La voix se fit plus secrète encore :

— Oui, je le sais. Mieux que vous ne croyez, mon lieutenant; car vous êtes Edmond Devinck, étudiant en droit à Lille. Je vous ai reconnu tout de suite. On a été tous les jeudis sur le même banc au cours du père Ballu.

Le petit lieutenant tout ému se redressa, chercha une figure à reconnaître, une main à serrer et, ne trouvant rien, se recoucha :

— Restez donc allongé, dit la voix. Moi je m'appelle,... mais non, je ne le dis pas; mon nom ne vous apprendrait pas grand'chose. Ma figure peut-être, si vous la regardiez. Mais je ne veux pas qu'on me regarde. Je ne suis pas d'ici, je m'en vais demain. Vous, vous ne serez peut-être pas zigouillé, mais moi je le serai. Parce que je veux l'être. Je me dégoûte trop, mon vieux. Oh! ce que je me dégoûte!



Et avant que l'officier eût répliqué, il ajouta :

— Vous pouvez bien m'écouter, quoique vous soyez lieutenant. Ça ne vous compromettra pas. Je vous parle à l'oreille. Entendez le bousin que ça fait dehors! On se croirait dans un train, sous un tunnel.

Le sous-lieutenant Devinck demanda alors correctement :

— Vous êtes bien excusable, mon cher camarade, d'être si fatigué! Mais pourquoi, comme vous dites, vous dégoûtez-vous?

— Je me dégoûte, reprit le sergent, parce que chaque fois j'ai de la chance, et j'en ai assez, de la chance! Chaque fois on s'apprête, on se dit : Ça va, j'accepte, je suis crevé. On ferme les yeux. Et puis on se réveille, on a une écorchure, ou une syncope, comme aujourd'hui. Et tout est à recommencer! Moi, je veux mourir bêtement, là, je ne suis pas comme ces idiots, les intellectuels. D'abord, c'est eux qui souffrent... Et surtout je ne veux pas claboter à un moment où je ne serai pas dis-

posé, où je penserai à la permission, à la paix, à la vie, au mois d'avril prochain. M... là! M...! Trois fois m...!

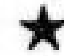


Ça y est, vous pensez que je suis tombé fou, et que la secousse m'a dérangé la tête. Je vous fous mon billet que non. Depuis dix-neuf mois que ça dure, j'ai toujours été dans ces idées-là. Je suis heureux pourtant de vous avoir rencontré dans ce coin, pour vous expliquer le truc, d'homme à homme. Ah! je n'ai pas envie de faire des phrases, sous prétexte qu'on est du même monde, que vous êtes le fils de M. Devinck (rue de Lannoy, rubans de carde) et que je suis... (vous le saurez plus tard, ça n'a aucune importance). Je profite seulement de l'occasion pour vous dire des choses que d'autres prendraient mal et qui me feraient fusiller. Or je ne veux pas être fusillé... Vous ne pouvez savoir à quel point je me fiche de la guerre, et de la victoire, et de Verdun et du bois des Mottes où nous voilà. A quel point je me fiche de mes galons et de ma réputation. A quel point je me fiche de ma famille qui est évacuée (rassurez-vous, comme la vôtre, et qui se prélasse même à Nice, au soleil, en ce moment). De la vie surtout, qui me dégoûte, et qui est une sale chose, méchante, meurtrière, diabolique si vous voulez. Pouah! cochonnerie! Il a fallu venir ici pour le reconnaître. Mais je m'en doutais...

Je vous préviens donc gentiment de quelque chose : d'abord parce que je ne suis pas sous vos ordres, et puis, si je me confesse à vous comme ça, c'est pour vous obliger au secret. N'importe, ça m'aurait dégoûté de m'en aller sans rien avouer à personne, et vous êtes tombé à pic. Je vous préviens, dis-je, que je vais déserter...

Oh! non, ne sautez pas en l'air; pas comme vous croyez! Déserter d'une façon rare. Me suicider, si vous préférez. Et me suicider d'une façon commode, puisqu'il

suffit de se balader dans ces bosquets pour trouver son compte. Je me sens d'excellentes dispositions pour disparaître. Je ne suis pas cinglé le moins du monde... Ne remuez donc pas, mon lieutenant!... Je ne suis pas fou, je me dégoûte, j'ai horreur de l'existence. Là, vous pigez? Ce n'est pas si extraordinaire par le temps qui court. Ce n'est pas de la peur, vous le verrez bien. Ce n'est pas du dépit amoureux. J'aurais aussi horreur de la vie, si on entendait sonner la paix brusquement (tu parles! d'ailleurs, écoute ce ralliement qu'ils sonnent!) et si on m'offrait une jolie maison, une jolie femme et de jolies occupations pour amuser le tapis. D'un côté ou de l'autre, comprenez-vous bien, le vrai truc, l'essentiel, c'est de mourir. Mourir, c'est désagréable, sauf en certaines occasions. Il y en a une bonne. Je la choisis. Au revoir, la compagnie. Je déserte, je joue la fille de l'air. Ni vu, ni connu. Envolé, mort au champ d'honneur!



Mais vous ne savez pas tout encore. Ce qui m'a dégoûté le plus jusqu'ici, c'est de faire les gestes d'un type qui aime sa peau, qui la défend, au prix de celle des autres. Se battre, quelle couillonnade, quand on y pense! Mordre le talon qui vous écrase, qui vous a écrasé! Si on était déjà parmi les morts, on rigolerait de voir cette résistance : c'est ridicule, c'est ignoble, le panier de crabes pour les vivants... Et puis, ne protestez pas, faire marcher les autres, quand on a déjà tant de mal à s'exciter la volonté! donner des ordres, engueuler les traînards, agiter le monde qui a tant besoin de repos, et qui l'aura malgré vous, tôt ou tard! Peuh! bon pour d'autres! Bon pour vous, si ça vous amuse. Ecoutez-moi cependant :

Il y a dix mois, dans la Woëvre, en avril dernier, savez-vous bien le métier qu'on nous faisait faire? On nous lançait, trois fois par jour sur des fils de fer, à tra-

vers des barrages d'artillerie bien réglés, et dans un terrain... La plaine, à cette saison, est comme un étang, avec des canaux de drainage plus profonds, de place en place. On peut choisir : noyés ou écharpés. L'attaque était lancée à dix heures, à trois heures et à onze heures du soir. Ça consistait à s'avancer résigné, les jambes dans l'eau, au-devant des mitrailleuses, puis à rentrer en nageant, ou presque, comme des grenouilles, derrière les gabions mal remplis qui flottaient avec des claies et qui s'appelaient nos tranchées. Les Boches étaient au sec, dans le village en face, et devaient bien rigoler. Ils devaient tirer sur nous sans quitter leurs pantoufles; ça n'avait pas plus de danger pour eux que de tuer des canards par une fenêtre. Ils avaient aussi le spectacle des gabions qui sautaient en l'air, avec les corps : tout à fait l'Assomption sur les tableaux! Il faut avoir vu ça.

...Alors je me rappelle la dernière fois. Le sifflet s'entendit comme d'habitude; et personne ne bougeait, comme d'habitude. Je parcourais la ligne, en baissant le dos. Les types, affalés, ne me regardaient même pas. Je criais *en avant!* d'une voix blanche, ridicule. J'arrivai jusqu'à une brèche, et alors, j'entrai dans l'eau. Il brillait au-dessus un vague soleil. Les balles pleuvaient si dru que mes yeux papillotaient, que mes dents se serraient. L'impression d'être fusillé à bout portant. J'étais toujours seul... Alors savez-vous ce que j'ai senti brusquement?

Comme dans un éclair l'absurdité de se battre, de faire ces gestes monstrueux, et en même temps la volupté criminelle, sadique, de pousser l'absurde et le mal à l'excès, pour les guérir, pour les faire éclater peut-être! J'étais en fureur, mais une fureur âcre et joyeuse, contre ces pauvres gens qui se terràient contre leurs caisses de terre, dans la boue et l'urine, et qui ne voulaient pas mourir. Vous ne me croirez pas? Voilà pourtant ce que c'est qu'un héros, quand le diable s'y met. Un instinct

secret de propager la violence, la douleur. Ça ne dure qu'un éclair, le péché est commis...

Le long de la gabionnade, je courais encore avec mon encombrante baïonnette. Je criais, je secouais ces pauvres tas de chiffons, je donnais des coups de bottes, je sacrais et je rigolais : oui, ma foi! je rigolais... Alors il y en eut trois ou quatre, des plus jeunes, moins avertis ou plus obéissants, qui se levèrent. Ils sont sortis à ma suite. Nous étions à peine dans le découvert, dans le lac, qu'ils se sont courbés; une façon bien douce et bien patiente de crever! L'un n'avait déjà plus de tête, l'autre saisi comme à plein corps et roulé dans cette eau puante; le plus proche de moi, j'ai vu son crâne éclater; il a fait encore quelques pas avant de s'effondrer, car il avait de l'élan. Moi je suis resté droit, je savais, oui, je sentais que je n'attraperais rien, je regardais en face la petite crête hérissée de bruit et de flammes. Je me pinçais les lèvres, je suis revenu au pas. Et j'ai dit : « Voilà, pas plus difficile! » Et j'ai même été fier une minute, comme l'assassin qui essuie son couteau. C'est ce jour-là que j'étais fou, pas ce soir.



Vous ne savez pas, vous peut-être, ce que ça peut saouler un homme, le goût pervers de la mort. Mais tout de même, on se réveille. On reprend conscience. On s'aperçoit que pour démontrer des choses déjà connues, la puissance de la méchanceté et de la stupidité, on a sacrifié des faibles. Alors on se dégoûte, ah! on se dégoûte... On souhaite que tout s'anéantisse avec vous. On espère l'occasion, elle ne vient pas. Je crois qu'elle est arrivée ce coup-ci. C'est la fin du monde, ou à peu près. Vous allez y passer, tous ces gens ici y passeront. S'ils pouvaient être écrabouillés d'un seul coup, sans y penser, sans se défendre, ce serait une vraie chance. Moi, j'ai eu l'honneur de vous le dire, mon parti est pris.

Dans deux minutes, je ressors de votre sale abri, je monte sur le talus en face et je ferme les yeux. Il ne faudra pas attendre longtemps. Le vent est fait en acier cette nuit. Ah! ah! Ecoutez la butte entière qui tremble : on ne peut même pas respirer. J'ai tellement peur, que je n'ai plus peur du tout; mais c'est la carcasse qui a peur... Il ne s'agit que d'aller où sont les autres, et où tous arriveront... Tenez, il y a deux heures, ma section n'y était pas. Elle y est maintenant. Moi j'y vais de plein gré. Et je n'ai pas honte. Je déserte. Je fous le camp. Au plaisir, monsieur Devinck, bien des choses à la ville et aux amis!... De la part de...



En se penchant davantage, il s'aperçut que le petit lieutenant, accablé, s'était endormi, le crâne dans son casque comme dans une coquille. Il l'entendit respirer gravement. Il haussa les épaules. Il bondit sur ses pieds, se cogna à la paroi cintrée de l'abri, et enleva son équipement. Il bouscula quelques somnoleurs, il sortit en sifflotant.

Et dix minutes après, Devinck se réveilla, tâta la place vide auprès de lui. Il bondit à la porte. Il ne vit rien que la nuit, fouettée de lueurs livides et de neige.

ANDRÉ THÉRIVE.

LARGO NON ALLEGRO

—

CHERSONESE

La plage est nue encore, et des bois fabuleux
Bercent dans ces ravins leur profonde mémoire;
La mer tragique, au vol de ses cheveux houleux,
S'enroule à la falaise noire.

la prêtresse ou l'autel et le temple en décombres :
Par la bruyère morne en vain je chercherais
Seule Diane luit, pâle au fond des forêts,
Sur le peuple léger des ombres.

Et n'ai-je pas, avant le jour oriental,
Vu sombrer tout rivage en la mer infinie,
Et les vents mêlent-ils l'odeur du ciel natal
Au souvenir d'Iphigénie?

—

STANCES

Beaux arbres dont le vent se plaît à renverser
La chevelure de feuillage,
Vous laissez amplement l'espace vous bercer
Mais ne tentez pas le voyage.

O vous que la dryade a nourris de son sang
Où l'été splendide rougeoie,
Son secret vous est cher : c'est en vous cuirassant
Que vous consentez à la joie.

—

LA PORTE

L'heure est venue où les choses vont parler bas
Et les voici baigner dans une autre atmosphère.
— La porte, confidente au seuil usé de pas,
S'ouvre à la nuit calme et sévère.

Leur attente a béni les cœurs hospitaliers
Par un ciel pur où monte une angélique lune;
Et le long des chemins plus clairs, les peupliers
Agenouillent leur ombre brune.

En or le parquet luit — Marthe a mis le couvert
Tandis que de Marie embaumait le silence :
Sur la table, une rose échappée à l'hiver
Brille entre les plats de faïence.

Et longtemps, hésitant à refermer l'huis,
Evoquant à son seuil l'hôte qui le délaisse :
La porte de lumière et la porte de nuit
Sont en lui la même sagesse.

—

SUR UN TABLEAU DU TINTORET

Ariane, ton front nacré vers la lumière,
L'éclat de ton regard sous la dure paupière
Jadis m'ont dit assez quel courroux dans ton sein
Soulevé condamnait mon importun dessein.
Oh pour toi, te sentir des vagues caressée,
Etre le lis qui s'ouvre à leur calme rosée,
Parfait cette beauté qui n'a plus un désir.
Et si, jeune Bacchus, je revenais t'offrir
La perle de l'Amour que le jaloux abîme
Engloutit dans ses flots, ton visage sublime
Ne s'abaisserait pas vers moi peut-être — encor
Que le soir ait sculpté ma chair de ses doigts d'or —
Mais tu désignerais — pour quelle autre aventure?
Les étoiles du diadème qui fulgure.

—

TROIS EPIGRAMMES

I. LYON

A la clarté latine, ici, mon âme est née
Où la Saône tranquille au Rhône ardent s'unit :
Et, par delà les ponts et les quais de granit,
A ton sein tu l'as prise, ô Méditerranée.

II. MOSCOU

Basiliques d'or rouge et d'étincelant gel,
Rubis sanglant au front d'extatiques Madones :
Mais qui n'a savouré vos pâmoisons, automnes
Où la douleur s'affine en plaisir sensuel?

III. STRASBOURG

Echappée au jet pur, s'égrène doucement
Ta pluie harmonieuse au fond des nuits stellaires.
— L'immobilité leurre et le silence ment —
Et Tieck t'a bien nommée, ô fontaine de pierres!

—

Une poésie naît toujours sans titre.
GOETHE.

Un violon chantait sous les feuilles rougies
De l'automne déjà plus sourd et sans chaleur,
— Et prêtant à la nuit son âme d'élégies
Poète il s'est ouvert à la musique en pleur.

Il a senti vos doigts pressés, couple superbe;
Il a surpris des cœurs chaque tressaillement;
Pour avoir vu les fleurs se flétrir parmi l'herbe
Il a tremblé tout bas et gémi longuement.

Au souvenir de la romance sans paroles,
Pourra-t-il, dès l'aurore et les oiseaux de mai,
Ressusciter, avec les défuntes corolles,
L'amour devenu cendre aux cœurs qui ont aimé?

JEAN CHUZEVILLE.

DE FRÉDÉRIC MISTRAL
A JACINTO VERDAGUER

—

Quand on compare la Renaissance provençale et la catalane, on peut s'étonner de leur destin si divers, et on comprend à peine qu'on ait essayé de les confondre. Presque à son origine, celle de Provence a une jeune couleur de printemps. Aujourd'hui encore, le style d'Aubanel ne nous paraît que légèrement fané. On y retrouve, dans un art sinueux, les grâces, la qualité de la conversation. Les Provençaux forment une pléiade d'une évidente nouveauté, qui ne se rattache que par des liens de lumière au romantisme ou aux écoles qui ont suivi. Les premiers poètes catalans ont eu plus de difficulté à retrouver leur langue; on ne les voit pas sollicités par les thèmes anacréontiques et naturels (1). Cela est si vrai que l'un d'eux, Milà y Fontanals, a jugé avec quelque sévérité le « naturalisme », disons plutôt la vie aimable de *Mireille,* qui, selon Camille Jullian, est un poème d'inspiration chrétienne. Sans doute, la tradition religieuse est-elle plus sombre en Catalogne. On remarque aussi que le Romantisme a donné le premier élan à ses poètes. Ceux qui ont précédé la restauration des Jeux Floraux de Barcelone, en 1859, ont écrit des pages d'un goût plus informe qu'épuré, car la langue n'était pas assez ductile pour exprimer le « mal du siècle » (2). Ce

(1) Cet aspect de la poésie provençale apparait surtout dans *L'Anthologie de l'amour provençal,* d'Ernest Gaubert et Jules Véran, « Mercure de France », 1909.

(2) Cf. l'anthologie *Eis Iniciadors de la Renaixença,* editorial Barcine, Barcelona 1928.

romantisme s'exprime surtout par l'amour du passé ou de l'histoire, et il est soutenu par la religion. Il est l'œuvre de la vieille tour du Maure. Dans les pages de Victor Hugo, les vieilles tours, les armes dont s'étonne un rayon de lune, ne surgissent que pour élargir des sensations d'effroi; l'amour du passé n'y aboutit à rien, du moins au delà de l'impression esthétique. Les monuments de Catalogne, au contraire, ne sont pas propices à l'hallucination; on n'y voit pas de mares dormantes. Les ruines de Sant-Pere-de-Roda, par exemple, isolent leurs arcades brisées sur une montagne nue, au-dessus de la mer. C'est une solitude de clarté. Mais le passé qui y est retenu brûle de se rapprocher du présent. Deux siècles de décadence n'ont pas réduit le sentiment catalan. L'ancienne langue, apparemment épuisée au XVI[e] siècle, n'est pas si différente de la langue actuelle qu'on ne puisse concevoir le dessein de la restaurer. A la suite de Milà y Fontanals, les érudits et les poètes vont découvrir la Catalogne montagneuse et romane, et un peuple oublié, qui a gardé ses traditions.

Quant à la renaissance provençale, elle ne trouvera pas le même appui dans le peuple. Trop de siècles la séparent des lointains troubadours. La Provence, largement épanouie, s'est donnée à l'esprit français, et elle l'a modelé. A travers les fontaines d'Aix-en-Provence, qui sont le berceau de *Mireille* aussi bien que la terre de la Crau, on respire l'air de Versailles. La Renaissance provençale, déjà nouée à cette perfection, ne peut reprendre ce qu'elle a donné et elle sera contenue dans les bornes de l'exaltation lyrique ou du monument écrit. Mistral, qui mêle beaucoup de sagesse à sa mystique, et encore quelque mélancolie à sa fierté, entrevoit le dilemme et le laisse entendre dans le chant de la *Copa :*

D'un vièi pople fièr e libre
Sian bessai la finicioun...

D'un raço que regreio
Sian bessai li proumié greu... (3).

Le génie provençal aspire à rejoindre l'antique, d'un premier élan, mais un Racine ou un Chénier avaient déjà donné ce conseil. Un large courant de romantisme, venu de Lamartine, a vivifié ce génie et s'est purifié en Camargue. Les sarcophages des Alyscamps nous aident encore à comprendre les grâces abondantes de *Mireille;* lorsque celle-ci naît en Avignon, le 2 février 1859, elle donne la primauté aux lettres provençales.

§

Le plus beau voyage qu'ait jamais fait un écrivain de France fut celui de Mistral à Barcelone, en l'année 1868. Théophile Gautier était allé en Espagne pour voir des tableaux, des couleurs, des gitanes, les sourcils de Carmen. Mistral s'avançait vers la jeunesse d'un peuple. Il avait naturellement l'imagination homérique. Il concevait la Catalogne comme le jardin des Hespérides. Dans une réunion de l'Athénée, à Barcelone, il vit un jeune homme coiffé d'un bonnet de laine violette, et qui était venu des montagnes de Vich. Jacinto Verdaguer n'avait alors que vingt-trois ans. On raconte que Frédéric Mistral le prit par la main, le plaça au milieu du cercle des lettrés et prononça les paroles sacramentelles : *Tu Marcellus eris.*

On ne rappellerait pas cette prédiction si elle avait été faite par un autre que lui et si elle ne s'était pas réalisée. Frédéric Mistral considérait les montagnes comme les grand'mères du langage, et en présence de ce jeune montagnard, il eut peut-être la divination de l'une des sources nouvelles qu'il « espérait ».

(3) « Nous sommes peut-être la fin d'un ancien peuple fier et libre. Peut-être sommes-nous les premiers jets d'une race qui renaît. »

Le premier livre de prose catalane que j'ai lu est le plus humble qu'on puisse imaginer. C'est un livre de miracles : la *Historia de Nostra Senyora de Nuria,* publiée au XVII[e] siècle par un prêtre de l'enclave de Llivia. Il me souvient qu'une bonne âme m'offrit cette lecture lénitive en même temps qu'un pot de confiture de cédrats. Autant que ce fruit magnifique, je savourai le vieux livre. Une épopée primitive, une pastorale religieuse, un sentiment ingénu des beautés naturelles, on y découvre tout cela. Je le considère comme l'introduction nécessaire à l'œuvre de Jacinto Verdaguer. Il n'est que de lire les titres des chapitres, le quatrième par exemple : *De las altras fonts y rius que naixen en la montanya de Nostra Senyora de Nuria.*

La Catalogne, déclare notre auteur, a la grande obligation de bien se souvenir de Notre-Dame de Nuria et de l'honorer particulièrement : car, non seulement elle lui donne ses faveurs spirituelles, mais encore elle lui envoie de ses montagnes l'arrosage de ses eaux si salutaires.

La poésie de Verdaguer est assez semblable à ces cascades. C'est elle qui a versé dans le lexique le trésor dialectal des montagnes; elle a appris à connaître les horizons de l'altitude et aussi une foi intacte, abondante et légère, qui fait penser à cette manne dont se nourrissaient les Hébreux.

§

Jacinto n'était qu'un paysan; il était le fils d'un tailleur de pierres. A dix-huit ans, pour subvenir à ses frais d'études, le séminariste s'employait comme valet de ferme au mas de Ca'n Tona. Un soir d'été, après avoir battu le blé, il disputa un prix de course à ses camarades. La piste était un champ d'éteules et les athlètes étaient pieds nus. Les cinq piécettes de l'enjeu permirent au jeune Cinto d'acheter un exemplaire de l'Odyssée à la

foire de Vich. On dirait d'une légende, mais comme elle est rapportée par un ami de son enfance et par un homme de bonne foi, Jaume Collell, je n'hésite pas à la considérer comme de l'histoire.

Un autre événement de sa vie me paraît d'une plus grande importance, dans sa simplicité : le 2 octobre 1870, jour de la fête du Rosaire, Jacinto Verdaguer dit sa première messe dans un ermitage de Saint-Georges, au dessus de son village natal, et parmi les ruines d'un dolmen. Ce dolmen n'est pas un témoin ordinaire. Nous voici déjà dans le secret de cette mysticité populaire qui devait gouverner les actes de Verdaguer, décider de vocations semblables autour de lui, et assurer le succès de sa poésie, car un écrivain qui met son talent au service de la religion travaille dans un domaine apparent, en communion avec un large public.

§

Jacinto Verdaguer s'excuse ou paraît s'excuser dans la préface de l'*Atlantide* d'avoir tenté d'écrire un poème épique :

> Mon éloignement des grands centres, mon manque d'expérience littéraire, et surtout le spectacle toujours nouveau de la nature, qui nous présente dans les plus petits objets l'image des plus grandes choses, me firent prendre mon vol à la garde de Dieu.

Cela est fort bien dit. L'œuvre avait été conçue par le moissonneur de Ca'n Tona; elle fut continuée dans le presbytère de Vinyoles; elle fut terminée sur le « Guipuzcoa », un vapeur de la Compagnie Transatlantique d'un armateur de Barcelone, où Verdaguer avait pris place en qualité d'aumônier. Il avait toujours rêvé d'être missionnaire franciscain dans les Indes. Le manuscrit qu'il rapporta de l'Océan était écorné, mal ficelé, et tout

plein encore d'odeurs salines. Il le fit triompher à Barcelone en 1877.

§

Cependant, beaucoup trop de lectures avaient présidé à la naissance du poème. Lorsqu'il fréquentait la Bibliothèque épiscopale de Vich, Verdaguer avait pu feuilleter les premières pages de la *Chronique* de Pujades, où sont rapportées les origines fabuleuses de l'Espagne. Son imagination lui avait fait entrevoir que le demi-dieu Hercule sauva Hespéris, reine de l'Atlantide, mère et fondatrice de la plupart des villes de son pays. L'Atlantide venait de sombrer dans les eaux. C'est dans cette même bibliothèque épiscopale qu'un recueil du jésuite espagnol, Nieremberg, lui apprit que l'effondrement de l'Atlantide était un châtiment de Dieu. Il y découvrit aussi le modèle de la rhétorique la plus dure, de l'éloquence la plus farouche. Si on nous assure que le divin caprice de Dieu peut noyer un monde, nous ne comprenons pas, et cela n'ajoute rien à la grandeur de Dieu, parce que sa grandeur est d'un tel ordre qu'il nous est impossible de l'interpréter. Le plan de l'*Atlantide* est encore basé sur une conception que la première réflexion suffit à répudier. Il était impossible d'accorder les récits des dialogues de Platon et les visions de l'Apocalypse, tout comme certaines matières ne sont pas susceptibles d'alliage. On a quelque peine à concevoir que le héros grec, le grand Hercule, devienne l'instrument dont se sert Jéhovah dans son délire d'extermination. On ne peut déplacer Hercule de son piédestal, le séparer de son maître naturel, qui est Zeus Olympien. Enfin, la mythologie elle-même mérite d'être respectée, car elle forme un système inaltérable.

La vérité est que cette composition disparate, ce besoin de réduire la mythologie sous les images de la foi,

n'était pas une nouveauté. On observe que les anciens mythes se sont toujours proposés à l'esprit des religieux et que beaucoup, comme s'il leur était impossible de les rejeter dans l'oubli, s'appuyant sur le témoignage des Pères de l'Eglise, n'hésitaient pas à admettre l'existence des sirènes. L'Espagne nous a donné mille exemples de ces fictions composites, et je ne serais nullement surpris que l'appareil des *Autos Sacramentales* ait influencé le poète de Vich Tirso de Molina et Calderon connaissaient l'art d'explorer les labyrinthes de la mythologie, et par exemple le mythe d'Adonis servait à exprimer l'acte pur de Jésus, en présence des Apôtres, mais ces dramaturges ne faisaient qu'extraire la vérité de la plus obscure des fictions; ils l'amenaient à une rive étonnante de clarté. Au surplus, le public savait que ce divertissement devait s'effacer, comme une brume se retire, et que les allusions allaient transparaître, se préciser à travers les voiles.

L'Atlantide s'achève par un *Te Deum*, avec le *Songe d'Isabelle* et la *Découverte de Colomb*, et, en s'inspirant des fêtes de la liturgie, Verdaguer se rattache encore à la tradition espagnole.

Ce qui est plus étrange dans ce poème, c'est que sa plus belle page est le fruit d'un repentir, ou d'une illumination soudaine, qui est venue après coup; il était composé et même publié lorsque son auteur imagina d'y ajouter le *Chœur des îles grecques*.

Le thème qui s'y déroule est dans l'esprit d'Hésiode et des anciennes cosmogonies. Quand Hercule a séparé les montagnes, quand il a ouvert le détroit de Gibraltar, les eaux de la mer intérieure commencèrent à s'écouler dans l'Océan. La Grèce est endormie; les villes s'éloignent peu à peu de Neptune; les plages se prolongent. Les îles nouvelles naissent de l'azur et chantent leur formation. Ce sont des hymnes brèves, pénétrées d'un souffle très léger. Délos, les Cyclades, les Echinades, la

Sicile, Lesbos, la Morée se fixent sur les flots. Ainsi, le poème de l'*Atlantide* nous touche moins par la peinture d'un continent qui s'effondre que par celle des îles de la Grèce, qui s'épanouissent avec leurs roches tendres, où brille l'eau salée.

§

Il est une erreur bien répandue, que l'on peut combattre, en désespérant de la réduire. Il suffit qu'un auteur enfle la voix, qu'il embouche la trompe des Tritons pour qu'on lui attribue la puissance. Et s'il décrit des incendies, des batailles de Maures et de Chrétiens, on ne voit pas que la naïveté le conduit à aborder de tels spectacles. Le sculpteur Manolo Hugué exprime cette pensée:

> Le poète est l'homme qui sait tirer le plus grand effet des caractéristiques essentielles d'un idiome. C'est pourquoi, si Verdaguer n'avait écrit que le début de l'Atlantide, il serait déjà un grand poète (4).

Je suis d'un avis différent, peut-être à cause de cet exemple; le premier chant de l'*Atlantide* — l'incendie des Pyrénées — est d'un dessin bien léger ou forme une fresque bien rapide.

On ne va pas jusqu'à refuser la puissance ni surtout la vitalité à Jacinto Verdaguer. Il en a donné des preuves dans sa prose, qui est souvent très juste, directe, une prose de paysan. Mais il n'avait aucune connaissance des caractères; il se laissait emporter par une vision immatérielle. C'est pourquoi sa poésie se dissipe comme une eau fuyante; elle paraît se détacher des choses terrestres. C'est dans cette qualité que réside la merveille. La merveille de l'esprit populaire est venue dans l'esprit du poète. Et il le dévoile dans son recueil des *Idilis i Cants Mistics.*

(4) *Vida de Manolo*, par Josep Pla, 2 ed. Libreria Catalonia, 1930.

§

Il est heureux que Verdaguer ait composé des recueils de poésies mystiques avant d'entreprendre la vaste matière du *Canigo* (1886). Elles l'ont aidé à assouplir sa strophe, à lui donner une fluidité qui, dès l'abord, peut paraître inégalable. On peut les comparer à des gammes, ou à des variations dont les richesses légères devaient se retrouver au centre même de la symphonie. Il a longtemps erré dans les sentiers de la mystique populaire avant de gravir une cime; la même douceur de légende l'accompagnera à travers les cirques pyrénéens. Déjà nous pressentons ce que le poème va devenir entre ses mains : une merveille de suavité, malgré l'apparence épique. Il lui est presque impossible de concevoir la rudesse du moyen âge, la dureté romane, parce qu'il ignore l'art de tracer des caractères; cependant, nul n'était plus apte que lui à raviver les récits qui accompagnaient l'édification des abbayes. Il faut avoir entendu le son des cloches de Saint-Martin du Canigou, comme elles peuplent l'air, comme elles se font plus pressantes à mesure qu'on avance sur le sentier : c'est le son même de la poésie de Jacinto Verdaguer. Le charme des cloches est de se tenir penchées au bord des choses qu'on ne dit pas, de la pensée qui va naître. Au-dessus des cloches de Saint-Martin, il y a des bois qui mènent au glacier. Quant au sentiment du poème, Verdaguer l'a exprimé dans l'élégie qu'il intitule : *Els Dos Campanars*. Elle se trouve placée en guise d'épilogue, mais nous savons que ce fut la première page qu'il en écrivit : une conversation nocturne entre deux clochers, celui de Saint-Martin et celui de Saint-Michel, qui rappellent le temps où les anges se dissimulaient sous les créneaux.

Passons de la légende à l'histoire, mais en n'empruntant à l'histoire que ce qui est nécessaire à justifier la légende. La vallée du Conflent était le berceau des Comtes

héréditaires de Cerdagne. Ils séjournaient à Ria, ou encore à Corneilla, dans la maison qu'ils appelaient « lo palau ». L'un d'eux, Joffre ou Guifre, est le fondateur de Saint-Martin du Canigou, en 1001. Il y mourut en 1050, après avoir pris l'habit de Saint-Benoît, et la tradition veut qu'il ait creusé son propre tombeau dans le granit. Cette excavation, qui reproduit la forme d'un corps humain, la forme d'un vase, se trouve au pied du clocher.

Revenons à la légende : le comte Guifre s'est fait moine parce qu'il a tué le fils de son frère Bernard, dit Tallaferro, comte de Bésalu. Ce doux neveu, Gentil, a déserté le château du Ria au moment où les Maures envahissaient la plaine et le Conflent. Il s'était endormi sur le sein de la reine des fées, au sommet de la montagne; il était couvert de fleurs quand Guifre le précipita dans l'abîme. Le comte de Bésalu revient au monastère et demande à voir son fils. C'est alors que Guifre déclare son crime, en se retirant dans l'asile où Oliva le protège. Le poème se termine dans l'apaisement des musiques saintes : Guifre dirige les ouvriers de Saint-Martin et Oliva étudie la création de marbre dont il ornera la façade de Santa-Maria de Ripoll. Il ne s'agit plus que d'exalter cette architecture naissante.

§

Peut-on considérer le *Canigo* comme une épopée nationale? A l'époque même où il se situe, au début du XIe siècle, la Catalogne n'était pas une nation, et les Comtes héréditaires tenaient leur pouvoir de la monarchie carolingienne.

D'autre part, les combats de Maures et de Chrétiens n'y forment pas la partie centrale, et manquent totalement de réalité. J'incline à penser que le *Canigo* est une épopée religieuse qui se développe en marge d'un conte de fées, ou inversement. Non pas que le sentiment épique

soit absent de ces pages : on le découvre dans une vision de la montagne, que l'auteur nous dévoile avec un luxe inouï, sans que jamais son imagination soit prise en défaut. Cette description est faite du haut des airs, où Flordeneu emporte son amoureux dans son carrosse. A peine Verdaguer a-t-il réuni les deux amoureux, et il les fait voyager sans répit. Le vieil Homère en use autrement quand il dépeint les amours d'Ulysse et de Calypso, et le malheur de Calypso est qu'Ulysse a la manie du voyage. Verdaguer ne pouvait pas montrer le chevalier Gentil se roulant sur la mousse avec Flordeneu. Du reste, les premières scènes de séduction sont bien marquées, puisque Flordeneu prend la forme matérielle d'une jeune fille de Conflent, Griselda : Tu ne me reconnais pas, dit-elle, et c'est moi que tu as vue dans la vallée, « belle cueilleuse de framboises, avec mon tablier débordant de fraises, endormie à l'ombre des jasmins » (5).

Estrafà la figura de Griselda,
Son caminar suau i sa veu dolça,
Son mig-riure de verge que somia.

Elle se présente avec l'aspect de Griselda, sa démarche suave, sa voix douce, son sourice de vierge qui rêve.

Mais c'est tout ou c'est presque tout. Nous sommes balancés entre la vérité et la fiction. Il fallait cet artifice ou cette équivoque initiale pour que Mossèn Cinto osât décrire un amour entre le chevalier et une fille de la terre.

Est-ce timidité de sa part? ou ignorance? ou pur idéalisme? On découvrirait malaisément un écrivain chez qui l'imagination ait une telle prise. Imagination ou mélodie, on ne sait plus. Ses premières notes sont prises dans la réalité, mais par un détour soudain, il s'en évade. La beauté à laquelle il aspire veut toujours dépasser celle

(5) .... « Gerdera hermosa,
amb ma falda vessanta de maduixes,
de jessamins endormiscada a l'ombra. »

qui se présente à lui. Cette évasion est commandée par l'ordre même de la fiction. Ne sommes-nous pas sur un sommet de la montagne? Un glacier trace des sinuosités dans le vide. Des corneilles bleues se laissent choir sur les hautes corniches des rocs. Ces corneilles lissent leurs plumes au soleil pâle, dans un silence prodigieux. Voilà qui paraît le prélude d'un enchantement. Dès que les fées ont accouru autour de Gentil, les choses ne sont plus ce qu'elles sont.

§

Je me souviens de la première lecture que je fis de *Canigo*. J'avais pris l'habitude d'en lire plusieurs pages chaque matin, durant mon premier séjour à Madrid; et comme on le comprendra, j'essayais d'y découvrir des souvenirs de cette montagne. Il faut bien avouer qu'à chaque reprise j'étais déçu, comme d'une promenade dans le brouillard. Je n'en rapportais guère que des noms de fleurs : *boix-florit, boix de Nuria, corona de Rey*. Le malheur est qu'à mon retour dans cette haute vallée de Cadi, j'avais quelque peine à reconnaître mon itinéraire, car la vision du poète s'était malgré tout confondue avec mes souvenirs.

L'auteur de *Canigo* se souvient de l'auteur de l'*Atlantide*.

Cette plaine de Cadi, nous dit-il, aujourd'hui déserte et nue, était autrefois une conque d'émeraude, vêtue de pinèdes pleines d'ombre. Des angéliques et des jonquilles la brodaient, en se mirant dans un étang qui remplissait à demi la monstrueuse vasque du Canigou. Les Estanyols qui aujourd'hui encore l'argentent sont les traces de cette petite mer, ce sont les fragments de ce miroir où toute la nef du firmament se réfléchissait (6).

(6) .... « Aquella plana, avai deserta i nua,
llavors era una conca d'esmeragda,
la vestien ombrivoles pinedes,
angèliques i jonquilles la brodaven... »

Dans une note qu'il ajoutait à *l'Atlantide,* Verdaguer se reprochait comme une licence poétique impardonnable d'avoir ajouté le chant de la vallée de Tempé au *Chœur des Iles Grecques.* Ici, c'est le contraire qui a lieu, puisque la vallée de Cadi est chantée sous la forme d'une île. Il suppose encore qu'une grotte traverse les flancs du Canigou. D'innombrables piliers, comme des joncs de marbre, soutiennent des coupoles de gel.

Les repas que l'on sert à Gentil sont d'une frugalité exquise : des perdrix blanches, une salade de chicorée, du lait de biche. Il écoute une musique douce, les battements du cœur de Flordeneu. Et tout cela est dans la tradition des romans de chevalerie, dont le dernier, *Lo Comte Partinobles,* était encore populaire en Catalogne au siècle dernier.

§

Poète primitif, représentant d'une imagination héréditaire, Verdaguer se montre supérieur dans l'invention de la mélodie. Son oreille était habituée aux rumeurs de la montagne. La mélodie populaire, le chant des oiseaux, le plain-chant liturgique, il utilise ces ressources tour à tour, et elles donnent à son œuvre un caractère d'enchantement. Si toutes ces musiques sonnaient au long de son poème, si elles ne cessaient de s'y répondre, le poème serait miraculeux. On n'y entendrait que des chœurs alternés, les rivières, les fées, les moines, les anges. Mais il faut faire aussi la part du diable. Il est un diable auquel les poètes de génie peuvent difficilement se soustraire. Il apparaît le plus souvent au sommet des montagnes. Il promet toutes les richesses du monde. C'est le démon de la facilité. Que sa voix est mielleuse ! Comme il est généreux en apparence ! On ne distingue pas le fil secret avec lequel il fait tourner le miroir aux alouettes. Jacinto Verdaguer, alouette du Seigneur, s'y est laissé prendre bien souvent. Moins toutefois dans le *Canigo*

que dans ses autres œuvres. Cette facilité n'engendre pas un tumulte héroïque; elle dégage quelques effluves soporifères, où passent des bouffées d'aubépine. C'est un printemps éternel, mais il y a trop d'aubépines. On éprouve une léthargie divine, un commencement d'asphyxie, comme si le génie de Verdaguer avait été atteint du même mal que le Chevalier Gentil. Cette mollesse, voisine de la défaillance, nous paraît suspecte. Elle se justifie toutefois dans un chant de séduction. Les lianes magiques surprennent le chevalier. Les cascades de strophes s'accordent avec le labyrinthe où il va perdre ses pas. Palais inouïs, musiques vaines. Aussi bien, il est un moment où les paroles paraissent tourner toutes seules, dans l'inanité. Le lecteur, comme le chevalier, va être entraîné dans le vide.

Et cependant, il y a çà et là des jaillissements imprévus de mélodie :

> Elles chantent : rêve, rêve, laisse voler ton cœur, tant que le rêve ne quitte pas le nid, comme l'oiseau sa branche. Des eaux de neige te bercent. Des cœurs de vierges veillent sur toi (7).

C'est une musique vaporeuse.

§

Nous voici dans l'assemblée des fées. Elles sont venues de tous les coins de l'horizon, avec leurs présents, et toutes s'accordent à gloser l'hymne de la terre : *Montanyes Regalades*. La fée de Mirmande offre un miroir, la fée de Galamus des topazes. La fée du Val de Ribes glisse parmi les chênes d'un précipice. Et je n'oublie ni la fée de Rosas, ni la fée de Banyolas, ni la fée de Fontargent, ni la fée de l'étang de Lanoux, dont la demeure

(7) . . . . . Somia — canten — somia,
deixa volar ton cor beli,
mentre el sommi no's desnia
Com de sa branca l'aucell.
Aigues de neu te breçolen,
te vetllen cors virginals.

est si élevée. Le poème est aérien. L'une d'elles nous transporte dans le Val d'Aran, où deux fleuves, la Garonne et la Noguera Pallaresa, après avoir hésité dans leur cours, se dirigent, l'un vers l'Espagne, l'autre vers la France. Des talismans, des légendes, de l'histoire. Lorsque le chevalier est précipité dans le torrent, nous assistons au désespoir de Flordeneu. C'est la plus belle page du poème :

> Pleurez, doux alcyons...
> Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine.

Comme l'élégie de Chénier, celle-ci fait appel aux puissances qui gouvernent l'étendue. C'est une élégie magique. La jeune Tarentine n'est peut-être qu'une vague plus belle, dont la perfection vient de se dissoudre. Flordeneu n'est peut-être que la neige des sommets et Gentil le torrent qui s'en détache.

§

Ici, j'entrevois une question qui peut paraître vaine ou inattendue à propos d'une fiction : le chevalier Gentil est-il allé au ciel?

Oui, nous répond le montagnard de Vich. Il est allé au ciel parce que la mort qui l'a surpris au cœur de l'enchantement, entre la coupe et les lèvres, a suffi à sa rédemption. Et encore, comme le héros de Caldéron, le chevalier s'est demandé s'il n'était pas victime d'une illusion. Parmi tant de charmes, il a désiré le plus pur, celui de voir la figure du Créateur.

> Si je te possède, d'où vient ma nostalgie? Si tu me souris, d'où viennent mes pleurs? Le cœur de l'homme est une mer. Tout l'univers ne l'emplirait pas. Ah! ma Griselda : laisse-moi pleurer.

Tout à l'heure, j'ai défini le *Canigo* comme un conte de fées qui se déroule en marge d'un poème épique, et

déjà cette formule me paraît imparfaite, voisine de l'hérésie, car au-dessus de ce conte de fées, l'inspiration mystique vient de jaillir comme une flèche, une véritable « saeta » du sol d'Espagne. Aux yeux de Verdaguer, les fées, les légendes, l'histoire, tout n'est qu'illusion, bien qu'il aime cette illusion, et une seule réalité compte : la Croix. Son œuvre se termine par une scène de liturgie; les belles fées se lamentent et doivent se disperser, parce que les saints et les religieux de la contrée portent la croix au sommet de la montagne.

On s'accorde aujourd'hui à refuser à Verdaguer la qualité de poète mystique (8). Le mysticisme est une doctrine définie dans sa complexité. Le romantisme ne lui permettait pas d'y pénétrer. On voit bien qu'il s'inspire du *Cantique des cantiques*. Il retrouve saint François et Raymond Lulle; amitiés qu'il noue au delà des siècles; malgré son franciscanisme, il ne franchit jamais le seuil du monde intérieur. Mystique populaire, il écrit des églogues religieuses, d'une douceur matinale, comme celle du thym, qu'il appelle le tapis de Marie :

Abelleta, vola
per la farigola;
abelleta, vola
pel farigolà.

Une imagination si ingénue l'inclinait cependant à la mélancolie. La tragédie de Verdaguer commença dès le moment où le monde idéal qu'il avait créé ensorcela toutes les puissances de son esprit et le heurta à la réalité. A force de vivre dans le commerce des saints, il se persuada qu'il était lui-même inspiré de Dieu. Il prétendit faire des miracles et exorciser le diable, de la même manière que saint Pierre Urseolo et les moines de Saint-Benoît avaient chassé les fées du Canigou. Mais l'autorité

(8) Voir notamment la belle étude de J.-M. Capdeville, dans *Poetes i Critics*. Barcelona, 1926.

religieuse lui interdit ces pratiques, et comme il s'insurgeait, elle le priva de dire la messe. On ne pouvait pas lui infliger une plus dure épreuve. Ses derniers recueils sont pleins de désespérance. Les légendes qu'il avait créées dans le *Canigo* l'enveloppaient comme le brouillard.

Je ne connais pas assez cette tragédie intime et ceux qui en furent les témoins pour porter un jugement sur le caractère qu'il y montra (9). On nous dit qu'il se dressa contre ses persécuteurs et qu'il ne fit pas preuve d'humilité. Son humilité franciscaine n'aurait été qu'une forme de sa rêverie, une inclination assez romantique. On a examiné ses poèmes pour y découvrir qu'il était attaché aux biens de ce monde, au laurier de la gloire. Vraiment je n'ai pas qualité pour un examen de cet ordre, et s'il faut ici se placer à un point de vue moral, je vois surtout qu'il a recueilli et répandu l'âme religieuse de son peuple.

C'est pourquoi le sentiment verdaguérien est aujourd'hui lié à la foi catalane. Les élévations religieuses qui gravitent autour de Montserrat trouveront leur expression clarifiée dans la langue de Verdaguer. Il échappe au ro-
clarifiée dans la langue de Verdaguer. Il échappe au romantisme et même à l'art de son époque, dans la mesure où il rejoint la tradition. Ainsi, il me paraît renouveler la vision des peintres catalans des quatorzième et quinzième siècles, qui se rattachaient aux écoles de l'Ombrie. Certaines de ses poésies se meuvent dans une lumière ingénue. Il éclaire des scènes azurées. Il fait courir des oiseaux sur le sol. Il imagine la vierge cueillant des bouquets de thym sur la roche de l'Ascension. Ailleurs il montre les enfants d'une maîtrise qui accompagnent le cercueil d'un camarade, au printemps. On a placé le violon et l'archet entre ses mains. Les enfants pleurent en psalmodiant les absoutes. La montagne pleure

(9) P. Miquel d'Esplugues étudie cette tragédie dans un récent volume des *Œuvres complètes* de Verdaguer, en cours de publication.

aussi. Et puis, un ermite se met à chanter, car une mélodie s'élève toute seule du violon. Que l'on transcrive cette scène, en suivant le pur dessin, la couleur des mots, et on s'étonnera de retrouver l'esprit même d'un Giotto. Ce poète candide, plein de vérité, annonce également une Renaissance.

JOSEPH-SÉBASTIEN PONS.

« *FIGURES* »

CHARLES MAURRAS

On dénaturerait, je pense, la personnalité de M. Charles Maurras si l'on oubliait de rappeler, en la définissant, que ce théoricien a commencé par être un poète et qu'il l'est resté, quoique son mot d'ordre soit « politique d'abord ».

Aussi bien, fondateur avec Jean Moréas de l'Ecole romane, n'a-t-il point renié le culte de ses jeunes années, puisqu'il rassemblait récemment ses poèmes sous une admirable préface où il célébrait, en l'enthousiasme, la vertu cardinale du lyrique.

Classique, dans l'acception la plus absolue du terme, il va de soi que cet enthousiasme, M. Maurras ne l'apparente point au délire. Il ne le conçoit qu'enfermé dans la mesure pour ne lui proposer d'autre sujet d'exaltation que la Raison et la Beauté, dans l'attente suprême de la Mort. Un équilibre entre la méditation et l'action, voilà ce qu'il ambitionne, comme la plus glorieuse des tâches, de réaliser, selon l'exemple que lui offre la Grèce, non seulement dans l'art, mais « dans les arts de la politique et même de la vie ».

Ce pur intellectuel, du type méditerranéen le plus accompli, a tout de suite été offusqué par « les nuées » dont l'anarchisme romantique, issu de la démagogie, a obscurci l'atmosphère européenne, et l'atmosphère française, en particulier.

Dès 1894, il écrivait dans la préface du *Chemin de Paradis* : « Il n'est question aujourd'hui que de sentiments... Tout s'est efféminé, depuis l'esprit jusqu'à

l'amour. » Cette constatation d'un mal dont M. Julien Benda devait vérifier un peu plus tard l'exactitude en montrant qu'il s'était encore aggravé, M. Maurras entreprenait aussitôt de l'illustrer de quatre témoignages (de « quatre doux monstres à têtes de femmes ») dans *Le romantisme féminin,* et d'un exemple célèbre dans *Les amants de Venise.*

Exempt de tout souci d'évidence philosophique, ou, comme il l'a dit, éprouvant, au contraire, « le besoin rigoureux de manquer de Dieu », rien ne pouvait autant révolter son réalisme que les affirmations sans preuve de ses contemporains et que le vague dont, sous prétexte d'infini, ils rivalisent à envelopper « la belle notion du fini », si chère à sa pensée.

Convaincu qu'il n'est de perfection qu'au terme des choses, il aiguisa sa clairvoyance à dénoncer et tendit sa volonté à combattre les éléments de ce désordre qui recrée le chaos originel par toute sorte de métaphysiques ou d'idéologies.

Peu de critiques sont aussi lucides que celle qu'il a faite des forces de décadence de notre époque et peu d'appels aussi éloquemment pressants que celui qu'il a lancé aux élites pour les rallier autour des vérités de salut.

Vérités? Oui; car pour adhérer aux idées de M. Maurras, je vais au cœur du problème, en deçà de la doctrine sous laquelle il les présente. Je crois qu'on ne saurait trouver qu'erreur en dehors de son affirmation de la nécessité de l'ordre et de l'utilité des hiérarchies. Mais je n'ai point à dire ici ce que sa formule peut me paraître avoir de rigide et d'inactuel, sinon d'archaïque. Il y a, chez ce disciple d'Auguste Comte, non de la froideur, encore moins de la dureté, comme on l'a prétendu à tort, mais un orgueilleux tranchant dans la logique qui lui interdit les accommodements nécessaires, et l'empêche de faire au mysticisme occidental, d'essence

démocratique, où entre la superstition de la liberté, la part qui lui revient dans la formation de notre pays.

Ses adversaires l'ont bien senti qui, pour lui créer des embarras avec l'Eglise, ont invoqué *Anthinéa,* quoiqu'il se soit défendu d'avoir attaqué le Christ, et qu'il ait déclaré s'être seulement refusé à accorder sa confiance « aux Evangiles de quatre Juifs obscurs ».

Mais il y a plus : comme c'est au passé qu'il emprunte le cadre dans lequel il enferme sa notion de l'autorité ou de la règle, l'étroitesse de ce cadre l'oblige à en exclure certains éléments positifs de l'âme moderne.

Que pour M. Maurras l'individu soit peu de chose en lui-même ou réduit à lui-même; qu'il ne vaille qu'eu égard à la cité, et comme citoyen, cela aujourd'hui nous choque, malgré que nous en ayons. Du moins, ne sommes-nous pas certains qu'il faille chercher la stabilité dans la discipline monarchique, si nous sommes instruits « des sacrifices que tout ordre postule » et si notre amour pour « la déesse France » nous garde de la moindre complaisance envers le jacobinisme révolutionnaire, le protestantisme particulariste et le judaïsme négateur ou chimériquement internationaliste...

Sans doute, M. Maurras nous propose-t-il un idéal, quand il déclare qu'il n'est « que d'être naturel en devenant parfait ». Et les jeunes gens qu'il prêche chaque jour dans *L'Action française,* et s'efforce de persuader de « la volupté de faire quelque chose de difficile, mais de grand », ne sauraient modeler leur rêve d'une humanité virile qu'à l'image de ce païen aristocrate.

Mais de parler du dialecticien qu'est M. Maurras ne doit pas nous faire oublier quel maître du style s'atteste cet écrivain, qui aurait pu devenir le plus savoureux des conteurs, et que sa surdité contraignit, peut-être, à la recherche d'une « musique intérieure » dans les cadences de la prose, plus organiques, moins irréellement constructives ou aériennes que celles des vers.

M. Maurras excelle à enchaîner le raisonnement et à décocher l'épigramme ou à asséner l'invective, et il tempère sa logique par le jugement, « le sentiment exercé de la beauté, de l'ordre et de la poésie des lois », non sans nuancer parfois de bonhomie sa pensée, ni l'infléchir de tendresse.

Sa phrase harmonieuse, ensemble ferme et dansante, me paraît le reflet fidèle de sa personnalité, si saine qu'elle ignore la tristesse et qu'elle recueille le meilleur de sa joie de la sagesse même qui la domine ou qui la couronne, pour mieux dire.

JOHN CHARPENTIER.

DON JUAN-LES-PINS [1]

Mathilde était descendue à Toulon. Au cours des deux heures de bain turc qu'avait été ce voyage, Yves, chez qui l'atmosphère irrespirable de cet après-midi d'été méditerranéen superposée à l'épuisante insomnie de la nuit précédente annihilait tout moyen de défense, avait subi sans réaction, comme un boxeur groggy, les plaintes et les remontrances de son inopinée compagne de route.

— *E finita la commedia,* n'est-ce pas? lui avait-elle jeté en le quittant, d'un ton comminatoire. J'accepte cette fois encore de ne considérer vos actions que comme des réflexes sans importance parce que l'atmosphère de Juan-les-Pins donne, à ce qu'il paraît, une mentalité de sauvage, mais je vous en prie, et je vous parle très sérieusement, Yves, n'essayez pas d'adapter cette histoire à votre vie de Paris, ni à votre climat habituel, car je saurai défendre mon amour.

Aussitôt dégagé de cette présence qui, d'abord simple accident de chemin de fer, commençait à prendre pour lui les allures d'une catastrophe, il s'était assoupi, évanoui presque, et pas très sûr d'en être sorti indemne. Le steward qui trémoussait sa clochette pour annoncer le second service, le réveilla en sursaut à vingt heures quinze et le poussa vers le dining-car, où il se trouva placé en face d'une plate Anglaise aux lèvres constipées, mais toute fermentante de *respectability* à l'intérieur, qui lui rappela ces flacons de whisky, dits *hip-flask,* que les Américains plaquent dans la poche arrière de leur pantalon et dont ils ne font usage qu'en se cachant. Yves n'avait jamais pu supporter les vieilles filles an-

(1) Voyez *Mercure de France,* nos 771 et 772.

glaises; au surplus, le tête-à-tête avec une femme indésirable lui coupait l'appétit. Aussi, malgré les protestations très *old-maidish* de l'étrangère, prit-il un plaisir provocant à accentuer l'échancrure de sa chemise de sport. A cette vue, la Britannique devint blême, ce qui est la façon de rougir des femmes sans passions, et changea de table.

Yves se sentait nerveux, irritable. Son brusque réveil par le steward l'avait sans doute jeté dans une humeur trop susceptible. En réalité, il était de moins en moins sûr, à la réflexion, que la duchesse eût donné créance à l'histoire de promenade matinale en mer qu'il avait hâtivement échafaudée pour se disculper. Il connaissait trop, depuis trois ans qu'ils étaient liés, le caractère résolu de son amie pour ne pas chercher à voir au delà de sa double intervention au Cap d'Antibes et dans ce train. Pour la seconde fois, alors qu'il portait Mily Härtsch dans son cœur, Mathilde s'était réimposée de force dans son esprit; elle était donc nettement en éveil, et il pouvait s'apprêter à voir fondre sur lui, s'il n'y prenait grand' garde, les plus désagréables complications. Il s'étonnait seulement qu'elle attachât tant d'importance à cette affaire. Elle avait si souvent fermé les yeux, avec habileté, sur des aventures du même genre, en somme nécessaires à ses livres! De quel danger particulier pouvait donc bien s'alarmer cette fois-ci son intuition d'amante intelligente pour se donner tout ce mouvement? Yves eut un hochement de tête perplexe où se mêlaient de l'indulgence pour la tendresse de Mathilde et une certaine présomption pour sa propre force. Néanmoins, comme il ne se sentait pas dans un équilibre moral suffisant pour analyser plus avant la situation et prendre les résolutions qu'elle comportait, il jugea préférable de n'y plus penser durant ce voyage. Demain il reprendrait le dossier, selon l'habitude qu'il avait de ne rien entreprendre lorsqu'il se trouvait en état de moindre résistance. Au

surplus, il aimait trop l'action pour ne pas jouir de temps à autre de son abandon aux lendemains qui sont si souvent faits de surprises.

Lorsqu'il rentra dans son compartiment, Yves aperçut un prélat, à la soutane boutonnée et liserée de rouge, qui était monté en cours de route et s'était déjà étendu pour la nuit. Il se disposa à suivre son exemple sans tarder, se mit en pyjama d'intérieur, plia avec soin ses habits et s'allongea sur la banquette, la tête livrée aux oreillers qu'il avait loués à Cannes en passant. Puis il ferma ses paupières, doucement, comme l'on fait d'un livre de piété, car il venait de penser à Mily, sans autre précision, — et il tombait de sommeil.

Il était dans un tel état de fatigue et d'énervement qu'il ne put trouver qu'un assoupissement lourd et troublé d'agitations. A chaque arrêt, il se levait, allait prendre l'air sur le quai en faisant les cent pas pour tromper une sorte de fièvre qui fermentait en lui. Au petit jour, peu après avoir dépassé Dijon, il ne put se recoucher; une soif ardente le torturait. A tâtons, car les lampes étaient en veilleuse, il s'efforçait de trouver dans sa valise un flacon d'élixir de chartreuse dont il se munissait toujours en voyage, lorsque ses doigts rencontrèrent le carton de fruits qu'il avait reçu à son départ de Bel-Abri. Il s'en empara aussitôt, ravi de cette fraîcheur dont déjà il se délectait, s'approcha de la fenêtre, releva le store, et aux lueurs pâteuses de l'aube naissante découvrit quelques pêches, des poires et des figues dont il se désaltéra goulûment. Dans sa joie avide, il n'avait pas distingué d'abord une petite enveloppe blanche qu'il s'empressa de décacheter. Sur une carte de visite lithographiée en lettres gothiques au nom de : Frau Doktor Karl Härtsch, quelques mots hâtivement tracés tremblotèrent sous ses regards. Alors, il abandonna sa tête à l'accotoir de feutre, ferma ses yeux, et sentit des larmes rouler le long de ses joues, piquer

ses mains. Dans sa tête en ébullition, quelques mots simples fusaient dans un tumulte dont l'écho ébranlait les fragiles défenses de son cœur : « Derniers adieux! Ramène-moi vite le bonheur! Mily. »

Brusquement, sans transition, une désespérance affreuse s'empara de lui pour ne plus le quitter. Ces mots tangibles lui matérialisaient la séparation et, parce qu'ils survenaient à l'improviste, en exagéraient les rigueurs et le trouvaient sans défense. Mais surtout, ce cri à retardement, gonflé d'espoirs et de reconnaissance; cet écho à l'amour, qui bruissait soudain dans cette fuite nocturne; cette supplication tardive pleine de secrets et de frissons, lui dévoilaient l'état d'âme nouveau de Mily et, en lui révélant les arrière-plans de son propre cœur, en ranimaient les ombres muettes et les souvenirs assoupis.

Alors, saisi d'un délire singulier, hanté par de récentes vibrations, il l'appela d'une voix plaintive, cahotée par les trépidations du wagon, vite sanglotante sous les convulsions de sa chair, réveillée en sursaut, — sans qu'il sût qui commandait ces larmes : son cœur dolent, ses nerfs surexcités, ou ses sens soudain ranimés. Le corps vidé de toute résistance, il était incapable d'une reprise de son esprit; il comprenait seulement que chaque minute l'éloignait de Mily, que chaque secousse des roues l'arrachait un peu plus à elle. A mesure que s'accentuait sous la vitesse du rapide ce déchirement de leur étreinte de chair, il découvrait avec une stupeur panique combien déjà développées et profondes en lui étaient les réactions de cette emprise d'une nuit. Les images précises de leurs ébats et de leurs joies jaillissaient et se superposaient sans arrêt, faisant poindre et se propager en lui d'atroces regrets insurmontables; d'abord, une violence renouvelée lui fusa au cerveau, crispant ses nerfs, contre l'implacable exigence de la vie qui les sé-

parait, sitôt liés; puis il s'insurgea contre l'injustice de ce départ. Alors que tout son être se tendait morbidement vers Mily, alors qu'il sentait vivre et se débattre dans ses veines, à chaque soubresaut sur les rails, des appels violents de son sang, il en arrivait presque à s'affliger, à certains lancinements intolérables, d'avoir connu ce corps exaltant dont les initiatives malhabiles, mais passionnées, l'affolaient jusque dans son souvenir, et d'avoir écouté cette voix dont les accents voluptueux le creusaient encore en pleine fibre. Bientôt, dans le vacarme monotone du train qui filait sous la nuit, les yeux embués de larmes hésitantes, les lèvres molles et humides, il s'entendit balbutier, à voix hachée et malgré lui, des mots de passion qui attisèrent en lui ces souvenirs qu'il aurait justement désiré étouffer pour atténuer son mal. Hagard, il tendit ses bras vers Mily avec la fureur du désir... mais ils se refermèrent sur une impalpable et inconsistante vision, et pourtant il sentait un poids sur sa poitrine, — mais ce n'était que son cœur qui était lourd, plus lourd encore! Non, elle n'était pas là! Seule, une hantise d'elle l'écrasait. Elle était loin, très loin! Elle dormait, paisible et quotidienne, sous des regards inconciliables, qui l'épiaient de la cheminée...

Il sentait sa figure se contracter sous les efforts qu'il faisait pour s'interdire de pleurer, et il était furieux de ne pouvoir s'expliquer ni cet agacement de ses sens ni cette morosité de son âme. Que redoutait-il? Mily et lui s'étaient promis de se revoir, ils revivraient, quand ils voudraient, ces heures étourdissantes... mais il était bien incapable de se calmer par des projets et des promesses! L'avenir s'abolissait jusqu'à son présent immédiat parce que devant ses yeux quelques mots écrits au crayon tremblaient dans la pénombre : « Derniers adieux... » — total de leurs amours! — « ...Ramène-moi vite le bonheur! » — somme des joies perdues! Et il s'en étonnait avec une amertume découragée qui l'amena à s'aban-

donner à ses larmes, dont il s'excusa aussitôt en les rejetant sur le compte de sa fatigue momentanée.

Le jour était venu; de minces rayons de soleil folâtraient à travers le compartiment, indécis et ambigus comme un sourire de femme qui s'éveille la première après une nuit d'amour. On approchait de Paris, dont les lotissements de grande banlieue annonçaient les traquenards et les duplicités. Yves prit sa trousse de toilette et se rendit au lavabo, où le contact de l'eau glacée dans laquelle il baigna sa figure et ses mains lui fit se rendre mieux compte de sa température élevée. Il éprouvait une lassitude insurmontable; ses jambes lui semblaient cotonneuses, incapables de le soutenir; ses membres étaient courbaturés et brûlants. Durant qu'il se rhabillait, il attribua à cette défaillance de sa nature corporelle l'hypertrophie cérébrale qui avait fait sourdre en lui cette sorte d'hystérie sentimentale dont il venait d'être l'impuissante victime, et chercha à se rassurer en se figurant qu'il en serait débarrassé après une nuit de repos. Déjà la vue des faubourgs de la capitale lui parut être bienfaisante, comme s'il retrouvait de nouvelles possibilités d'équilibre au contact de sa terre natale, et c'est en somme sans grand souci de tout cela qu'il appela un porteur, sauta sur le quai de la gare et s'empressa vers la sortie.

Il arriva au Champ de Mars où il habitait, vers huit heures et demie, et fut accueilli chez lui par sa mère et son jeune frère, vicaire dans la banlieue rouge. Il les embrassa avec effusion, heureux de se retrouver, après un vagabondage de cinq semaines parmi les étrangers, dans ce sûr milieu familial où il se savait aimé sans calculs et protégé sans tyrannie. Il avait réussi, après des luttes parfois pénibles, à imposer son indépendance d'écrivain dans le cadre de ce foyer traditionnel, utile à son autre carrière, et Mme de Vezet savait qu'elle s'exposait à l'irriter inutilement en essayant d'en

connaître plus qu'il n'en voulait dire; cependant, au petit déjeuner, elle ne put s'empêcher de gémir avec une sensibilité alarmée :

— Mon pauvre enfant! Qu'est-ce que tu as donc pu faire pour nous revenir avec une mine pareille! Ça me serre le cœur...

— C'est vrai, chargea l'abbé avec une bienveillante ironie. Tu n'as plus que les os sur la peau. Tu ferais mieux de te marier, ça donne du poids.

Yves, qui savait à qui on le destinait sous le manteau, voulut couper court aux explications :

— Bah! les bons coqs sont toujours maigres! répondit-il. Et puis, si tu te figures que c'est si drôle que ça d'être marié!

— Tu es injuste, vraiment! repartit Mme de Vezet. On ne manque pas, dans la société, de jeunes filles charmantes, gaies, spirituelles...

— Je n'aime pas les jeunes filles modernes en France, trancha Yves. Ce sont peut-être de bonnes camarades pour les moins de trente ans, mais, pour moi, elles donnent trop l'impression de ne rien entendre à l'amour, ou d'en faire fit. Elles affichent ainsi sans y prendre garde une philosophie de laissées-pour-compte qui ne fait d'elles au fond que des vieilles filles avant l'âge. Non, elles ne sont pas intéressantes. Parlez-moi des Américaines ou des Scandinaves! Celles-là au moins sont naturelles!...

— Des étrangères! s'indigna Mme de Vezet. Qu'avez-vous donc tous aujourd'hui à en être entichés de la sorte? N'y aurait-il plus que le vice ou l'argent qui vous attire? Il y a tout de même en France des femmes que l'on épouse!...

— Oui, mais quel dommage que ce ne soit pas un péché!

Mme de Vezet et l'Abbé, d'un discret regard d'entente, se signifièrent qu'il devait être décidément très fatigué

et convinrent de ne pas insister. Ils lui donnèrent des nouvelles de ses cousins du Périgord, d'où ils étaient rentrés l'avant-veille. Yves écouta avec badauderie les annales de ce monde provincial, si opposé à celui qu'il venait de quitter et dont il était encore imprégné, puis se mit au bain, fit mollement quelques exercices de sandow au son du gramophone et s'apprêta pour se rendre au ministère.

Onze heures sonnèrent lorsqu'il arriva au Quai d'Orsay. Il serra les mains des huissiers, selon l'habitude prise à ses retours de congé, et se hâta vers le bureau du chef de Cabinet qu'il trouva sur le pas de sa porte, en fin de conversation avec le directeur du Personnel. Il entendit en s'approchant :

— Et tous ces fonctionnaires en surnombre, qu'en fera-t-on?

— Mais, voyons, on les paiera!

Et fut aussitôt interpellé avec des transports de satisfaction :

— Ah! cher ami, je suis ravi de vous revoir. Mais, dites donc! Vous en avez une tête! Vous n'êtes pas malade? Ah! bon! Entrez vite, je vous attendais...

Ils s'installèrent côte à côte à la table de travail.

— ... Cette année, vous aurez de la chance; le Président, retour de Genève, part demain se reposer en Bretagne. Un mois peut-être, oui, mon cher, et je l'accompagne. J'en ai profité pour liquider les congés; tout le monde s'en va. Je ne vous laisse qu'un attaché, le petit Carnaillac, et une dactylo, Mlle Suard. Ce sera très suffisant pour assurer votre permanence, n'est-ce pas? D'ailleurs, en cas de complications imprévues, Bondery, qui est au Touquet, accourra à votre appel, il est prévenu. Vous avez ici nos adresses.

Vezet, attentif aux responsabilités qui lui échéaient, examina avec soin le dossier des affaires en cours, prit note des directives qui lui étaient données et ne parut

rasséréné que lorsque son collègue lui eut passé le service. Peu après, une sonnette vrombit; il frappa alors à une porte masquée par une portière de cuir et alla se mettre aux ordres du ministre.

Effectivement, le lendemain, il accompagna de bonne heure à leur auto l'ancien président du Conseil et son chef de Cabinet, qui lui renouvelèrent sur le perron du Quai d'Orsay de pressantes recommandations. Vezet donna avec fermeté l'assurance que ces instructions seraient exécutées ponctuellement, installa son puissant patron, puis, la voiture partie, rentra au ministère où les bureaux, aux deux tiers vidés par les congés réglementaires, ne fonctionnaient qu'au ralenti. Il avait passé une excellente nuit de douze heures d'un sommeil réparateur, qui avait apporté une atténuation sensible au paroxysme maladif dont il avait été ravagé au cours de son voyage. Cependant, il se sentait loin d'être redevenu le maître de son cœur et de son imagination, qu'il se figurait toujours avoir été dévoyée à ce point par un épuisement physique excessif. Il aurait voulu se féliciter d'un complet retour à la santé, qui aurait rendu à son esprit l'équilibre nécessaire au travail, car, sous l'action intelligente de Mathilde d'Eylau, son travail était devenu le grand pôle de sa vie. Grâce à cette discipline spirituelle que la duchesse avait su lui inculquer, il avait pris conscience de ses moyens et de ses dons; son œuvre littéraire avait pu s'élaborer et le conduire, le succès venant, à réaliser coûte que coûte ce qu'il détenait en lui. Comme il avait à présent en perspective quelques semaines de tranquillité assurée du fait des vacances, il pensa que l'occasion lui était favorable pour une production sérieuse, dans laquelle du même coup il trouverait la détente et le dérivatif nécessaires à ses nerfs et à son esprit. Sur ce, il libéra de sa serviette de maroquin une liasse de papiers froissés qu'il étala sur son bureau et classa à loisir. C'étaient des

feuilles isolées, de formats disparates, sur lesquelles il avait sténographié au hasard des circonstances les réflexions qui lui étaient venues au cours de ses vacances, pensées-express, images saisies en plein vol, notations photographiques, — véritable film d'idées hétérogènes, synthétiques et hâtives, telles que la vie les lui avait jetées dans les yeux en fuyant., Il les relut posément, moins dans l'intention de faire un travail de mise au point, toujours utile, que pour se remettre en mémoire les événements marquants de son activité à Juan-les-Pins, avec l'espoir d'y relever la piste d'un nouveau sujet de roman.

Il fut surpris surtout de découvrir que la plus grande partie de ces notes lui avaient été suggérés par l'observation incessante de Mme Härtsch. Cette constatation eut pour effet immédiat d'évoquer à ses yeux un visage souriant, puis un corps souple. Alors, grisé doucement, à fleur de peau, Yves sortit d'une des pochettes de son gilet le petit reliquaire de cuir rouge qu'elle lui avait remis à son départ de Bel-Abri, le déplia et se mit à examiner les photographies qu'un léger mica protégeait. Ici, debout sur la plage du Provençal, Mily le regardait, le ventre et les seins ajustés dans un maillot de bain laconique qui moulait avec précision leur galbe régulier et exquis; là, assise dans sa chambre sur son lit, elle le fixait net d'un regard ferme, profond et sûr; ici encore...

Mais tout se brouilla devant ses yeux. Devant ces images qui vivaient, il fut une nouvelle fois saisi, envoûté, par sa séduction de femme et d'amante. Un chaos de sensations s'empara de lui et plus fortement que l'avant-veille. Ses mains furent prises d'un imperceptible tremblement, les choses tournèrent dans sa tête; décidément, depuis qu'elle s'était donnée, il avait le cœur plus rapide, le sang plus âpre, extravagant. Alors il sentit ses résolutions au travail s'évanouir sur-le-champ, et il a-

vait fait les jours derniers une telle dépense de nerfs qu'il lui fut désormais impossible de se ressaisir. Au cours des journées qui suivirent, il se laissa entraîner, impuissant et sans pouvoir trouver d'issue à sa détresse, par un enivrement progressif où, sous les sommations péremptoires de la passion, se désagrégèrent peu à peu ses disciplines fortifiantes.

Sur ce, les lettres de Bel-Abri commencèrent à lui parvenir. Dans cet état de désaxement intérieur où il se débattait, Mily agissait ainsi sur lui plus fortement encore, — en prise directe; elle avait d'ailleurs une liberté de langage qui le frappait en pleine chair par ses audaces imprévues :

....En pensant à certaines choses de notre récent passé, j'ai rougi ce soir un peu; demain, j'en rougirai sans doute encore davantage, et plus tard, par habitude, plus du tout... Mais alors c'est que tu seras là!...

...Pour la première fois de ma vie, j'ai entendu un homme me dire que j'avais un beau corps. Avant toi, j'en aurais douté, parce qu'on n'avait jamais osé le voir nu, et surtout le regarder vivre nu dans l'amour...

... Je traîne partout avec moi ton roman; sur la plage, au casino, dans mon lit, il renouvelle et alimente mon péché, car j'y retrouve à chaque page la douceur obsédante de tes caresses, ton sourire étourdissant qui prend au ventre, ton doux regard miraculeux qui fouille la femme jusqu'à l'âme et la rend folle...

Aiguillonné par de tels rappels qui lui humectaient et lui desséchaient tour à tour les lèvres de plaisir, l'avenir sans elle lui apparut bientôt impossible. Il sentait Mily vivre en lui jusqu'aux fibres et souffrait physiquement de son absence au delà de toute expression. Il la cherchait autour de lui; ses mains la cherchaient, ses yeux aussi et ses lèvres... et comme rien ne répondait à son élan, une angoisse indicible lui étreignait le cœur, le saisissait à la gorge. Il avait mal, ses nerfs et

ses os avaient mal, mal de désirs insatisfaits, de ces désirs qui creusent la chair et qui la poignent.

Il en était désespéré. Ce qu'il avait accepté, l'ivresse au cœur, comme une belle aventure intense, sans autres suites qu'un beau souvenir, — l'amour vrai n'a pas d'avenir possible, disait-il — s'était transformé subitement en une insoutenable passion. C'est tout son être qu'elle avait pris, son âme dont elle s'était emparée au premier frôlement de sa peau. Jamais il n'avait connu cet absolu d'amour, il ne l'aurait même pas cru humainement possible. En quelques heures, Mily l'avait dépossédé, dispersé; sa chair avait pénétré sa chair, comme un acide; dans un regard de ses yeux dévorants sa volonté s'était dissoute, et l'amour avait fait irruption, tel un texte gratté qui remonte brusquement sous l'action d'un sulfure et de la photographie.

Un matin, vers le dixième jour, il reçut une longue épître de Mathilde d'Eylau dont un passage, plus précis qu'à l'accoutumée, l'impressionna en profondeur par sa clairvoyance brutale et perfide :

...Vous qui évitez dans vos livres de restreindre le drame moral de vos personnages par des faits qui les enserreraient dans des décisions dont ils n'auraient pas le libre arbitre, prenez garde de ne pas être moins habile dans la conduite de votre propre vie, en vous laissant entraîner dans des aventures qui vous imposeraient leurs conséquences. Méfiez-vous, Yves, des étrangères qui trop souvent, mal secondées par leurs maris, viennent chez nous pour offrir à leurs plaisirs les qualités classiques de nos jeunes hommes et connaître cet amour charnel que les Anglo-Saxonnes nomment justement le *french-love*, l'amour à la française, dont les seules promesses les rendent folles. Pour tout dire, et je dois tout dire, méfiez-vous que votre surnom de don Juan-les-Pins ne vous fasse jouer à votre insu ce rôle de mâle pour internationales, d'éveilleur de dames...

Sous l'action dissolvante de cette insinuation, le doute

germa dans son esprit, un doute lancinant, irrésistible. Toute la journée il ne put s'empêcher de penser à l'étrangeté de la vie de Mily Härtsch, à ses déconcertantes audaces de paroles et d'action. Il ne connaissait en somme rien de son passé, elle lui avait même refusé à deux reprises d'en lever pour lui le mystère. Alors? Si cette femme énigmatique, qui paraissait livrée tout entière à ses sens, n'avait vraiment cherché en lui... Il maudit une fois de plus ce surnom qui étouffait et travestissait sa personnalité profonde, et prenant une feuille de papier il écrivit impulsivement à Mily une lettre folle, accusatrice et implorante, où il la sommait de s'expliquer, de dire sa vie, et où il se montrait lui-même jusqu'à l'âme pour confondre, par la franchise de ses sentiments véritables, sa propre renommée qui l'affublait contre son gré d'un si détestable et calomnieux prestige.

De retour chez lui, il fut assailli de remords. Il s'avoua l'injustice de cette lettre et se mit au lit désespéré en pensant à la peine qu'elle allait causer. Cette nuit-là, il fit un orage d'une violence extrême, éclairs, tonnerre, bourrasque. Yves dormit peu et mal. Il était dans un état d'insurpassable surexcitation. Il eut des cauchemars où il se réveillait en sursaut, les tempes battantes, le cœur fou, cherchant Mily à ses côtés, des mains, du corps, dans l'ombre. Au matin, sa mère lui demanda :

— Qui est Mily?

Leurs chambres étaient contiguës; il comprit et répondit :

— C'est l'héroïne de mon nouveau roman.

Mme de Vezet se fit indulgente :

— La mer ne t'a jamais convenu, mais cette fois-ci, mon pauvre enfant, elle a complètement détraqué ton système nerveux. Tu devrais prendre des douches tièdes avant de te coucher, c'est excellent.

Au courrier, il reçut de Bel-Abri une lettre entraînante et confiante comme toujours, qui le fit trembler d'avoir

pu mettre aussi inconsidérément son amour en péril. Il rédigea sur-le-champ une seconde lettre tout aussi convulsive, mais où il demandait pardon et faisait en fait le sacrifice définitif de son indépendance, de sa volonté et de sa discipline. Tout cela d'ailleurs s'était désagrégé virtuellement; l'âme au pillage, il ne contenait plus déjà que du tumulte et du désordre. Il n'était plus qu'un homme affaibli, en proie à tous les abandons et qui gémissait d'être séparé de son péché. Et comme il n'avait plus la force d'en repousser en lui la tentation, il sentait qu'il lui serait impossible de vivre longtemps dans un tel désaccord avec soi.

Ainsi, depuis deux semaines déjà qu'il s'agitait dans une tension jamais relâchée, sa souffrance allait se transformant en névrose. Il était devenu inquiet de tout, inquiet de lui surtout. Il sentait, lui qui se flattait naguère de ne jamais engager son corps dans ses soucis, qu'il tomberait malade s'il lui fallait exiger de ses nerfs de s'adapter à une pareille tension démentielle. Tout son être s'élançait vers Mily, par flots de sang, et à chaque seconde qui fuyait il avait plus mal de cet éloignement. Il n'avait plus qu'une idée fixe : la revoir. Il fallait qu'il la revît; il fallait qu'il la serrât dans ses bras, qu'il l'entendît parler et chanter. Il lui fallait elle, tout elle ! Coûte que coûte, cette torture démesurée, invraisemblable, devait cesser. Il croyait que s'il revivait avec elle quelques heures, quelques étreintes qui l'épuiseraient, il repartirait ensuite apaisé, plus calme. Sa souffrance, son intolérable souffrance ne lui venait-elle pas de ce qu'il avait quitté Mily trop vite, sans en avoir été rassasié?... Et ainsi, malgré lui, il subissait vertigineusement les ravages corrupteurs d'une imprégnation sensuelle jusqu'à l'âme.

Un matin, à son bureau où il se rongeait de rester impuissant au travail, n'y tenant plus il prit une feuille, d'un geste impulsif, brutal presque, et écrivit d'une

écriture désordonnée où il ne se reconnut même plus :

... Ecoute! Tu te souviens de cette soirée où sur la plage tu m'avais offert pour mes travaux le calme et la solitude de Bel-Abri? Me l'offrirais-tu encore à présent? Veux-tu, Mily, que pour un jour, deux jours, trois jours, j'aille auprès de toi? Les journées et les nuits, les heures et chaque minute seraient pour toi..., pour nous... à nous! Oh! ce merveilleux rêve de cœur à cœur! Quelle fête de tous les sens! Dis-moi, Mily, s'il est possible et j'arrive aussitôt, fou de joie! Je t'aime... je t'aime... et je suis tien...

Il allait signer et dater, mais, nerveusement, emporté par son imagination égrotante, il poursuivit, parce qu'une autre pensée venait de poindre et que son aveuglante passion était déjà faite d'exigences :

...Je relis avec des battements de cœur la réponse à ma folle lettre où tu me dis : « Une femme comme moi ne pourrait jamais donner le corps sans donner l'âme, ni recevoir l'âme du bien-aimé... » C'est vrai, je le sens aujourd'hui comme à ta première étreinte : déjà, tu n'étais plus pour moi une femme, tu étais ma femme! Déjà, je t'aimais par ta chair et je t'adorais par ton âme! Et pourtant, cet aveu, qui éclaire la puissance du don que tu m'as fait, me torture et me désespère. Je t'aime infiniment, sans espoir même de rémission, et voilà que cet absolu me bouleverse. Oui, moi aussi, je t'aime trop pour te traiter comme une maîtresse, serait-ce la plus chérie. Je me suis donné tout à toi, tu m'as pris tout entier. Alors, je pense aux défaillances que le retour du docteur Härtsch fera surgir en moi... Comprends cela! Je ne redoute pas la douleur, mais d'être faible ou lâche à tes yeux... Je ne suis qu'un homme, avec ses pauvres sens... Je voudrais tant te mériter, et que tu fasses de moi quelque chose de toujours plus grand, digne de toi! Vois-tu, Mily, ma très aimée, un amour comme celui qui est notre chance ne saurait vivre dans le mensonge, les compromis, et surtout le partage des corps... ce sacrilège contre l'amour, comme si le même tabernacle pouvait contenir sans éclater les ciboires de deux dieux rivaux...

Il fit partir aussitôt cette lettre, sans la relire, car il était à la fois impatient d'une réponse et honteux de ce premier sursaut de jalousie. Le lendemain soir, mercredi, au moment où il se disposait à quitter son cabinet, l'huissier de service lui apporta un télégramme. Il le déchiffra dans un tremblement des mains :

Impossible Bel Abri mais vous attends par rapide 15 samedi prochain 10 h. 55 gare Nice pour embarquement Corse retour hydravion Marseille mercredi. Télégraphiez. — MILY.

Une bourdonnante émotion l'envahit sur-le-champ; pareille au bruit d'un coquillage placé contre l'oreille, elle n'était que le tumulte de son sang. La Corse! La Corse avec Mily!... Quelle folie! Folie qui l'exaltait, le prenait comme un désir physique, et déjà l'entraînait dans d'inaccessibles régions de rêve qu'il ne verrait sans doute jamais. Qu'importe! Il resplendissait de joie, il éclatait de bonheur. Enfin, il allait la revoir, et il compta les jours, bientôt il compterait les minutes. Elle avait insufflé en lui une vie si dévorante qu'à la pensée de la retrouver, il comprit que l'on puisse mourir de bonheur et qu'il y ait des joies qui tuent.

Il s'employa aussitôt à régulariser son absence, spéculant avec intransigeance sur l'habituelle obligeance de ses collègues. Il prépara son départ dans la soirée, et le lendemain, dès l'ouverture des bureaux, il était au ministère, donnant des numéros d'appel, relançant les garçons et le préposé au standard. En attendant ses communications, il écoutait son cœur bourdonner. En vérité ,il ne se sentait plus le même depuis qu'il connaissait Mily. Il dut s'avouer qu'elle avait fait de lui un autre homme. Elle lui avait décuplé, centuplé ses ardeurs de vivre en les réunissant en faisceau et en les dirigeant toutes dans le même sens. Elle lui avait donné un but de vie : Elle! et ce faisant, l'avait virtuellement recréé. Il y avait là quelque chose de prodigieux, d'insensé, qui

confondait ses connaissances de l'humain et agrandissait à l'infini ses limites et ses moyens. Métamorphose qui le chargeait de possibilités en puissance, prêtes à agir dans des directions de son âme qu'il n'avait jamais explorées, ni soupçonnées. Elle, l'ignorante qui ne savait pas même embrasser, l'insatisfaite à qui il avait révélé la volupté et appris l'art d'aimer, l'avait entraîné mille lieues au delà de toute sa science amoureuse si compliquée en lui faisant connaître la passion, la folle passion naturelle aux cœurs inexercés, et ce nouveau moteur de vie lui donnait des sensations plus fortes que celles du 230 éprouvées peu avant sur l'autodrome de Montlhéry. Il ne trouvait qu'un mot pour traduire ce qui le précipitait vers elle : l'idolâtrie. Et il en demeurait tout pantelant.

Une violente sonnerie du téléphone le secoua dans son recueillement. Il prit en main le récepteur. « Vous avez demandé le Touquet? Conservez l'appareil, je vous le passe. »

Il attendit avec une certaine appréhension; des claquements de langue suivis de crachats et de coups de poings dans les dents s'auditionnaient dans le fil et le congestionnaient; au loin, une petite voix mystérieuse bruissait, et cet ensemble cacophonique lui apparut comme une amusante synthèse de la vie moderne.

— Allô! Allô! le 2-34 au Touquet? Je voudrais parler à M. Paul Bondery.

— Allô, j'écoute! C'est moi-même.

— Ici, Vezet. Bonjour, cher ami, comment allez-vous? Dites-moi, j'ai un service à vous demander. Il s'agirait de venir me remplacer de demain soir vendredi jusqu'à jeudi midi. Puis-je compter sur vous?

— Don Juan-les-Pins, mon cher...

— Qui vous a dit?...

— ...Vous me mettez dans l'embarras. Nous sommes à la veille de la grande semaine de tennis. Je suis classé

pour les finales et mon équipe ne me pardonnerait pas cet abandon de poste. Il y a une femme là-dessous, naturellement?

— Non, non! Je vous assure...

— Alors, excusez-moi! Avez-vous demandé à Sourial?

Une petite voix s'interposa, narquoise et flûtée :

— Terminé?

— Non, non! Je vous en prie, ne coupez pas! Allô, Bondery. Oui, cher ami, vous aviez vu juste...

Mais il parlait dans le vide; les trois minutes réglementaires étaient dépassées et on venait d'interrompre la conversation. Une colère froide s'empara de lui. Bondery lui revaudrait ça! Quant à la téléphoniste... saboter une communication officielle... c'était intolérable! Il porterait plainte auprès de son collègue des P. T. T.! Demander à Sourial, c'était vite dit. Il consulta la liste d'adresses de ses collègues du Cabinet. Sourial était à Biarritz, — inutile d'y songer. Il ne pouvait tout de même pas confier le service à Carnaillac, un attaché de trois mois... Alors, Mily... la Corse...

Quelques larmes perlèrent entre ses cils; sa gorge se contracta, sèche. Machinalement, il prit devant lui une formule blanche et écrivit sur-le-champ pour ne pas se laisser tenter à partir quand même : « Impossible quitter ministère. Si pouvez venir Paris, informez heure arrivée. Yves. »

Puis il mit l'adresse de Bel-Abri et envoya un huissier porter le papier au télégraphe, au moment même où on lui remettait le permis qu'il avait demandé au P. L. M. la veille au soir.

Devant l'impossibilité où il se trouvait de s'éloigner de son poste, il essaya de faire le sacrifice de revoir Mily prochainement, car il se souvenait qu'elle qui avait fait deux fois le tour du monde, n'aimait pas entreprendre seule de longs voyages par le rail. Le résultat fut surtout de le faire se dresser contre lui-même, trop veule en

somme pour briser cette chaîne sociale qui l'empêchait de vivre à plein régime et l'étouffait, trop raisonnable encore pour se rebeller contre la loi humaine du travail dont il ne ressentait plus que la malédiction divine. Il se prit à envier les coups de tête du révolté, en vécut toute la nuit les fièvres et la tentation, sans même goûter cette consolation du devoir accompli, car l'anarchie entrait en lui comme les vagues de la tempête dans l'éponge et il n'était pas sûr de ne pas finir par faire quand même par faiblesse ce qu'il aurait été soulagé d'accomplir par passion.

Le lendemain vendredi, en arrivant au ministère l'après-midi, il aperçut dans l'antichambre une élégante silhouette qu'il reconnut être celle de Mlle Marie Aldine, pastelliste en vogue dont les talents féminins lui avaient procuré à des titres divers quelques sensations intéressantes. D'humeur affreuse, il jugea d'abord plus sage de ne pas la recevoir, puis, toute réflexion faite, reconnut qu'il avait besoin d'une diversion et se décida à la faire introduire auprès de lui.

— Bonjour, don Juan-les-Pins, lui dit-elle ironiquement en lui offrant la main.

Yves, interloqué, bougonna :

— Qui vous a dit, à vous aussi?...

— La rumeur publique, mon bel amour. Mais pourquoi vous en défendre? Il est génial, ce surnom! Qu'est-ce qu'on demande donc à un jeune diplomate, si ce n'est d'être avant tout un homme à femmes, et on se plaint de ne plus pouvoir en recruter! Don Juan-les-Pins, secrétaire d'ambassade! mon cher, votre carrière est faite. Mais, vous savez, ce n'est pas la peine de tenter une diversion; vous n'échapperez pas à la scène de jalousie en règle que je vous ai préparée. Vous êtes un lâcheur, un coureur, un...

— Moi, m'amuser! s'indigna-t-il en se forçant. S'il est permis de parler ainsi! Je cherche un sujet de roman...

— Ah! le bon apôtre! Mais ce n'est pas à moi qu'on en raconte. Tenez, depuis ce matin où j'ai appris votre édifiante conduite sur la Riviera, je vous déteste! Alors, voilà, ce soir, j'ai une envie folle de vous adorer, je viens vous enlever... C'est oui?

Yves parcourut d'un regard lointain le corps élancé et fondant dont le souvenir, qui datait de l'hiver dernier, lui restait cependant précis, et, en hésitant par habitude, — pour ne jamais se laisser déborder, — répondit :

— Mon Dieu! O...ui... en principe. Mais dîner seulement, car je suis en période de travail...

— Alors, voulez-vous sept heures à mon atelier?

— Entendu. Dîner dehors, n'est-ce pas?

— Quelles réserves! Vous êtes malade? On lui dira! A ce soir!

Elle venait à peine de le quitter sur ces mots qu'il repoussa d'un mouvement brusque son fauteuil et se mit à marcher à pas saccadés à travers la pièce, en proie à la plus vive agitation. Ah! non, pas ça! Ç'en était trop! Il en avait assez de ces dérisoires amusements où l'amour était profané, de ces lamentables jeux sans surprises ni vertige où rien de profond ne se livrait. Sous la fièvre de l'obsession qui le harcelait, il avait soif d'autre chose de plus violent, de vrai, d'humain enfin, soif de volupté et de souffrance. Les poings fermés contre les yeux, comme un aveugle, prêt à blasphémer, qui implore de Dieu la lumière, il s'entendit crier : « Mily! Mily! » comme si elle était son dernier espoir pour le défendre contre ses propres défaillances. Ce nom, dont l'écho se prolongea longuement dans sa chair, excita aussitôt son âme en pleine crise d'inconscience à se ressaisir et à lui faire faire acte d'énergie, mais dans le sens de son désordre, — pour succomber à la tentation qui le traquait. Une rude détermination tendit alors son regard. Carnaillac... quatre jours seulement... « Tout peser, tout risquer », disait de Moltke. Oui, Carnaillac... Yves étendit

la main sur son bureau, choisit parmi plusieurs boutons d'appel, écouta un instant les battements de son cœur, puis, fermement et sans remords, sonna.

Mais avant que le jeune attaché qui venait d'être appelé eût eu le temps de comprendre ce qu'Yves attendait de lui ,une porte intérieure s'ouvrait en coup de vent et Bondery se précipitait dans la pièce.

— Alors, vous êtes content, filez vite, me voilà. Bonjour, cher ami! Mais qu'est-ce que vous avez? Vous n'avez donc pas reçu de coup de téléphone? Ma sœur devait vous prévenir... Ah! zut! Ça ne fait rien, vous pouvez disposer, je vous remplace. Oui... oui...

Yves eut la sensation que le plancher et le plafond jouaient sur lui de l'accordéon; il était abasourdi, il rêvait... Il prit son chapeau, ses gants, d'un geste machinal, et se laissa pousser vers la sortie. Sur le seuil cependant, il se retourna vers son camarade :

— Merci, Bondery, vous êtes un grand ami. Vous me sauvez peut-être d'une faute grave... Je ne l'oublierai pas. Mais, dites-moi, un service en vaut un autre... Vous êtes toujours amoureux de Marie Aldine?...

— Parbleu, elle a filé du Touquet ce matin, et c'est pour elle que je suis à Paris.

— Ha! voilà! Eh! bien, elle sort d'ici, et elle sera seule ce soir à dîner, dans son atelier, à sept heures. Soyez ponctuel.

Puis il quitta la pièce comme un fou, sans en dire plus, rentra chez lui en toute hâte, remplit une valise, se vêtit d'un costume de voyage, embrassa Mme de Vezet silencieusement anxieuse, et se fit conduire en taxi à la gare de Lyon où il arriva à cinq heures. Dix minutes après, le rapide 15 s'ébranlait, l'emportant affalé et en nage, tandis que parallèlement glissait à travers l'espace vers Antibes une dépêche « urgente » qu'il venait de lancer du télégraphe de la gare :

Message précédent annulé. J'arriverai Nice demain samedi, 10 h. 55. — YVES.

Il faisait une journée merveilleuse, d'azur aux rayons d'or. Un soleil mâle jaillissait net dans un ciel virginal, comme la première étreinte d'un jeune couple. Ses ardeurs piquetaient le compartiment de flèches rougies au feu et s'insinuaient avec de petites caresses lubriques, au creux des seins, le long des jambes de la charmante jeune femme que le dieu des voyages offrait à Yves ce soir-là pour compagnonne de route. Il l'examinait en tapinois. Jolie? Mon Dieu! elle était blanche et rose... Mais encore? A vrai dire, non, mais cela faisait un mignon petit extrait de femme. A tout prendre, bonne à prendre. En un autre moment de sa vie, Yves aurait eu vite fait d'ouvrir le feu, c'est-à-dire de fermer les stores du couloir, — pour s'isoler contre le soleil. Ce jour-là, il se contenta de laisser sa voisine manœuvrer et parler. Vers dix heures, après le dîner au wagon-restaurant, Mlle Luce Hernador, premier grand sujet de danse à l'Académie nationale de Musique, blondeur souriante dans un regard de candeur bleue, était prête à révéler à Yves, puisque ledit Yves écrivait, tous les dessous du corps de ballet de l'Opéra. Suffisamment documenté sur cette intéressante corporation, Yves, qui ne voyait dans les succès de ce genre que le moyen de prendre sa température auprès des femmes, mit l'électricité en veilleuse et s'étendit. Ayant ainsi vaincu sa propre tentation, il vit ,les yeux mi-clos, avant de s'abandonner au sommeil, sous un manteau de voyage qui lui tournait le dos, une petite robe glisser à terre, puis un chaud parfum de femme l'envahit. Une ombre légère se pencha et malgré lui il rouvrit les yeux, faible déjà... Mais il pensa à temps que cette petite tête frivole n'était que le prolongement de son cœur, et qu'une femme qu'on n'aime pas d'amour ne vaut pas une nuit sans sommeil. Alors, rêvant de Mily, très doucement et sans combat, il s'endormit.

Il ne se réveilla que le lendemain vers huit heures, et s'empressa d'aller faire sa toilette. Lorsqu'il regagna sa place, Luce Hernador, poudrée, coiffée et rhabillée, avait sa valise à ses pieds. Elle l'attendait :

— Vous êtes un type vraiment curieux, lui dit-elle avec une basse rancune dans la voix. C'est la première fois que je vois un homme de votre âge et de votre physique ne pas mettre une honnête femme seule dans la nécessité de le gifler!

— Raison pour laquelle vous auriez sans doute une envie folle de le faire ce matin... n'est-ce pas?

La jeune femme haussa les épaules, impatientée, et le regarda d'un mauvais œil.

— C'est votre habitude d'être aimable avec les femmes, et puis... c'est tout? Cela s'appelle de la perversité. Vous devez avoir beaucoup d'ennemies...

Yves se demanda s'il valait bien la peine de répondre. Mais elle avait un air si empesé qu'il s'y décida pour la taquiner.

— ...D'ennemi-es? Non! Mais beaucoup d'ennemi-is. Oui, — tous les maris dont les femmes deviennent aigres, nerveuses, intenables, parce que j'ai agi avec elles comme avec vous hier soir. C'est mal, n'est-ce pas? Mais c'est malgré moi... Peut-être entendrez-vous parler de don Juan-les-Pins sur la Côte. La rumeur le représente comme un séducteur dangereux qui se complaît à troubler les femmes et à se dérober au bord du lit. La rumeur exagère et les femmes aussi. Don Juan-les-Pins ne prend d'elles que ce qu'il trouve d'intéressant en chacune d'elles, voilà tout. Pas papillon, — abeille. Eh! bien, si vous voulez faire enrager vos petites amies, vous pourrez dire que vous avez passé une nuit avec lui...

Luce Hernador, subitement radoucie, eut un vif mouvement de curiosité.

— Ah! par exemple! Vous?... Mais pourquoi agissez

vous ainsi? Vous devez passer tout simplement pour impuissant ou pour malade...

Yves se laissa aller à rire de bon cœur.

— Non! parce qu'il y en a qui se vantent... C'est d'ailleurs ainsi que se font les renommées les mieux établies.

Elle descendit à Saint-Raphaël où des amis l'attendaient pour la conduire à Juan-les-Pins par la route de la Corniche d'Or. Ils s'étaient promis de se revoir à Paris, avaient échangé leurs adresses et s'étaient quittés sur des sourires réconciliés. Yves, demeuré seul, rêva quelques instants au parfum de Chanel N° 5 dont le compartiment et ses sens étaient également imprégnés. « Comme il est aisé d'être fidèle lorsqu'on aime, » constata-t-il, et cet épilogue imprévu lui fit se rendre compte de quelle force son amour le soutenait.

Il fut bientôt distrait de ses réflexions par le féerique panorama du golfe de Fréjus, qui miroitait sous un soleil aux flammes étincelantes, au creux desquelles les cigales mâles crissaient pour leurs femelles leur chant d'amour strident et monotone. Enivré de cette chaleur fauve, ce paysage passionné vivait et s'agitait ainsi qu'un corps de femme qu'on caresse. Yves, fixé de tout son être à cette vision de magie d'or, ne pouvait en détacher ses yeux. Toute la Côte d'Azur que le rail épousait en bordure de mer, audacieusement, comme un amant sûr de ses muscles, se déroulait sous ses regards béants d'ivresse. De petites rades fleuries s'abritaient douillettement dans d'exquis cercles de collines pour marionnettes; de-ci, delà, d'élégantes villas et de riches bengalows dominaient jalousement de merveilleuses perspectives, tandis que de leurs pierres aux tons ocres très chauds, ou de leurs portiques romanesques, s'échappaient les senteurs tumultueuses des anthémis et des primevères, des roses, des œillets, des jasmins, dont les parfums multicolores, poussés par une brise vagabonde, grisaient Yves lentement

jusqu'au frisson secret. Et les paysages défilaient dans une splendeur aromatique : en bas, Agay, souriante, mouillait ses rochers rouges sur la mer bleue du large; tout là-haut, sur la Grande Corniche, Anthéor offrait aux artistes le rêve de son nom mythique tièdement épandu sur l'infini marin; un peu plus loin, Théoule... Théoule, musique lointaine et nostalgique de la houle, dont l'écho s'en allait mourir au rythme du wagon vers la Napoule, sa voisine et sa rivale en douceur calme; Cannes, plus loin encore, parée de grâce naturelle, d'élégance simple et de belle humeur comme une jolie Française au sang bleu, — frivole un peu avec ses casinos, ses grands dancings et ses trente palaces de haut luxe, — sportive aussi avec son hippodrome, son polo, ses golfs, ses tennis, moderne en tout; enfin, Juan-les-Pins!... Juan-les-Pins... sa plage de sable fin où des jazz-band frénétiques rythment les ébats fous des baigneurs dans la vague et les songes silencieux des corps nus au soleil...

Yves ferma les paupières; son âme, trop sensible tout à coup, ne pouvait soutenir ce spectacle du souvenir. D'émotion peut-être, de chaleur sans doute, il étouffait dans son col souple; des doigts, glissés entre la peau et la soie, il élargit l'encolure, se donna de l'air. D'ailleurs, le rapide avait obliqué vers le Nord et abandonné la rive enchanteresse, pour contourner, sans la gêner, la jolie station balnéaire. Antibes grossissait à ses yeux immobiles comme un paysage filmé qui glisse droit sur l'objectif, puis la gare devint tout le décor, les freins hululèrent dans un souffle et le wagon stoppa sous des halètements de vapeur. Yves, penché par la fenêtre, regardait avec une souriante mélancolie cette petite gare moderne de vieille cité orientale, lorsque tout à coup, stupéfait, il crut voir Mily sur le quai! Ici! Elle avait donc voulu le prendre au passage au lieu de le rejoindre à Nice! Quelle gentille attention! Mais la jeune femme l'avait aperçu à son tour et de loin lui criait :

— Vite ! Vite ! Descendez ! Avec vos bagages !

Yves, joyeux et surpris, envoya un rapide baiser des doigts, et sans demander d'explication, rentra vivement dans le compartiment, rassembla en un tournemain ses affaires éparpillées et descendit. Elle l'attendait au marche-pied du wagon. A ce moment-là, il la reconnut et poussa un cri :

— Hanni ! Vous !

Et aussitôt, dans une stupeur inquiète qu'il ne chercha même pas à réprimer, il ajouta :

— Mais... où est Mily?

Ils se trouvaient en plein soleil; la jeune fille l'entraîna sous le hall, où ils s'assirent sur le bord d'une banquette.

— En route sur Paris, cher monsieur.

— Sur Paris ! (Il était suffoqué et navré). Mais c'est insensé !...

— C'est la faute du télégraphe. Elle ignore encore votre seconde dépêche. C'est moi qui l'ai trouvée tout à l'heure dans notre boîte, en rentrant d'accompagner ma sœur à l'express de 9 h. 26. Tenez, la voici !

— Voyons, c'est impossible !

— C'est pourtant comme ça. Alors, j'ai sauté dans une voiture et suis arrivée ici, juste au moment où votre train était en vue...

Yves s'énerva et rudement :

— Mais pourquoi ce départ précipité? Elle aurait dû attendre un peu !...

— Attendre? Ah ! bien oui ! Si vous l'aviez vue ! Elle était folle. Elle criait, appelait, vidait ses tiroirs dans ses valises, jetait le linge à terre, donnait dix ordres contradictoires, bousculait Nettli, la cuisinière, Hermann, moi-même... Elle ne savait plus ni ce qu'elle faisait, ni ce qu'elle disait...

Malgré sa déconvenue, Yves ne put s'empêcher de sourire, amusé :

— Comment! la fière et raisonnable Mme Härtsch?...

— Folle, vous dis-je! Déchaînée! Incohérente! Jamais je ne l'avais vue dans un état pareil. Elle avait le diable au corps. Enfin, j'ai pu vous joindre à temps, rien n'est perdu. Sans cela, vous tomberiez en ce moment à Nice...

— Merci, Hanni, vous êtes tout à fait gentille, mais si je n'avais pas trouvé Mily à Nice, je serais revenu aussitôt à Juan-les-Pins...

— Vous croyez?

Elle eut un petit sourire espiègle et rusé. Yves la dévisagea sans comprendre. Elle reprit :

— Moi, je suis bien sûre du contraire, cher monsieur. Et qu'actuellement, vous vous embarqueriez pour la Corse.

— Tout seul? Allons donc? Vous savez bien...

— Seul? Non, Pas du tout seul...

Elle badinait. Yves s'impatienta :

— Je vous en prie, expliquez-vous. Et avec qui donc?

— La duchesse d'Eylau, puisque vous tenez tant à le savoir.

Il haussa les épaules, mécontent et vexé.

— C'est enfantin! Vous vous moquez de moi.

Hanni devint sérieuse.

— Fâchez-vous si vous voulez, Yves! Mais moi, je ne vous aime pas comme Mily au point d'être aveugle. Votre belle amie est venue nous voir tous les jours depuis votre départ. Evidemment, nous ne lui avons guère parlé de vous, mais... Vous feriez peut-être bien de vous méfier un peu plus d'elle.

— Oh! Je ne la crains pas. Il n'y a pour moi qu'une sorte de femme dangereuse : les femmes prolifiques, et avec elle je suis bien tranquille!

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire. En tout cas, ce qui est sûr, c'est qu'elle nous a accompagnées ce matin à la gare, a vu Mily prendre un billet pour Paris et a

engagé ensuite son Amilcar sur la route de Nice. Concluez.

Yves laissa échapper un sifflement d'admiration.

— Très fort! Pour une surprise, ç'en aurait été une! Merci, Hanni! Merci! Et maintenant...

Il se leva et se mit à étudier l'indicateur mural.

— Il est onze heures. Votre sœur roule donc en ce moment entre les Arcs et Carnoules, à trois heures de son prochain départ de Marseille; j'ai le temps. Venez vite.

Ils hélèrent un taxi et se firent conduire à la poste. Yves voulait arrêter Mily à Marseille; de là, pensait-il, ils prendraient le bateau de nuit pour Ajaccio et leur voyage n'en aurait été écourté que de quelques heures. Il lança un télégramme au chef de gare de Marseille-Saint-Charles :

Prière instante inviter m'attendre à Marseille Mme Härtsch, partie ce matin d'Antibes sur Paris par train 104, 1res classes. Remerciements, récompense. — Comte VEZET.

— Quand pensez-vous qu'il parviendra?

L'employé comptait avec la plume :

— ...Vingt-neuf mots. En urgent : vingt-deux francs. Impossible de vous fixer d'heure, monsieur, le règlement nous l'interdit.

Yves, dépité de la réponse, paya nerveusement et se retourna vers Hanni qui avait entendu.

— Alors, voulez-vous être assez gentille de confirmer cette dépêche par téléphone, ce sera plus sûr. Si, malgré tout, je manque Mily à Marseille, je la rejoindrai à Paris. Où doit-elle descendre? Au Terminus? Bien, maintenant, je vous laisse. J'ai un train dans un quart d'heure. Je file. Au revoir, Hanni, et merci encore.

Très vite, il sortit du bureau, sauta dans un taxi et rentra à la gare. Peu après, il prenait place dans un mauvais express dont la marche réduite l'impatienta. A

Cannes, il acheta au buffet un panier de provisions, mangea à peine à cause de la chaleur, et, ne sachant que faire pour tromper le temps, s'étendit de tout son long, en calculant les chances qui lui restaient.

Il arriva à Marseille dans une confusion sans pareille de cris de voyageurs, de bruits de machines et de sonneries. Dù haut du marche-pied de son wagon il chercha, mais en vain, à distinguer Mily Härtsch parmi la foule hétéroclite qui encombrait le quai. Il se décida alors à se rendre au bureau des contrôleurs, en quête de nouvelles.

— Monsieur, lui répondit fort poliment l'un des agents, j'ai parcouru deux fois le train 104, votre dépêche à la main, appelant Mme Härtsch dans chaque compartiment. Personne n'a répondu.

Yves, d'abord navré, glissa un menu billet dans la paume de l'employé, puis découvrit pour consolation que, si tous les chemins mènent à Rome, toutes les aventures conduisent à Paris, et s'inquiéta du départ du premier train pour la capitale. Comme il était à quai, Yves y alla déposer sa valise et se fit servir un lunch au wagon-restaurant. A 18 heures 02 très précises, le rapide-poste de premières classes à places limitées où il s'était installé fonçait droit sur Paris, à la poursuite de l'express 104, qu'il gagnait de vitesse à chaque heure.

Passablement énervé par cette suite d'événements contrariants, Yves, la nuit venue, ne put s'endormir tout de suite. Les yeux grands ouverts dans cette pénombre si attachante du compartiment en toilette de nuit, stores baissés et lampes en veilleuse, il cherchait à évoquer Mily dont seul un inconsistant fantôme flottait à son appel et se diluait aussitôt sous l'effort obstiné de ses impuissantes précisions. C'est qu'en effet il n'avait jamais vu la jeune femme qu'en tenue de plage et il ne pouvait se la représenter telle qu'elle était en ce moment, en costume de voyage. Et puis, quoiqu'il eût l'oreille musicale,

il avait perdu le son de sa voix, dont il se souvenait tout au plus qu'elle était lente et grave. Bientôt, il dut reconnaître que l'élan impérieux avec lequel il avait été poussé la veille de Paris vers la Corse avait été singulièrement refréné par sa déconvenue à Antibes, et qu'à mesure qu'il remontait du Midi vers le Nord, son ardeur se tiédissait et s'équilibrait en somme à la température quotidienne des choses. L'image de Mathilde d'Eylau, qu'il s'efforçait de rejeter, le poursuivait bien autrement. Bien qu'il se refusât d'y penser, des suppositions précises se juxtaposaient dans son esprit; l'une d'elle s'imposa même avec une telle force qu'il dut l'accepter malgré lui : Mathilde, en se rendant à Bel-Abri, avait croisé le petit télégraphiste et en avait reçu la dépêche qu'elle avait jetée plus tard dans la boîte aux lettres de la villa. Elle se défendait, ainsi qu'elle le lui avait annoncé, et comme il reprenait peu à peu le sentiment du réel, il s'avoua qu'elle avait raison puisqu'il n'avait rien rompu avec elle. Cette idée, qu'il dévida longuement, d'un choix nécessaire à faire au plus tôt entre les deux jeunes femmes, aboutit à cette constatation qu'il ne pourrait jamais se séparer de Mathilde, pour la raison qu'elle avait réussi à le lier par tous les liens spirituels de sa vie. Il avait beau se dire que depuis des mois il n'en avait plus le désir physique, il devait reconnaître aussitôt qu'il en avait le besoin moral, et c'était beaucoup plus sérieux. C'était surtout bien des complications en perspective, car il sentait, sans doute possible, qu'elle ne l'avait pas suivi dans cette évolution. Donc, elle lutterait, et, à ce moment précis de sa méditation, il pensa qu'il serait vaincu, car il tombait de sommeil. Bref, il était arrivé à un tel point de confusion que le lendemain, à son réveil, il se demanda ce qu'il allait faire à la descente du train, ce qui lui fit d'abord se rendre compte qu'il avait perdu virtuellement l'état d'esprit de l'amoureux, dans la mesure où il est convenu d'accepter que les amoureux

agissent sans réfléchir. Cette autre constatation ne fut pas sans lui être utile. « Sans doute, se confia-t-il, l'exaltation qui s'est emparée de moi durant ces trois dernières semaines a été surtout le produit du travail de mon imagination. Par là-dessus, des nerfs désorganisés par l'air de la mer, l'abus des bains et quelques nuits sans sommeil... J'ai été victime de ma sensibilité; je planais dans un monde d'autant plus chimérique qu'il était créé par ma fièvre. Il a fallu cet événement fortuit qui m'a fait reprendre contact avec les réalités, pour m'apercevoir que je ne sais où je vais, ni vers qui je vais... » Car il s'inquiétait confusément de ce que Mily Härtsch, connue sur une plage folle dans le plus simple état de nature, avait dû retrouver avec le vêtement l'état d'âme de la civilisée. C'est la véritable Mily qui allait lui apparaître, avec ses péchés, son sac à main et ses trente ans. Qu'en sortirait-il? Il sourit. Il faisait beau, il était jeune, et il se divertit quelques instants à improviser des solutions, flatteuses pour lui naturellement en regardant avec attendrissement les petites nuées roses qui naissaient. Tant et si bien qu'à son arrivée à Paris il ne s'était encore fixé aucune ligne de conduite, ce qui lui donna dans la gare l'attitude niaise d'un voyageur qui cherche quelqu'un.

A force d'avoir l'air de chercher, ses regards tombèrent par hasard sur un taxiphone éclairé. Cela lui fut un trait de lumière et comme, par une autre chance imprévue l'appareil fonctionnait, il trouva quelques instants après Mme Härtsch, d'abord au bout du fil, puis à l'hôtel où elle l'attendait.

A peine s'était-il assis, — en pleine confusion de sentiments, comme il s'en fit la remarque, — dans le petit salon où il avait été dirigé, que la porte se rouvrit pour donner passage à un kimono de soie rouge. Il se leva, fit un pas en avant et baisa la main qui lui était tendue, assez lentement pour que le valet épuisât tout son temps

à refermer la porte. Alors, lorsqu'ils furent seuls, il se passa en lui quelque chose d'étrange, semblable à ce kaléidoscope filmé qu'il avait vu projeter pour un changement de décor sur la scène des Folies-Bergère. Ses sentiments bouillonnèrent, s'enchevêtrèrent et tournèrent en accéléré dans son cerveau en congestion. Il entendit deux appels se croiser où leurs prénoms s'unirent et, comme si leurs gestes s'étaient devinés, ils se trouvèrent dans les bras l'un de l'autre, lèvres butinantes, soulevés à la fois par une joie profonde et par une ardeur invincible.

Mily fut la première à troubler leur silencieux émoi.

— Monte dans ma chambre, lui dit-elle. J'ai l'impatience de tant de choses!...

— Pas possible, chérie, répondit-il. J'ai donné mon nom tout à l'heure, on ne le tolérerait pas dans cet hôtel.

Et, bien qu'elle résistât, s'étonnant :

— Mais nous sommes à Paris!...

Il poursuivit :

— Rhabille-toi vite et fais descendre tes bagages, nous partirons aussitôt. Que préfères-tu? Saint-Germain? Chantilly? Fontainebleau? Versailles?...

— Versailles, si tu veux, concéda-t-elle, et après l'avoir à nouveau attiré sur ses lèvres, elle le quitta pour s'apprêter.

Dans le taxi qui les emportait à toute vitesse vers la gare des Invalides, — « Paris est la ville du monde où les taxis vont le plus vite et sont le plus sûr », remarqua-t-elle, — Yves et Mily, tendrement enlacés, entremêlaient leurs effusions des explications nécessitées par leur incompréhensible mésaventure. Leur regret d'avoir manqué le prestigieux voyage de Corse était atténué par la joie de se retrouver : « plus jolie que je n'osais te rêver! » avoua-t-il avec une impatience fébrile, « mieux que je ne savais t'imaginer », confessa-t-elle avec une

confusion ravie. En s'examinant en effet dans les détails de leur aspect nouveau, ils se sentaient soulagés d'un commun malaise, car ils savaient, lui par expérience, elle par intuition, que la lumière de Paris ne pardonne jamais au faux goût. Ils se firent alors des compliments, d'autant plus sincères qu'ils se félicitaient ainsi intérieurement de s'être épargné une déception peut-être redoutable. Mais, à la fois, Yves observa chez sa séduisante compagne une attitude réservée de femme très comme il faut, puissamment pliée aux usages, et, pour la première fois, il eut conscience qu'il n'avait plus affaire à la hardie baigneuse d'une plage cosmopolite, mais à la Frau Doktor de la haute bourgeoisie zurichoise, — et à l'air dont elle levait la tête, il se rendit compte que ça, c'était quelque chose!.. Il n'avait connu à Juan-les-Pins qu'un corps en liberté dont le présent semblait toute l'histoire, et voici qu'une écharpe, une robe, un chapeau, lui dévoilaient une étrangère élégante et riche, au passé profond et développé en raison de la recherche du détail. Certes, en vrai Français, il était flatté que cette toilette sortît d'une bonne maison, mais il ne savait plus, en vérité, quels pouvaient être les sentiments qui s'agitaient à son égard dans ce cœur qu'il ne sentait plus battre qu'à travers des lainages allemands et des soieries de Zurich.

Ainsi s'observant et se découvrant à la faveur d'un bavardage inapprêté d'amants en liesse où les mots, d'une banalité éprouvée, ne prenaient pas plus d'importance profonde à être entendus qu'à être dits, ils étaient descendus devant le Quai d'Orsay — salué d'un regard au passage — avaient pris place dans la première rame électrique en partance, et déposés vingt minutes plus tard en gare de Versailles-Chantiers, s'étaient fait conduire à l'hôtel du Trianon-Palace, où ils purent s'installer dans leur chambre vers dix heures. Après un court bain tiède et une douche froide, suivis du dé-

jeuner, Mily, prévoyante et maternelle, voulut obliger Yves à se reposer, bien qu'il prétendît n'en plus éprouver le besoin. Son corps, tout au contraire, était tourmenté d'appels impérieux qui finirent par triompher d'un premier refus raisonnable, d'autant plus méritoire d'ailleurs que Mily, enfin consentante, le mit bientôt à même de constater que son propre désir était aussi vif, mais avec ceci de nouveau qu'elle s'offrit toute entière au plaisir et s'y abandonna sans inquiétude, avec une frénésie délicieuse. Yves aurait voulu poursuivre cette expérience qui l'intriguait et le ravissait tour à tour, mais il présumait ainsi de la résistance de ses nerfs. En fait, dès que son exaltation amoureuse avait commencé à faiblir, c'est-à-dire au départ de Marseille, la fatigue, qui le trouvait alors en état de démoralisation latente, l'avait sournoisement investi. Aussi, à peine avait-il laissé se desserrer cette première étreinte, que ses pensées filèrent à la dérive; ses quarante heures de voyage sur le rail l'écrasèrent comme une charge d'opium, et il ne se réveilla que le soir, à l'heure de se mettre à table. Il aurait été vexé de cette faiblesse si Mily,généreuse, ne lui avait permis que d'en être confus. Elle-même d'ailleurs, après avoir écrit quelques mots destinés à rassurer Hanni sur l'heureuse issue de l'aventure, s'était assoupie sur une chaise-longue où elle s'était laissée aller à songer, dans une attitude repliée de haut recueillement intérieur.

La soirée, la nuit, le lendemain, s'écoulèrent dans une exquise plénitude de communion et de ravissement. Cependant, Yves s'étonna, au milieu de l'enchantement de leurs précieuses confidences, de voir Mily, — amoureuse, certes, éminemment, et toute épanouie de se retrouver cœur à cœur, — passer sans transition, comme sous les attaques brusques d'un mal secret, du plus affectueux abandon à une reprise douloureuse de tout son être.

Elle s'empressait alors de détourner son attention vite

alarmée, par des conseils ou des questions sur lui-même, sur sa santé, et sur la judicieuse méfiance qu'il devait apporter à la bonne chère et aux vins fins. Yves protestait que, sous une apparence délicate due à sa taille haute et svelte, il était doué d'une robuste constitution, qu'il ignorait ce que c'est qu'un accès de fièvre ou de garder trois jours la chambre — ce dont elle se montrait étrangement satisfaite, — et cherchait aussitôt à renouer le doux murmure de leurs cœurs. Elle cédait avec joie, ses traits se détendaient quelque instants, puis l'incompréhensible malaise réapparaissait à nouveau.

Peu à peu, sous l'action insensible de Mily, l'allure générale de leurs entretiens prit un ton grave, comme si elle voulait préparer Yves à un état particulier de réceptivité. Elle saisissait la moindre occasion de lui faire partager son expérience de la vie et de l'amener à s'avouer lui-même. Il y avait en elle un sens méthodique et raisonnable qui commençait à peine à devenir agaçant qu'il s'épanouissait en une leçon d'humanité singulièrement frémissante. Sous ce visage toujours tranquille de Suissesse pratique à l'enthousiasme grave, Yves découvrit peu à peu toute la vie profonde qui couvait et s'exhalait par la chaleur soudaine de la voix, ce cri du cœur — et la flamme brusque des yeux bleus, élan de l'âme. Et aussi, il admirait à quel point elle était instruite, cultivée. A voyager à travers le monde et à vivre en compagnie d'intellectuels et de savants, elle avait gagné des connaissances générales dont l'étendue et la sûreté le confondaient.

Un soir, celui du surlendemain de leur réunion, ils se laissèrent tenter à dîner sur les bords du Canal, dans ce restaurant discret et calme où l'on goûte mieux qu'ailleurs, lorsque les foules s'en sont allées, la poésie nocturne de Versailles. Après une discussion assez sévère, le café bu et desservi, il se taisaient. Yves songeait que l'épreuve de son dernier voyage était finalement propice

à leurs amours, puisqu'elle l'avait conduit à une reprise morale qui lui permettait de suivre Mily sur un plan d'échanges plus élevés. Si le voyage de Corse s'était accompli normalement, entraîné par la fougue de son intransigeante passion, ils n'en seraient encore tous les deux qu'aux secrets de leurs joies d'alcôve...

— A quoi penses-tu, chérie?

Mily, tirée en sursaut d'un long silence intérieur qui pesait sur eux deux, eut un tressaillement vite réprimé.

— A cette lettre si déraisonnable, Yves, où tu me prêtais des sentiments impossibles et où tu interrogeais mon passé... Comment veux-tu que je n'aie pas été retenue de tout te dire, au début, lorsqu'on te devine tellement nerveux, impressionnable! J'ai parfois peur de tes nerfs. Je me demande aussi si tu songes à la vie avec le sérieux qui convient. Nous avons une éducation si différente en Suisse, tellement plus grave...

— Mais, chérie, se récria Yves, ne te laisse pas prendre aux apparences. Je t'ai dit à Juan-les-Pins ce que j'étais profondément, et c'est là qu'est la vérité. Comme tous les survivants de la Grande Guerre, je suis semblable à un condamné à qui l'on a fait grâce, et je te prie de croire que, lorsqu'on a frôlé la mort d'aussi près, on connaît la valeur de la vie. J'aurais dû y rester cent fois! Cela doit te faire comprendre le prix que j'attache à ce supplément d'existence. Aussi, depuis l'armistice, depuis douze ans, n'y a-t-il plus qu'une chose qui puisse m'importer, c'est de bien vivre. La guerre, vois-tu, c'est l'anarchie des sensations; quand on en sort, on est à la fois une brute et un sage.

Ils se levèrent de table sur ces mots, et au hasard de leurs pas s'engagèrent dans l'une des allées qui s'égayent en un éventail de pénombre et de douces rêveries du Grand-Canal vers le Château et Trianon. Ils marchaient l'un l'autre enlacés, lui à la taille et elle, plus petite, aux

épaules, goûtant d'une joie physique la capiteuse mélancolie de cette soirée d'été dans les bois. Le cours de leurs pensées muettes, fondues ensemble depuis trois jours, suivait une pente parallèle; aussi lorsque Yves, le premier, remua ses lèvres dans le silence, Mily était-elle encore toute imprégnée de sa répartie, et, comme elle n'avait rien répondu, il sentit qu'il lui devait d'atténuer sa vivacité. Il reprit alors avec une douceur affectée d'un peu d'indulgence :

— Ce que je t'ai dit tout à l'heure, chérie aimée, doit sans doute te surprendre. Je me rends bien compte que ceux qui ont vécu pendant la guerre sans la faire ne peuvent rien comprendre à la mentalité de ceux qui l'ont faite sans la vivre. Qu'ils le veuillent ou non, les non-combattants ne font pas partie de l'humanité nouvelle. Ils ignorent l'horreur d'être homme! Toi-même, Mily chérie, malgré toute ton intelligente sensibilité, ne pourras jamais pénétrer l'angoisse de notre conscience en révolte.

Mily s'arrêta net au milieu du chemin, et d'une voix sourde :

— Tu ne parlerais pas ainsi, Yves, répliqua-t-elle, si tu savais quelle détresse morale j'ai traversée, quelle dévastation absolue de tout ce qui est humain me fut imposée!

— Tu as tué, toi?

— Pire! On m'a tuée! Car c'est bien cela, n'est-ce pas, que d'éteindre une âme, de briser les élans d'un cœur et d'interdire aux sens de vivre?

Yves eut un cri d'indignation surprise, et, sentant gronder la confidence qu'il sollicitait depuis si longtemps, il l'aborda de front, pour la forcer :

— Qui? Qui a fait cela? Ton mari?

— Le docteur Härtsch.

— Ton mari...

— Non, le docteur Härtsch, je te dis! Si c'était mon

mari, ce serait un homme, et lui, ce n'est pas un homme, c'est le docteur Härtsch.

— Parce qu'il est tolstoïen? Tout de même!...

— Te figures-tu ce que cela peut être que l'esprit à l'état pur?

— Mais... c'est Dieu!

— Oh! restons sur terre, c'est là qu'est le drame! Eh! bien, essaye de te représenter cette combinaison d'un cerveau saturé de l'orgueilleuse puissance de la science, et d'un corps macéré aux disciples de Tolstoï, et tu commenceras à en avoir une idée. Oh! Je n'accuse pas, je le savais!

Yves, passionnément captivé, chercha à resserrer encore l'étreinte de ses questions.

— Mais alors, Mily, pourquoi l'as-tu épousé?

Elle eut une seconde d'hésitation, puis, délibérément, se jeta dans le secret de sa vie.

— Parce qu'il était cet être-là et que j'avais vingt ans. Je t'assure, Yves, que le stage de mes fiançailles fut une fête de tous les instants. J'étais heureuse et fière. Oui, fière de mon grand homme, fière que sa doctrine l'eût préservé de connaître des femmes, car il m'apportait ainsi un corps pur, comme moi-même; fière qu'il fût un savant, puisqu'il devait m'élever jusqu'à lui et faire de moi sa collaboratrice; fière qu'il fût un être supérieur puisque son âme serait plus passionnante à sauver, à embraser. Car ses opinions mêmes d'athée et de tolstoïen, bien connues et qui auraient dû m'épouvanter, m'attiraient, non pour elles-mêmes, mais pour l'erreur humaine que ma sensibilité de femme discernait et que j'allais désormais me donner pour tâche de redresser. De quelle mission surnaturelle n'étais-je donc pas chargée! Je rayonnais d'un amour idéaliste et puéril. J'avais vingt ans d'illusions derrière moi, pense à cette force!

La nuit, sournoise, les avait emprisonnés dans le sentier. Yves ne distinguait plus les regards de Mily et il

lui était désagréable de ne plus pouvoir partager, en en suivant les frissons dans les yeux, les douleurs intérieures que la voix commençait à peine à trahir.

— Rentrons, veux-tu? coupa-t-il, et il lui fit faire demi-tour sans attendre de réponse. Ils s'acheminèrent sans mot dire jusqu'à l'hôtel où Yves pensait regagner leur chambre, ce confessionnal des amants, mais Mily l'entraîna au fond du parc, sous une tonnelle écartée, dans un de ces coins de silence où la nuit paraît plus profonde, les heures plus lentes, lorsqu'on y est deux, les yeux grands ouverts sur la vie.

— Nous serons mieux ici, dit-elle, loin du bruit et de la lumière, car ce soir, Yves trésor, il faut que tu saches.

— Pourquoi ce soir? questionna-t-il, saisi soudain par une appréhension singulière.

— Parce que ce soir, j'ai la certitude de mon amour.

— En es-tu sûre, Mily?

— Yves, on ne peut se tromper sur la nature d'un sentiment quand on aime comme je t'aime, au-dessus de soi-même. Et puis, pardonne-moi, mais je n'ai plus le courage de maîtriser ces intolérables souffrances intimes qui me labourent par assauts, comme les douleurs d'une femme en couches. Et ne vois pas là qu'une image, car ce passé est véritablement comme un fœtus mort que je sentirais pourrir dans mon corps. Alors, il faut que tout cela sorte de moi, entends-tu, sorte de moi!

— Mily! s'exclama Yves. Et aussitôt : « Voilà donc l'explication de ta gravité douloureuse! »

Il s'empara de ses mains, et les porta à ses lèvres avec une ferveur angoissée. Ils s'étaient assis, corps contre corps, sur un large fauteuil d'osier, le dos tourné aux clartés lointaines de l'hôtel, face à l'infini de l'obscurité immédiate. Leur cœur comblait cet infini; dans cette ombre ils ne voyaient qu'eux. Soudainement, poursuivant sa pensée première, Mily reprit à voix pressée :

— Oui, il n'y a rien de tel que le mariage pour tuer un grand amour de jeune fille. Le drame est que l'on s'étudie — avant, et que l'on se connaît — après. On ne voit que la personnalité — d'abord; on ne découvre l'individu — qu'ensuite. Et pour moi, jeune fille pure, sensible, sans hérédité inavouable, cette découverte de l'homme dans la vie commune fut le renversement de toutes mes valeurs. Je l'ai souvent comparée depuis à une scène de roman français où l'auteur étudiait l'horreur puis la détresse d'une femme tombée par surprise à la merci d'une brute grossière! Je ne vois guère aujourd'hui de différence entre ce viol et le mariage que la rapidité du fait.

— Oh! Oh! atténua Yves. Mais alors, Mily, le mariage ne serait qu'un long viol! Quel homme as-tu donc épousé?

— Qui? Mais, mon Dieu, un homme civilisé, c'est-à-dire un homme formé par la société et non par la nature. Tu sais combien, en l'état actuel du monde, chacun est tributaire de son milieu; le sien n'avait jamais été composé que d'intellectuels. Ses parents ne lui avaient fait connaître qu'une société, celle des savants, ses maîtres ou ses collègues. Sa jeunesse s'était écoulée dans la solitude spirituelle des laboratoires, dans l'isolement physique d'un groupe tolstoïen, fondé par son père à son intention. Il avait grandi et s'était formé loin des échanges féminins, de sorte que non seulement il ne connut aucune femme avant la sienne, mais encore, et c'est ce qui fut grave, il en acquit une méconnaissance faite de mépris. Tolstoï, son Dieu, l'avait en effet dénaturé dès le jeune âge avec des élucubrations de ce genre : « La femme est généralement bête; quand soudain elle fait des miracles, ce n'est que pour accomplir une vilenie... » Ou encore : « Lorsqu'il s'agit du bien, elle est incapable de comprendre la plus simple chose; elle ne

peut raisonner et n'est bonne qu'à la maternité et aux soins infantiles... »

— Voilà ou cela mène un grand homme d'avoir été malheureux en ménage, railla Yves.

— Ou enfin : « Les femmes nous font perdre notre courage, notre fermeté, notre bon sens, notre équité; il faut les fuir autant que possible. » Aussi, lorsque le docteur Härtsch m'épousa, était-il aveuglément résolu à observer à la lettre le commandement du maître, relatif aux rapports de l'homme supérieur à l'égard de la femme : « Prendre et ne pas être pris. »

— Ah! mais... à la bonne heure! Ça a du être gai! Quand on a de pareilles théories, on ferait mieux de ne pas se marier.

— Oh! riposta Mily avec amertume, quoi qu'on en pense, il y a toujours l'instinct sexuel! Et puis cet atavisme irréductible qui pousse à se créer un foyer, des enfants. Ne plus se sentir seul dans la vie, tu comprends. Quant à moi, je m'appliquais, au fur et à mesure que je le découvrais, à transformer cet homme, à l'amener à la compréhension des êtres, à le rendre humain. Je m'y suis brisée net d'abord, et ensuite c'est lui qui m'a brisée.

Yves, un peu surpris au début du tour imprévu que prenait cette confession, chercha une excuse à l'absent.

— Sans doute, chérie, n'étais-tu pas faite pour l'austérité des laboratoires.

— Allons donc! On ferait vivre heureuse une femme en enfer, avec un peu d'amour!

— Tu reconnais donc qu'il ne t'aimait pas.

Mily ébaucha un geste d'impuissance et d'inutiles regrets :

— Si, mais à sa façon! L'amour pour lui, c'était l'instinct. Il ne s'était jamais arrêté à cette idée qu'une femme pouvait lui apporter quelque chose de bon, autre que ce qu'il en désirait; aussi, chaque fois que je tentai une initiative quelconque pour réaliser enfin ce bonheur

à deux qui m'échappait sans cesse, cela lui parut inquiétant, suspect même, comme si cette ouverture dissimulait quelque fourberie ou ne pouvait manquer d'amener à sa suite des désordres. Là encore, je me heurtai à sa fausse doctrine; là encore Tolstoï avait ancré ses sophismes. Tu peux croire, Yves, que je les sais par cœur à présent; écoute celui-là encore pour achever de t'éclairer : « La cause principale du malheur dans le mariage réside dans le fait qu'on élève les jeunes gens dans l'idée du bonheur conjugal. Or, le mariage, loin d'être un bonheur, est toujours une souffrance, — rançon de la satisfaction des sens. » Le résultat fut simple : ni confiance, ni abandon, ni amour vrai. Lorsque je lui fis part de mon désir de collaborer à ses travaux, il me donna ses rapports à dactylographier. Quand, pour détendre son esprit, je proposais de l'emmener à quelque concert symphonique ou à une pièce en vogue, il me faisait l'accompagner à une conférence médicale. Un jour, je voulus lui apprendre à danser; il m'offrit de me payer un danseur professionnel. Toujours, il se méprenait sur mon désir profond. Devenue femme, je sentais vivre dans tous les centres de vibration de mon être des avidités ardentes... Si j'abordais ce sujet pour qu'il m'aidât à me définir, à voir clair en moi, il éludait les réponses et souriait avec gêne, en hochant la tête, d'un air de dire : « Ce sont choses de femmes!... »Car non seulement, il ne cherchait pas à me comprendre, mais il se refusait même à connaître mes mobiles élémentaires. Ces milles petits détails de sa vie que la femme aime faire partager à l'être qu'elle chérit, et qui créent l'intimité, lui étaient fastidieux, à plus forte raison les confessions, qui sont le prolongement de soi en celui qu'on aime. Il ne s'occupait de moi que pour justifier par l'usage mon rôle d'épouse à tout faire. Malgré les évidences qui s'accumulaient jour par jour, je voulais quand même douter de mon infortune. Je cherchais des

raisons, puis des excuses, mais c'était une générosité bien inutile. Dès le début, j'avais observé que tout objet qui renferme une émotion n'avait aucune prise sur lui; lorsque je fus convaincue qu'il en était autant des êtres, je fus contrainte de constater qu'il n'y avait qu'une coupable, mais invincible : son intellectualité. Aussi bien pour lui que pour les autres, la vie profonde de l'âme, du cœur, des sens, n'avait ni valeur ni signification; l'intérêt humain lui échappait; l'esprit absorbait tout.

Mily Härtsch avait parlé jusqu'ici d'une voix lente, parfois hésitante, cherchant le mot juste pour exprimer sa pensée sans confusion. A ces dernières paroles, une sorte de violence s'empara d'elle; Yves comprit qu'elle s'engageait jusqu'au domaine secret de son être, et retint son souffle, cependant qu'avec une passion progressive elle poursuivait :

— Larmes amères que celles qu'on refoule! Ainsi, moi, toute débordante de sincérité, d'amour, d'idéal, quoi que je fisse je ne serais jamais pour lui qu'une créature inférieure sans importance foncière, disons le mot brutal : la femelle du couple social, — celle à qui l'on donne son nom et que l'on pense satisfaire avec le gîte, la subsistance et les petits! Seul, mon enfant m'a épargné d'en mourir de honte et de révolte, — ou de partir! Ah! Yves, quels crimes commet inconsciemment l'homme qui prétend fonder un foyer sans savoir ce que c'est que la femme! Il est l'auteur des pires ravages, des plus offensants manques d'égard et de délicatesse, sans qu'on puisse même avoir l'espoir, — quelle que soit l'étendue du mal fait, — qu'il s'en apercevra. *Il ne sait pas!* Alors, il se confie à son instinct, qui est toujours, lorsqu'il est livré à lui-même, l'instinct de la bête! Et voilà comment l'intellectuel le plus avancé peut être inférieur à une brute. Des faits? J'en ai cinquante, cent! Ils se tiennent tous; je n'aurais qu'à feuilleter le livre de ma vie. Une semaine après mes fiançailles, il me conseille de m'assurer si

j'étais en état de supporter les fatigues de la mission de quinze mois qui lui avait été confiée en Australie. Sans méfiance et certaine de ma parfaite endurance physique, — j'avais déjà remporté plusieurs championnats de ski et de natation, — je me rends chez la doctoresse qu'il me recommande. Elle me radioscope, m'ausculte, fait jouer mes muscles, puis brusquement, sans que je me rende compte de quelle épreuve il s'agit, un doigt s'insinue, et inspecte... Le geste a à peine duré quelques scondes, mais m'a fait mal. Je n'ose comprendre. Plus tard seulement, je n'aurai plus de doute.

Yves ne put réprimer un mouvement de stupéfaction.

— Eh! bien, à la bonne heure! La confiance règne entre fiancés, en Suisse!

— Non, ce n'est pas là une coutume, je t'assure. C'est seulement le fait d'un homme desséché par sa passion scientifique, qui porte dans tous les domaines son doute intellectuel méthodique et qui, parce qu'il ne connaît rien aux choses de l'amour, se méfie et a peur d'être dupe, s'il est seul juge.

— Il aurait peut-être pu aussi faire prendre les mesures, ricana Yves, dégoûté. Tu appelles ça un manque d'égard. En France, on dirait plutôt une goujaterie.

Mily Härtsch se contracta.

— Yves, repartit-elle avec une expression de gravité renforcée, je ne te découvre pas l'intimité de mon passé pour que tu condamnes un malheureux, mais pour que tu comprennes mes actes. Dans ta situation, n'est-ce pas, il ne peut s'agir pour toi que de moi seule; autrement, ce serait une infamie et nous n'en sommes capables ni l'un ni l'autre. Ne m'interromps donc plus, je t'en supplie. Laisse-moi me débarrasser seule de tout cela qui me pèse plus lourdement depuis que je te connais. Cela d'ailleurs n'était pas encore bien décisif, c'est dans l'alcôve que le drame commença vraiment. Unions rares, contacts précaires, étreintes malhabiles et tôt

abandonnées; bref, tout ce que peut faire entendre d'insatisfaction, d'énervement, de malaise et de déception, la formule de « mariage inexaucé » que tu as trouvée à Juan-les-Pins, tu te souviens? — furent mon partage dans ce tête-à-tête... comment dire?.. unilatéral. Ah! cet amour honteux de ses gestes, égoïste, intellectuel, qui en arriverait, à tel point il néglige et méconnaît le jeu adverse, au même résultat si la partenaire était endormie, quelle torture pour la femme faite femme! Parler, s'expliquer, faire comprendre?... Quelle jeune épousée l'oserait faire? C'est tout juste si devant le visage convenable, prudent, muet, du maître en action, je n'avais pas honte de mes désirs, — qu'il ne me restait d'ailleurs bientôt qu'à refouler. Un soir, pourtant, n'y tenant plus, je me risquai à lui demander : « En somme, si une femme sentait naître en elle le plaisir et s'y abandonnait, l'homme en serait heureux, d'abord, mais aussitôt cela fini, il n'aurait plus que du dégoût pour cette compagne de sa vie, qui se serait montrée si faible devant ses sens, livrée à ses instincts comme une simple femelle d'animal? » — « C'est tout à fait cela », répondit-il doctement. Comme son estime était le dernier sentiment auquel je m'accrochais pour rendre la vie tenable, je fus fixée et n'y revins plus. Mais au bout de deux années de ce régime, j'étais tombée dans un tel état de surexcitation nerveuse, et à la fois d'accablement et de désespoir inexplicables, qu'il me fallut consulter les médecins. Oui, les ravages étaient profonds!...

Mily Härtsch, abîmée dans une réflexion douloureuse, resta quelque temps sans parler. Yves, doucement, la remit dans le sujet :

— Et quel fut le palliatif préconisé?

Elle haussa les épaules et sourit tristement, avec un air de dérision amère.

— Celui des docteurs suisses en général, qui sont gênés lorsqu'une compatriote ose aborder ce sujet. Un

enfant!... Ils connaissent assez les hommes de leur race pour savoir que c'est encore la meilleure façon d'éluder le problème. Oui, il fallait que je subisse aussi cette épreuve. Car ces joies inaccessibles, incompréhensibles aux hommes, de la maternité intérieure et qu'atteint la plus humble femme, me furent à leur tour sabotées. Pourtant, porter et développer dans son sein le fruit de ses amours, quelle volupté en perspective! Mais ce n'était pas ainsi que l'entendait le fils du Professor-Doktor Otto Härtsch! Son orgueil de savant génial n'admettait pas que cet enfant de son essence naquît du hasard ou d'un plaisir; il fallait que ce fût de par sa seule volonté. Oh! évidemment, l'eugénisme n'a rien de monstrueux et sa doctrine est en pleine vogue chez les Anglo-Saxons et les Germaniques; mais il y a la façon... Je n'ai jamais tant compris que cette fois-là à quel point je n'étais considérée que comme un instrument. Tu sais comment cela se pratique : il s'agit d'une sélection, d'un perfectionnement de la Nature; alors, le couple se prépare physiquement et moralement à l'acte sacré de création. Lorsqu'il se juge dans les dispositions de corps et d'esprit les plus favorables, les plus hautes, il s'unit et une fois, puis en attend le résultat à la lunaison suivante. Dans mon cas, la cérémonie fut accompagnée de regards pesants sur la pendule pour fixer à une minute près la manifestation de la volonté créatrice...

— Ah! la voilà, la procréation intellectuelle! s'exclama Yves en haussant les épaules d'un mouvement instinctif. Comme si l'humanité avait attendu ces pratiques de mabouls pour avoir des génies et des athlètes, des races intelligentes ou bien constituées...

— Qu'est-ce que ça veut dire, mabouls? questionna Mily en cherchant.

— D'ailleurs, poursuivit Yves avec vivacité, le raisonnement est faux, archi-faux! Qu'est-ce qui assure que cette fois-là sera la bonne? On ne sait pas, il faut attendre

la preuve... Alors, tu vois bien que le hasard est toujours le maître! On y a seulement gâché son plaisir, lequel reste toujours triste et amer sur commande!

— Oh! cela, j'ai été placée pour le savoir! soupira-t-elle. D'ailleurs! la seconde épreuve ayant été enfin concluante, le docteur Härtsch se fit un devoir de ne plus m'approcher, et comme il partit pour une mission de trois mois deux jours avant ma délivrance...

— Tu dis qu'il partit deux jours avant!... Yves suffoquait.

— Oui, deux jours avant la naissance d'Hermann. Ah! ce départ!... Quelle victoire, n'est-ce pas? de l'esprit supérieur sur l'instinct qui dans ces moments-là apprend même aux animaux leur devoir! Est-ce que tu commences à comprendre ce que j'ai souffert, enduré? Attends, ce n'est pas tout! Il connut la nouvelle en mer et je reçus le radio suivant : « Très heureux que le grand désir de mon père soit rempli. Félicitations. » Ce fut tout. Son père, quand il se pencha sur le berceau où geignait cette partie de mon corps, s'écria avec une fierté équivoque : « Qu'il est beau! Comme j'en suis fier! » Et ce fut tout encore. De mes souffrances, de mes fatigues, de mon état, ni l'un ni l'autre ne s'inquiétèrent. Ah! si Hanni n'avait pas été là, quelles horribles heures d'abandon j'aurais vécues! D'abandon, pas tout à fait pourtant; en partant, le docteur Härtsch avait laissé des instructions, si nettes que le chirurgien, sans même me consulter, cousut et recousut... Quelle hypocrisie dans le plaisir! Quel aveu!

Yves se dressa, indigné :

— Ah! non, j'en ai assez entendu! C'est monstrueux!

Mily le fit rasseoir auprès d'elle en l'attirant par les mains, qu'elle conserva ensuite dans les siennes. Ses regards erraient dans l'ombre, indécis; bientôt, elle se ressaisit et répondit d'une voix lente en cherchant à rappeler ses souvenirs :

— Pourtant, non, il n'est pas un monstre. Il n'y a pas d'être plus raisonnable, ni plus logique avec sa propre formation. Il est loin d'être une exception, crois-moi! Les Tolstoïens se comptent par dizaines de mille. Et en dehors même d'eux, si tu pouvais pénétrer dans les milieux intellectuels de la Mitteleuropa, tu serais stupéfait de l'excentricité, de l'inhumanité des mœurs privées de la plupart d'entre ces maîtres incontestés de la pensée et de la science. Au fond, ils sont ravagés de désirs, plus peut-être que les hommes normaux, mais le drame est qu'ils sentent bien qu'aucune femme ne les désire parce qu'ils ont l'inconscience de la femme. D'ailleurs, il faut l'avouer, si c'est une faiblesse, c'est aussi une force.

— Oui, je sais, concéda Yves, je crains l'homme d'un seul lit. — Et continuant sa pensée : On crie à la faillite de la science, mais ce n'est pas encore dans les collectivités qu'elle existe, c'est dans les individus. Quel captivant procès à instruire!

— Je vois que tu m'as comprise, Yves, et qu'il n'est plus utile que j'approfondisse à haute voix ce sujet. Il y a d'ailleurs des choses qu'on ne peut dire sous peine de lèse-humanité, et ce n'est en somme que le moindre côté de la question. Je serais sans doute arrivée, comme les autres, à me résigner, à prendre mon mal en patience... Dans les pays à mœurs protestantes, la femme n'est guère mieux traitée en général et elle parvient à étouffer la révolte de ses sens par une abondante progéniture; la maternité est en réalité chez elle moins un instinct qu'un désir physique...

— Tiens! tiens! interrompit Yves, rêveur. Ce serait alors une des raisons de notre dénatalité... La Française, heureuse dans sa chair, n'aurait donc pas le désir physique de l'enfant, mais l'instinct... et comme la volupté est aussi un instinct, et le plus fort de tous lorsqu'il est éveillé, ce serait lui qui triompherait...

— C'est possible, reprit Mily. En tout cas, pour moi,

j'avoue que mon enfant, après m'avoir apporté au début un apaisement superficiel, fournit certes un aliment à ma sensibilité, mais en aucune façon à ma sensualité. Mon malaise revint rapidement et s'accrut bientôt dans de telles proportions que je me figurais être atteinte d'hystérie. Je devenais amère, pessimiste, insociable... Des ouvrages médicaux, notamment ceux de Mary Stopes, achetés en cachette et dans lesquels je cherchais fiévreusement le remède, ne purent me donner qu'une explication, comme si dans le désert un voyageur mourant de soif se penchait sur un puits pour y tirer de l'eau et n'en remontait que la formule de son analyse chimique... Alors, à bout de lutte contre moi-même, je me décidai à rendre visite à un spécialiste des maladies nerveuses, disciple de Freud et ami intime du docteur Härtsch. A demi-mots, parlant d'une compagne qui n'osait pas... A la première phrase il m'avait découverte et, s'imaginant que je souffrais de l'éloignement de mon mari, se proposa... C'est en sortant de chez lui, après avoir fait claquer la porte de répulsion, que j'eus le sentiment net de mon insatisfaction totale. Non! Ce n'était pas un homme seulement qui manquait aux élans de mon être, mais l'amour. Mon âme, autant que mon corps, avait faim de rassasiement.

Mily Härtsch fit une courte pose pour regrouper ses pensées vagabondes. Yves approcha d'elle son visage et, tout ému, baisa ses yeux.

— Cette découverte me bouleversa. Une sorte de vertige me grisait et je me sentais choir dans le vide, dans l'inconnu. Je cherchai machinalement un soutien, un refuge; j'étais prête à m'accrocher avec désespoir au premier qui se présenterait. Le doux visage d'une amie d'enfance me sourit en pensée; je courus chez elle. Elle était absente, et ce fut son oncle qui me reçut, — l'abbé Schleicher, vicaire à Paris...

— L'abbé Schleicher! Mais, je le connais très bien!

C'est lui qui a déterminé la vocation de mon frère. Il a une grande influence personnelle, c'est un saint!

— Oui, un saint! Lorsque sa nièce rentra, deux heures plus tard, j'étais transformée. Je lui avais fait à peu près la même confession qu'à toi. Il y a des souffrances intimes qu'une femme ne peut guère avouer qu'à son amant ou à un prêtre, parce qu'ils sont les seuls à en proposer un remède. Bon ou mauvais, c'est selon; celui-ci semblait devoir être efficace, je me décidai à l'essayer. Trois mois après, suivie d'ailleurs par Hanni, je me convertissais au catholicisme et recevais le baptème à N.-D. des Victoires.

— Sans consulter ta famille? s'étonna Yves.

— Non. Je te répète que le professeur et le docteur Härtsch sont athées; ils n'ont pas même la religion de la Nature. Mais je les avais tenus au courant, et cela avait fait un beau tapage! Pressions, menaces, invectives, rien n'y manqua. Quand ma résolution fut exécutée, je devins l'objet d'une lutte sournoise de harcèlement où se révéla, chez ces deux hommes si supérieurs, une telle haine de ma foi que je restais confondue de leur petitesse d'esprit. Quel raffinement ils apportaient à ridiculiser les cérémonies du culte, à dauber sur les mystères, à nous bafouer! En réalité, ce qui les jetait en telle rage, ce n'était pas la religion elle-même, ils étaient vraiment au-dessus de cela, mais c'était de penser qu'il pouvait y avoir à la vie une autre explication que celle de leur science, et que moi, Frau Doktor Karl Härtsch, osait faire passer, au vu et au su de tous, les raisons de l'âme avant les raisons de l'esprit. Comprends-tu maintenant ce que j'ai exprimé tout à l'heure quand je t'ai dit : on m'a tuée. L'âme, le cœur, les sens, ce diadème de la nature humaine, ont été tour à tour et sciemment, méprisés, refoulés, abattus en moi, par ces hommes qui sont véritablement parvenus, mais au détriment de leur humanité intérieure, à la plénitude de l'esprit à l'état pur.

— Des dieux sans âme! murmura Yves, songeur.

— Exactement! Mais moi, moi! je ne suis qu'une femme, une simple femme! C'est cela qu'ils auraient dû comprendre!... Hélas! ils n'ont su que se divertir de mes idéals avec l'insouciance de l'enfant qui joue avec la petite vague, ignorant dans son inexpérience que ce tout petit bruit et ce petit mouvement sont nés des plus grandes profondeurs possibles qu'il n'atteindra jamais...

Yves respecta quelques instants son émotion, puis sur un ton indigné et surpris :

— Et tu n'as pas été tentée, après cette dernière épreuve, de te libérer, de t'affranchir?...

— Ma foi nouvelle me soutenait.

— De prendre un amant?

— J'espérais mieux. J'avais l'espoir secret que, tôt ou tard, je rencontrerais l'amour. Je t'imaginais... je te rêvais! Et puis, c'est une grosse affaire dans nos contrées. Nous ne sommes certes pas profondément meilleures que les Françaises, mais si nous savons choisir un mari, nous n'osons pas choisir nos amours. Mal secondées, nous n'avons ni le courage ni l'orgueil de notre sexualité, parce que ses joies, à peine pressenties, ne nous sont qu'à demi-révélées, ou malhabilement, ou quelquefois même pas du tout. Nos hommes sont de bons pères de famille et de mauvais amants. Alors, ça n'aurait rien changé. D'ailleurs, j'avais aussitôt trouvé dans les pratiques régulières de la religion catholique un débouché naturel à mes ardeurs de vivre, un dérivatif à mon tempérament. Je m'abandonnais, avec une volupté presque coupable, au rythme chaud de ses orgues, aux mélodies suaves de ses chants liturgiques; je me grisais des odeurs pénétrantes de l'encens, des cierges, des fleurs d'autel. J'avais des frissons secrets à la confession, des émois intimes à la communion... — et puis, ces foules exaltées, ces processions, ces pèlerinages, — Lourdes! Lisieux! Assise! — toute cette vie surnaturelle où le divin est humanisé, mis

à notre portée, m'exaltaient et me comblaient. Vois-tu, tandis que le protestantisme s'adresse à l'esprit, le catholicisme parle aux sentiments. Alors, toute femme passionnée est une catholique qui s'ignore. Seulement, voilà! L'esprit peut à la rigueur combattre et vaincre les élans de la chair, — le sentiment ne peut guère que les affiner. Comprends bien ce que je veux dire : ma conversion n'a jamais supprimé la cause du mal, elle en a seulement adouci la violence et modifié le cours. J'étais sensuelle, elle m'a rendue en outre sentimentale. Elle m'a préparée à l'amour vrai. Elle m'a amenée à toi! Toi, Yves, mon chéri, tu as accompli la merveille, tu as dépassé mon attente! Oh! ce n'est pas moi qui te dirai que tu m'as éveillée ou révélée... J'ai assez souffert et assez lu pour avoir découvert depuis longtemps les possibilités de mon corps et ses attentes! Tu as été infiniment au delà! Tu as donné à tout mon être le bonheur — et la paix!

Son visage resplendissait d'une joie calme, ses yeux d'une confiance limpide. Un sentiment de sérénité qu'un amour fort fait toujours naître, renforçait tous ses gestes et les rendait très doux à la fois.

Elle semblait heureuse et tranquille. Brusquement, à une pensée qu'elle ne formula pas, elle reprit cette attitude grave qu'Yves avait observée depuis l'avant-veille. Comme elle continuait à se taire, il l'aida à se sortir de l'embarras qu'elle paraissait avoir à poursuivre.

— Et maintenant, Mily, tu songes à l'avenir?

— Non, mais à cette idée troublante que tu as émise tout à l'heure, que la maternité serait beaucoup plus fonction d'un désir insatisfait que d'un instinct. C'est si opposé à ce que la société, la famille et plus tard le mari inculquent à la jeune fille! Et puis, si je me recueille à présent en moi-même, je trouve que je suis, à la lettre, « heureuse en ma chair », selon ton expression, et pourtant... Un enfant de toi, Yves, quelle ivresse totale!

— Oui, mais dans ce cas ce serait un enfant de

l'amour et l'amour, parce qu'il a toujours soif d'absolu, d'infini, d'éternel, n'est au fond qu'un merveilleux désir insatisfait!

— Non, laisse-là les paradoxes, Yves, ou j'hésiterai à te croire sincère lorsqu'il t'arrivera de l'être.

Et soudain d'une voix trouble :

— Tu n'aimes pas les enfants?

Il se fit affectueux et câlin :

— Oh! Mily, ne dis pas cela! Il n'y aurait pas de joie au monde plus grande pour moi!

Elle voulut le pousser jusqu'au bout :

— Même si cela arrivait vraiment?

— Chérie! Tu n'as pas le droit de mettre ainsi en doute mon amour! Je t'aime, sans la moindre défaillance, comme ma femme, celle qui pourrait devenir la mère de mes enfants...

Mais il laissa sa phrase en suspens. Il venait tout à coup de se demander, dans un éclair de sa pensée, si les dangereux abandons de leurs dernières étreintes, qu'il s'était expliqués à lui-même par l'usage préalable de précautions intimes, n'étaient pas en réalité intentionnels... Il s'indigna aussitôt d'avoir pu même une seconde soupçonner Mily capable d'une telle manœuvre, et il allait poursuivre avec une confiance à peine moins relâchée, lorsque la fuyante explication illumina brusquement son esprit.

— Mais... tu es enceinte?...

Elle hésita. Le panorama de sa vie, qu'elle venait de dérouler sous ses yeux, n'avait pour but principal que d'amener Yves à ce carrefour imprévu, point initial de leurs nouvelles destinées. Ils pouvaient continuer ensemble par la grand'route de la vie qui est celle des passionnés, ou prendre par les chemins de traverse qui sont les sentiers des amants. Elle hésita. Non qu'elle fût indécise sur sa propre orientation; sa voie avait été tracée dès la première certitude de son état, mais elle vou-

lait, avant d'avouer, être sûre de son compagnon, sentir en lui l'inébranlable fermeté de la passion, être entraînée dorénavant par lui dans l'aventure où elle allait le jeter. Sinon, elle se tairait et se déciderait, la mort également dans l'âme, à supprimer en son corps le germe de vie dont l'amour l'avait fécondée dès leur première union imprudente. Longuement, à la lueur douce d'un ciel chargé d'étoiles, elle regarda celui auquel elle allait définitivement se livrer ou se refuser, scrutant son subconscient jusqu'au fond de son âme, soupesant, d'intuition, jusqu'à la substance grise, la valeur de l'aveu spontané : « Je t'aime... comme ma femme, celle qui pourrait être... » Aurait-il dit : « celle qui sera »?... Un tendre sourire d'Yves, anxieux quand même de sa réponse, ne lui permit pas de l'analyser plus avant. Devant ce sourire chavirant, miraculeux, une joie ineffable l'envahit, le sang monta à son visage qu'il éclaira, — elle eut une bouffée d'amour et de confiance. Une passion si intense resplendit alors de ses yeux qu'Yves, dans l'attente, devint pâle, comme si l'ardente brûlure de cette âme, semblable à l'extrême lumière qui décolore tout, corrodait le sang de son corps. « Oui, je crois...» avait-elle enfin répondu, avec cette délirante confusion des dernières pudeurs qui se livrent à haute voix dans les mots.

— Mais ça ne fait tout au plus que trois semaines!

Il avait lancé cette riposte avec une hâte fougueuse où perçaient à la fois le soulagement d'avoir évité de justesse un accident, et la satisfaction de n'avoir pas été engagé à son insu dans une affaire si grave. Il n'aimait pas être pris à l'improviste, même en amour. Maintenant qu'il était l'homme prévenu qui en vaut deux, il avait besoin de quelques heures de recueillement pour faire le point et lui permettre de mesurer, en toute conscience, ses responsabilités légitimes, car cette épreuve n'ouvrait un débat que dans son âme. Cette révélation le heurtait

plus par sa soudaineté que par ses conséquences; il sentait bien que lorsqu'ils auraient adopté tous les deux une ligne de conduite, quelle qu'elle fût, ils trouveraient facilement dans l'ardeur de leur passion la volonté nécessaire pour l'atteindre et la réaliser. Aussi, est-ce d'un ton intermédiaire qu'il ajouta :

— Ce n'est peut-être qu'un faux espoir!

Et tendrement, car il sentait au fond de lui son immense amour l'entraîner : « Mais une grande joie, chérie, si elle se réalise... »

Mily, qui avait dit l'essentiel, sut se montrer satisfaite en surface de l'assurance souriante d'Yves. Elle fit confiance, en les abandonnant aux réactions profondes de sa passion, à ces vertus de sa race qu'elle aimait en lui et admirait : la force souple et joyeuse de son caractère, sa conscience claire et son moral débordant de jeunesse et de santé. Pour l'instant, elle se sentait en sécurité à son bras; elle retrouvait secrètement tous les courages dans le regard de ses yeux, si francs, si nets qu'ils semblaient devoir même la protéger contre les propres embûches de leur séduction... Et elle n'en demandait pas plus ce soir-là pour passer une nuit pleine et heureuse. Minuit allait sonner; ils s'étonnèrent alors de l'heure tardive où les avait conduits cet entretien et regagnèrent leur chambre, l'âme en apparence paisible et unie.

Cependant, dès le lendemain, Mily commença à manifester quelque intérêt à la famille d'Yves, et comme elle s'aperçut que les questions généalogiques lui plaisaient, l'amena adroitement à établir l'état présent de sa maison. Elle voulut aussi connaître la mentalité de ses parents, les sentiments de Mme de Vezet — « la plus dévouée des mères qui ne vit que pour moi!... » — « naturellement, c'est ce que je ferais aussi, si tu étais à moi, »— s'informa de la situation faite par la société française aux ménages en marge, aux femmes affranchies, s'étonnant d'un ostracisme persistant, alors que dans les pays

à change haut les conceptions modernes de la vie étaient devenues beaucoup plus larges, plus humaines.

— Je croyais, avoua-t-elle, que les difficultés de l'après-guerre avaient eu raison de vos préjugés.

— Oui, mais pas de la religion, répliqua-t-il.

Par toutes ces légères incursions dans sa vie privée, auxquelles il se prêtait avec une complaisance ravie, elle réussit à créer en quelques heures une intimité d'un ordre nouveau, qui venait compléter et resserrer celle malgré tout précaire de l'alcôve. Il s'y abandonnait avec une joie confiante, heureux de sentir naître en elle un intérêt qui le flattait davantage de s'attacher à sa personnalité sociale en formation, plutôt qu'à son facile prestige d'amant habile. Sa carrière? Mais, oui, elle s'annonçait brillante. Il avait eu de la chance jusqu'ici. Lorsqu'il quitterait le cabinet de Briand, où il avait été poussé par le crédit du Président Painlevé, ami de sa mère, il se ferait nommer à l'une des grandes commissions internationales qui siègent à Paris; il pouvait espérer arriver jeune, avec ses appuis politiques...

Ils avaient quitté leur hôtel depuis quelques minutes et suivaient une large allée couverte, qui se perdait quelque part dans les bois. Ils marchaient à pas tranquilles, flâneurs, en devisant à bâtons rompus.

— Est-ce qu'il faut beaucoup d'argent pour vivre à Paris?

— C'est comme partout, chérie, cela dépend des besoins que l'on se crée. Et aussi de sa situation, de ses relations. Ainsi, j'ai des camarades qui sont dans les affaires et font beaucoup d'argent, deux à trois cents billets par an; malgré cela, ils avouent parfois des fins de trimestre difficiles. Pour moi, je vis largement avec les quelque quarante mille francs de mon traitement, parce que j'habite chez ma mère et que ma fonction me procure sans frais les distractions courantes : réceptions, dîners, loges, chasse, week-end et le reste. En fait, les

vrais Parisiens se débrouillent toujours, ils savent s'arranger. Il y a tout un système social de cartes d'invitations et de billets de faveur qui est organisé à leur profit.

— Mais, penses-tu, Yves, qu'une femme avec deux enfants pourrait y vivre confortablement, comme l'on vit en Suisse, par exemple, avec une centaine de mille francs de rentes? De francs suisses, bien entendu! Je ne parle pas de francs-Poincaré, — des francs à quatre sous!...

Yves, soudain très grave, la regarda bien en face. Dans ses yeux, il rencontra le reflet de ses propres inquiétudes, exagérées par la passion et cependant amenuisées et embellies, comme le paysage le plus rude devient une délicieuse miniature dans le rétroviseur. Le soupçon qui venait de poindre dans son esprit se transforma alors en certitude et acheva de jeter le trouble dans ses pensées. Tout à son amour, il avait négligé jusqu'ici d'analyser la cause réelle de la curiosité persistante de Mily. Cette fois, il eut le sentiment précis qu'il était en présence d'une volonté de femme compréhensive et indulgente, qui cherchait généreusement sous une forme discrète à lui faciliter ses propres résolutions en en prenant elle-même l'initiative. Aussi, reconnaissant, alla-t-il de lui-même au devant des explications décisives :

— C'est... de toi... que tu parles?

Elle fit un signe affirmatif de la tête. Elle souriait avec une tendresse heureuse.

— Et... tu as réfléchi... à?...

— Oui, Yves, à tout. Oh! je suis assez sûre de mon amour pour ne rien te demander, surtout un sacrifice, si léger fût-il, qui s'opposerait à ta carrière ou à ton avenir littéraire, — mais seulement de me laisser reconquérir ma liberté et de vivre désormais pour toi, près de toi. J'ai trente ans... je veux, moi aussi, jouer mes chances de femme... Ma conscience est en paix, crois-moi. Je n'aurai pas besoin de grands mots pour excuser

ma conduite; incomprise, mal mariée, malheureuse en ménage, comme tout cela est mesquin! Et, d'ailleurs, que m'importe le monde! Toi seul comptes! Il n'y a plus à présent en moi qu'une raison d'être : mon amour! Je t'aime, et ne saurais rien vivre d'autre, voilà tout. Avant de m'accepter dans ta vie, je voulais que tu connusses la mienne; maintenant, c'est fait, et je suis en paix, car il a suffi que je m'explique devant toi et que tu me comprennes pour que je me sente absoute dans mon âme.

Comme Yves la contemplait avec une émotion silencieuse, elle poursuivit dans un élan plus sûr encore :

— Tout me sera si facile pour y arriver. Pense que le docteur Härtsch ne rentre de sa mission que dans treize mois...

— Treize mois, c'est vrai! Ses longues absences suffiraient seules à te justifier!

— Pas plus que les milliers d'épouses de marins... Non! Laissons cela, je t'assure... Je voulais dire qu'il n'y a aucun scandale à craindre pour qui que ce soit, personne ne me connaît en France. Tiens, Versailles, que tu viens de me faire découvrir, serait un endroit délicieux pour une future maman. Quel calme! Quelle solitude! Et si près de Paris, de ton ministère... Me comprends-tu enfin, mon cher trésor?

— Mais Mily, — objecta Yves avec une douceur extrême, — tu es en puissance de mari, et nos lois ne le permettront de mettre au monde, clandestinement, qu'un enfant né de mère inconnue...

— M'empêcheront-elles de le garder, de l'adopter lorsque je serai libre, de le reconnaître si je me remarie?... Non? Alors, que puis-je désirer de plus?

Elle pensait qu'Yves, par ces réticences, ne voulait qu'éprouver sa résolution et elle y répondait avec une joie ardente et sûre, si communicative qu'elle le surprit dans son brusque effarement et l'entraîna. Ils avaient

suivi en parlant la fraîcheur d'un de ces grands ombrages qui développent à leur percée les vastes horizons paisibles de l'Ile-de-France. Leurs yeux s'y reposèrent quelques instants pendant lesquels, sous l'action de la splendeur douce de ce paysage romantique, une sorte de communion fervente les rapprocha et les unit. Yves se sentait ému et troublé. Il subissait, silencieux, la griserie de cette aventure dont l'affolante tentation projetait à la fois dans son esprit et dans son cœur cent images fugitives, qui tournaient en accéléré sans qu'il eût envie d'en rompre le mirage. Prévenu depuis longtemps de la facilité avec laquelle les riches étrangères envisagent et réalisent leur divorce, amené par ses fonctions à frayer avec une société cosmopolite qui pèse les réputations à leur poids d'or, il se laissait aller à instruire, confusément, le doux devoir d'amour auquel il se devrait plus tard d'obéir. Devoir d'amour et devoir d'homme. Sitôt qu'elle serait libre... La sagesse des salons lui avait appris que lorsqu'une femme commence à s'évaluer en millions (et s'il avait calculé juste, Mily n'en valait-elle pas une dizaine?) on ne parle pas de son passé et l'indulgence s'impose d'elle-même. Une divorcée? Et puis après? Combien d'Altesses Royales, de princes et de ducs se satisfaisaient avec moins lorsqu'ils s'alliaient à quelque Américaine fortunée, petite-fille de gardien de vaches, de laveur de vaisselle ou de... Il y a des enjeux qui valent la peine de toutes les folies. Il savait aussi qu'épouser une femme riche, c'est gagner sur le sort toute une vie de travail, c'est doubler sa propre vie. D'ailleurs, il ne s'agissait pas d'une folie, mais d'une exacte réalité; à lui de la bien vivre, car il croyait qu'il n'y a pas de vie, même la plus humble, où la fortune, l'amour, le bonheur, ne s'offrent une fois, puis passent et souvent pour toujours! Tant pis pour ceux qui n'ont pas su ou n'ont pas osé agir, vivre! Ils restent les mains vides et l'âme stérile. Seule, sa religion... En vérité, sa

conscience était depuis cinq semaines annihilée par la plus violente, la plus chaotique des passions; d'ailleurs, il y a des scrupules qui ne se conçoivent plus guère... et lui aussi avait trente ans! Trente ans! son cœur battit une cadence folle, un vertige exquis le pénétra. Fortement, il empoigna le bras que Mily avait passé sous le sien, et le serrant à pleins nerfs :

— Mily, mon cher amour, murmura-t-il, la gorge contractée, quelles perspectives merveilleuses ne viens-tu pas de m'entr'ouvrir! Dispose de moi, je m'abandonne avec confiance entre tes mains. Je croyais que nous nous étions tout donné dans nos étreintes, et voici que tu m'apportes de nouvelles expressions de vie!... Mily! Mily! comme je t'aime!

Ils étaient parvenus aux bords du bassin dédié à Latone, dont les charmantes sculptures de marbre blanc et de plomb doré sollicitaient en vain, pour la jouissance de leurs yeux, une attention définitivement concentrée sur eux-mêmes. En face d'eux s'allongeait la perspective du Grand-Canal, comme un miroir à l'horizon, qui semblait refléter, avec les éclats fulgurants d'un coucher de soleil automnal, le splendide rayonnement de leurs âmes, enfin en concordance. Près d'eux, la ligne du décor se rehaussait, ici de belles formes féminines du grand siècle, là de Cupidons rondelets et creusés de fossettes de la Régence : « De l' enfance partout », selon le vœu du Roi-Soleil, et de l'amour, auquel l'atmosphère paraissait si voluptueusement adaptée et soumise qu'ils s'attendaient tous deux, vibrants déjà de toute leur sensibilité émoussée à cette harmonieuse combinaison de l'art et de la nature, à entendre, venant du ciel, ou de leurs cœurs, les premières attaques triomphales de quelque symphonie héroïque.

Bientôt, appelés par l'heure du thé, ils dirigèrent leurs pas errants le long du parterre d'eau, vers les tables qu'ils apercevaient dressées aux bords du Grand-Canal.

L'endroit était solitaire et charmant. Dans un taillis, un merle jouait du fifre; au loin un train sifflait. Des pâquerettes jouaient aux grandes dames sur le tapis vert. Mily, en souvenir de leur séjour, se baissa vers la pelouse et se mit à cueillir quelques fleurs. Au moment où elle se redressait, elle aperçut deux individus de mauvaise mine qui s'avançaient en sens inverse, étaient sur elle... Elle chercha à les éviter, fit un faux pas, heurta celui qui était le plus proche et qui, la bousculant d'un coup d'épaules imperceptible, la renvoya à terre où elle alla donner de la tête. Yves avait poussé un cri, mais Mily s'était déjà relevée; elle prit le mouchoir fin qui sortait de sa pochette et l'ayant porté à son nez, le retira tacheté de sang. « Oh! Quel brutal! » fit-elle alors.

— Ah! c'est lui qui t'a... gronda Yves.

D'un bond, il s'élança vers les jeunes vauriens qui ricanaient dans une fuite rapide, rejoignit le coupable et le saisit au col d'une poigne furieuse. Il lui avait placé la main sous la mâchoire, prêt à frapper. Effrayé par l'air menaçant d'Yves, le complice déguerpit dare-dare.

— Lâchez-moi! hurla l'autre en se débattant.

Yves, qui ne cessait de le rudoyer, le poussait auprès de Mily.

— Demande pardon! ordonna-t-il.

Le garnement, blême de peur, houspillé et geignant, hoqueta quelques excuses embrouillées. Yves desserra alors son étreinte :

— Ça va! Maintenant, décampe, sale bête!

Et le bousculant dans une dernière détente de violence, il l'envoya à son tour rouler sur l'herbe.

— Je te remercie, chéri, murmura Mily tandis que le voyou s'éloignait à grands pas en proférant des invectives. Mais quelle imprudence! Ils étaient deux et auraient pu te faire un mauvais parti!

— C'est vrai, concéda Yves, peu à peu désaveuglé de sa colère. Mais que veux-tu? Je suis un impulsif; quand

la femme que j'aime est en jeu, je ne suis pas maître de mes réflexes. Ça me prend au ventre, je deviens fou!

Et il lui avoua à quel degré il portait encore l'empreinte de la guerre et subissait les lois de la formation que sa jeunesse y avait reçue. Officier, ayant à vingt ans la vie de quarante hommes entre les mains, il avait dû, dans les moments graves, apprendre à agir vite, souvent d'instinct et à tous risques. Il avait été ainsi éduqué à la décision en éclair, il était devenu un homme d'action immédiate. N'était-ce pas au fond une école précieuse pour ceux qui ne devaient en sortir que pour être jetés dans l'autre lutte, celle pour la vie?

— Cela dépend, s'effraya Mily. Yung te répondrait que l'instinct, lorsqu'il est resté sain, est le guide le plus sûr dans l'existence. Mais ce sont tes nerfs qui m'inquiètent... tes nerfs de Français prompt à tout, toujours prêt à se passionner...

Après un thé léger, — l'incident leur avait coupé l'appétit, — ils louèrent une barque et se promenèrent sur le Grand-Canal au gré de leur fantaisie, puis ils rentrèrent à l'hôtel et se retirèrent dans leur chambre où ils se firent servir à dîner. C'était leur dernière soirée. Ç'allait être leur dernière nuit. Ils voulaient en faire une suprême veillée d'âmes et, d'un commun accord informulé, s'abandonnèrent à ce qu'il y avait de meilleur en eux. Les heures alors s'écoulèrent dans une indicible sensation de bonheur. Elle, semblait renaître en elle-même. Trop longtemps victime d'une erreur du destin, elle sentait que la vie enfin lui accordait pardon et secours en l'ouvrant à la grâce de sa vérité, de ses promesses et de ses joies; lui, s'apercevait avec ivresse qu'il retrouvait le cœur et l'âme de sa vingtième année, ou plutôt qu'il découvrait le cœur et l'âme de ses trente ans. Et lorsque, très tard dans la nuit du monde, après d'ineffables tendresses, leurs corps se trouvèrent et s'unirent, ils se confondirent véritablement avec leur

sentiment du divin, goûtant, jusqu'à la sensation chaotique de la création, l'ivresse sacrée de la présence réelle d'un dieu en eux. Leur chair n'était plus chair, mais amour.

Mais, si l'amour est un péché qui fait gagner le ciel, il porte en lui-même son châtiment. « Plus on le fait, plus on le peut; plus on le peut, plus on le veut ! » disait Yves avec amertume, si bien qu'après le sacrifice quasi religieux de cette première union, ils connurent l'insatiété du plaisir et s'épuisèrent, sous l'action tentatrice d'une fausse mystique charnelle, dans des étreintes répétées où ils se retrouvèrent, corps contre corps, avec leurs passions et leurs limites. Ils perçurent alors le sens exact de leur prédilection et que, sous la vaine réthorique de leur sentimentalité et de leur idéal naturel, ils avaient été jetés l'un vers l'autre et restaient liés, comme l'enfant dans le sein de sa mère, par toute l'indéfectible emprise de la chair. Et ils n'en furent ni repentants ni honteux.

Poursuivis par les mêmes exigences, ils se levèrent très tard le lendemain. Après le déjeuner, où ils réglèrent la note de leur séjour, — un millier de francs, — l'auto du Trianon-Palace les mena avec leurs valises à Paris où ils visitèrent la Sainte-Chapelle, que Mily désirait connaître, puis se recueillirent quelques minutes à Notre-Dame où elle voulut qu'ils fissent chacun un vœu, et arrivèrent à la gare de Lyon, le cœur lourd et désespéré. Un peu en avance, ils s'assirent à une table du nouveau buffet des grandes lignes, et, à l'écart de l'agitation baroque des quais, ils essayèrent de tromper l'inquiétude de leur séparation imminente. Malgré eux, tout les ramenait à leur tristesse.

— Je voudrais partir avec toi, Mily, très loin, plus loin encore, fit Yves d'une voix chavirante.

Puis essayant de se ressaisir :

— Partir !... Depuis que je sais rêver, je rêve de ca-

ravanes et de paquebots... C'est pour cela, tu sais, que je suis entré dans la diplomatie...

— Et que tu n'as jamais quitté l'Europe, sourit-elle avec effort.

— T'ai-je dit, chérie, que ce sont tes deux tours du monde qui m'ont d'abord le plus intéressé en toi? Tes missions aux pays lointains t'auréolaient à mes yeux du mystère des sensations nouvelles, insoupçonnées... Cela te surprend?

— De ta part, Yves, énormément, répondit-elle. Le progrès moderne engage davantage à courir après le bonheur qu'à le créer en soi. Toi, le sédentaire bien français, tu portes encore ton bonheur en toi. Ce qui m'a attirée vers toi au début, c'est justement l'homme qui n'a pas encore parcouru l'univers, l'homme intact, celui qui n'en est pas à se regretter en gémissant le vers de Baudelaire que je lisais ces temps-ci :

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage!

On venait d'accrocher en tête du rapide la voiture bleue du sleeping; Yves s'approcha du contrôleur, retint un lit pour Mily et, comme il n'y avait pas de porteur, y fit déposer ses bagages par le garçon du buffet. Mily s'était approchée de lui, silencieuse, émue.

— Quand reviendras-tu? questionna-t-il d'une voix implorante.

— Chéri, sois raisonnable, geignit-elle. Ne me tourmente pas inutilement. Tu sais que mon beau-père arrive à Bel-Abri après-demain... Sois patient, laisse-moi organiser notre réunion définitive, c'est l'essentiel. Je vais réfléchir à tout cela... Il y aura tant de choses pour moi à arranger, à prévoir... Je t'écrirai. Aie confiance, chéri.

— En voiture! Allons, madame, s'impatienta le contrôleur.

Elle se jeta dans les bras d'Yves, s'y blottit presque, cherchant ses lèvres. Le train partait; elle sauta sur le

marche-pied de son wagon, penchée vers Yves, lui envoyant de loin des baisers. Le rapide s'estompait qu'ils se tendaient encore les mains à travers l'espace en des gestes désordonnés d'adieu, mais déjà un mince ruban de fumée grise, que la brise rejetait vers lui, ne les reliait plus à leur propre vue.

Lorsque le train eut disparu à ses regards, des larmes, lentement, remplirent ses yeux, malgré lui, malgré son amour-propre de ne pas paraître ridicule, malgré tout son désir de lui obéir et d'être fort. Il laissa donc ses nerfs se détendre comme ils pouvaient, s'étonnant toutefois que sa forte souffrance morale se traduisît ainsi par une faiblesse physique. Il était seul sur le quai depuis longtemps lorsqu'il revint tout à fait à lui. Il se sentait écrasé comme s'il portait dans son cœur la charge du monde. L'air égaré, il retourna au buffet qu'ils venaient de quitter; leur table n'était pas encore desservie, il y reprit place, commanda un thé, le but dans la tasse de Mily et mangea, avec des gestes d'enfant pauvre, le morceau de brioche qui restait et qu'elle avait tenu dans ses doigts, porté à ses lèvres. A peine en put-il sentir la puérilité. Il était dans un tel état de sensibilité maladive qu'à ce contact de l'absence, tant sa désespérance était grande, il eut la sensation de connaître le goût tragique du néant. Alors, poussé par une impulsion inconnue, il entra au télégraphe et lui expédia une dépêche afin que Hanni pût la lui remettre en venant la chercher à Antibes. Ainsi, dans sa pensée, c'était lui qui l'accueillerait le lendemain à sa descente du train.

Rentré chez lui, il défit sa valise avec d'inexprimables sanglots dans la gorge. Sa mère, si bonne et délicate, évita de paraître s'apercevoir de sa désolante tristesse. Sans doute, comprenait-elle... Au dîner, elle se fit enjouée.

— J'ai reçu deux fois la visite d'une charmante Hon-

groise qui t'a connu à Juan-les-Pins. Elle est de passage à Paris et désire absolument te voir.

— Olga Bolcsway? Ah! Elle est venue ici? Vous savez que c'est une artiste?

— Oui, professeur au Conservatoire de Budapest; nous avons fait aujourd'hui de la musique en t'attendant. Elle paraît très comme il faut. Je l'ai invitée à venir prendre le petit déjeuner avec toi demain matin.

Yves se hérissa :

— Mais, voyons, Petite Mère, vous n'y pensez pas! Sans m'en prévenir! Sans savoir à qui vous avez affaire!

— Comment ça? C'est une amie de Mathilde d'Eylau. Et puis, mon pauvre enfant, tu n'es là qu'aux heures de table! Si tu ne veux pas qu'on vienne te voir ici, donne ton adresse au Ministère!

Il hocha la tête d'un air contrarié qui s'évanouit en quelques secondes de réflexion, car c'était au fond sans importance. Il acheva son repas sans entrain, se mit au lit de bonne heure et s'endormit aussitôt lourdement.

Au matin, il se reprocha ce repos qui l'avait séparé de Mily. Dès lors, instant par instant, il la suivit en pensée; à la toilette, au restaurant, dans son fauteuil, à Cannes, à Antibes, partout il était à ses côtés. Il la vit embrasser sa sœur et Hermann, il vit sa joie de les retrouver, et cette joie si étrangère à leur amour lui fit du bien.

A huit heures, il reçut Olga Bolcsway avec un air de contrariété cordiale. Elle n'y prit point garde et s'amusa, en déjeunant, à évoquer leur flirt sur la plage, en maillot de bain.

— Tenue bien moins suggestive que celle-ci, plaisanta-t-il, à cause de tout ce qu'il nous faut deviner...

— Pas pour nous autres femmes, s'il vous plaît, à cause de tout ce que nous ne pouvons plus voir... Oui, vous comprenez, nous détestons les impairs; avant de nous engager à mettre le point sur l'*i* du mot « Oui »,

nous aimons bien savoir si nous avons affaire à une majuscule ou à une minuscule...

Elle s'exprimait en un français maladroit, un peu traînant, qui serait devenu agaçant s'il n'avait été nuancé d'un accent drolatique du plus curieux effet. Yves se mit à sourire en la regardant par en-dessous.

— Eh! eh! Vous me flattez... car je me souviens de certain thé que vous aviez accepté de venir prendre chez moi à Juan-les-Pins...

— Oh! mon cher petit comte français, vous avez eu l'amabilité de le décommander à temps pour vous éviter une attente stérile...

Yves la contempla avec un air d'incrédulité émerveillée.

— Pas possible! Vous étiez souffrante? sans doute. Et... maintenant?

— Pas davantage! Non, n'essayez pas! Je vous assure que c'est tout à fait inutile, vous n'y arriveriez jamais...

— Jamais, pour une femme, c'est combien de temps?

— C'est toujours!

— Et toujours, c'est combien de jours?

— Taratata! La duchesse m'honore de son amitié, je l'aime trop et elle vous aime trop, — pour lui faire ça!

— Vous croyez? répliqua Yves négligemment.

Mme de Vezet vint les rejoindre à ce moment et Olga Bolesway s'empressa de les entretenir du but de son voyage. Elle voulait profiter de ses vacances en France pour organiser une tournée de propagande de musique hongroise dans les principaux postes émetteurs de l'Europe occidentale, et avant de se rendre à Londres-Daventry, via Bruxelles et Amsterdam, désirait obtenir un engagement aux studios de la Tour Eiffel et de Radio-Paris. « Pourriez-vous m'appuyer? Je ne connais personne. »

— L'un des directeurs de la Société de la Tour est de

nos amis, dit Mme de Vezet. Mon fils vous présentera à lui...

— Ce soir, si vous voulez, fit Yves dans l'idée de s'en débarrasser au plus vite, et ils se séparèrent quelques instants plus tard, après avoir pris rendez-vous pour cinq heures au Grand-Palais.

Cependant, il avait été piqué par l'indifférence désinvolte de la jeune artiste. Cet aveu qu'elle ne serait soit-disant pas venue à son thé de la villa Dianah l'irritait et l'excitait à la fois. Il éprouvait le regret d'avoir manqué l'expérience de cette dérobade et sentait sourdre en lui le désir d'une revanche. Lui qui savait apprécier ses succès à leur mesure exacte et n'en était jamais grisé, s'exagérait facilement l'importance d'un échec parce qu'il y était peu habitué. En se rendant à pied au ministère par l'Esplanade des Invalides, qui était sa route préférée, il se proposa plusieurs plans qu'il abandonna aussitôt. Il arriva de la sorte, sans avoir rien décidé, à son bureau où il trouva un mot de son collègue Bondery, reparti la veille au soir pour le Touquet. L'huissier de service, le fameux Durand qui serrait la main aux parlementaires en visite, lui remit en outre une feuille sur laquelle il avait noté une série d'appels téléphoniques, parvenus pendant son absence : « Mlle Marie Aldine, lundi 11 h. 30, 16 h. 15; Mardi, 11 h. 30, 16 h. 15; Mercredi, 11 h. 30... »

— Durand, prévenez le standard qu'en dehors du service, je n'y suis pour personne.

Il examina hâtivement le courrier, se mit à onze heures, selon la consigne laissée par Bondery, en liaison par fil avec le Président dont il reçut les instructions, dicta quelques lettres urgentes et fit préparer la valise du soir. De la sorte, lorsqu'il revint vers quatre heures à son Cabinet, il en avait terminé avec ses devoirs de vacances. Alors, en jeune fonctionnaire qui n'aime pas rester inoccupé, il prit devant lui une feuille de papier à lettres et, un peu en-dessous de l'en-tête gravée au nom

de la République Française, il écrivit passionnément : « Mon cher amour! »

Ceci fait, sa plume resta en suspens. Il répéta à mi-voix, deux ou trois fois, pour se donner de l'élan : « Mon cher amour! » — ajouta : « Mon très doux amour! » et s'arrêta. Hésitation fatale. Certes, il savait à qui cette invocation s'adressait, mais entre lui et Mily venaient de s'interposer d'autres visages qui s'étaient perfidement insinués dans son recueillement depuis la veille : sa mère, Olga Bolcsway, Marie Aldine... autant d'appels contradictoires, d'occasions d'agir dans des sens différents, bref, autant de sujets d'égarement. Le trouble était en lui, l'unité de ses pensées s'effritait. Son cœur y était bien, mais son esprit était tiraillé par ailleurs.

Mécontent de lui, il dut avoir recours à son porte-cartes de cuir rouge, où le sourire de Mily arriva à triompher de ses tentatives d'échappement. Il en fut réconforté contre lui-même et sa lettre, toute bourdonnante et secouée de passion, se trouva écrite en vingt-cinq minutes, — temps qu'il calcula malgré lui, car il jetait de temps à autre de furtifs coups d'œil sur son Harwood pour ne pas arriver en retard au studio de la Tour Eiffel.

Il s'y trouva d'ailleurs un quart d'heure trop tôt, dans ce sens que la jeune Hongroise se donna quinze minutes de retard. Cela ne fut pas pour lui déplaire, car il avait observé que les femmes sont rarement ponctuelles avec les hommes auprès desquels elles sont en pensée; — en somme, bien avant eux, elles sont déjà au rendez-vous. Il profita de son attente dans l'antichambre pour se rappeler que le vaguemestre du Quai d'Orsay lui avait remis deux lettres en sortant. Il les exhiba, un peu froissées, d'une de ses poches où il les avait fourrées distraitement sous le couvert d'autres préoccupations. La première émanait de Mathilde d'Eylau et il la remit poli-

ment en poche après un regard entendu; la seconde... quelle ne fut pas sa surprise de s'apercevoir en l'ouvrant qu'elle était de Mily... écrite dans le train, jetée en cours de route, à Orange. Il s'attendait si peu à recevoir aussi tôt des nouvelles qu'il n'avait même par reconnu l'écriture. D'un trait, il parcourut les quatre pages bien ordonnées, revint sur certains passages importants, la reprit depuis le commencement, la relut encore. Une immense tendresse, un abandon définitif à son nouveau destin d'amour, s'exhalaient de ces lignes serrées. Mily ne parlait plus de son passé, désormais aboli, mais de leur avenir. Dès maintenant, elle allait organiser la conquête de sa liberté. Elle commencerait par faire transférer sa fortune dans des banques françaises, consulterait un avocat pour l'action en divorce, préparerait son départ de Zurich de manière à le faire coïncider, pour qu'elle eût plus de courage, avec la fin du Congrès de l'Internationale des Elites où Yves devait se rendre en octobre, bref!...

— Oh! Je vous ai fait attendre!

Olga Bolcsway était devant lui et lui tendait ses doigts gantés, avec un air de dire : « Oui, je vous ai fait attendre, pauvre monsieur, je comprends l'impatience que vous aviez de moi. Elle me flatte! » Surpris, Yves fit disparaître hâtivement, au hasard d'un réflexe, la lettre qu'il tenait en mains, cherchant une phrase banale pour cacher son désarroi et se laisser le temps de remettre ses esprits à l'ambiance nouvelle. Effort méritoire, mais bien inutile, car la jeune femme était de celles qui savent soutenir à elles seules une conversation. Un peu troublé, Yves comprit qu'elle repoussait son départ de quelques jours. Machinalement, il avait fait passer sa carte. Le planton de service, un sapeur du centre radiotélégraphique militaire, les introduisit aussitôt. Le directeur, homme aimable et ami des arts, discuta pour la forme la date et les conditions qui lui

étaient demandées et fit taper une lettre de confirmation qu'il signa et remit à la jeune artiste :

— Passez donc me voir un de ces soirs, voulez-vous? Nous parlerons de votre programme...

Olga Bolcsway était épanouie. « Il n'y a pas à dire, déclara-t-elle à Yves en sortant, les Français sont devenus des hommes d'affaires. En quelques mots...

— ...Et demi-mots...

— ...Tout est conclu. Merci, mon cher petit comte. Et, maintenant, si vous êtes libre, je vous invite à dîner...

Yves eut pour lui un ironique sourire.

— Hé! là, jolie madame! Vous m'invitez?...

Elle le regarda de côté, un peu embarrassée.

— Mais... oui! Cela a l'air de vous choquer! On m'a dit que ça se faisait très bien, en France...

— Tiens! Tiens! Comme c'est curieux! Et qui vous a dit cela?

Elle retrouva son assurance :

— Mais... tout le monde à Juan-les-Pins! Jaime de Ugarte, Jacopoulos, le prince Schurzo, le baron Karsof...

— Ah! bon, nous y voilà! Un Argentin, un Grec, un Roumain et un Russe... Evidemment, pour eux... Ils font ça très bien en France...

Ecœuré, il avait envie de prétexter un engagement et de la quitter. Il lui avait rendu service et le beau rôle lui restait. Mais la conversation du matin n'avait cessé de le tracasser et il s'était juré d'en avoir le cœur net. Il l'emmena donc dans un restaurant possible, quelque part dans la rue de Ponthieu, cherchant, en vain, à découvrir les pensées vraies de sa rusée partenaire, si bien que lorsqu'on lui présenta l'addition il en était toujours pour ses frais. Ils se levèrent de table qu'il était aussi indécis, — dérouté! Olga était si spirituelle qu'elle lui donnait de l'esprit à son corps défendant, et si charmante qu'il se sentait devenir maladroit. Manifestement, elle était heureuse; il gâchait son temps à insister.

Il l'accompagna à pied jusqu'à l'avenue Malakoff où elle habitait la garçonnière de compatriotes partis en voyage. Dans l'antichambre, vaincu par l'énigmatique bonheur de sa compagne, il s'inclina avec une grâce courtoise pour prendre congé.

— Non, pas si vite! Vous êtes mon prisonnier, mon petit comte français! Je vous ai, je vous garde.

Yves se redressa avec une lenteur mesurée. Il ne voulait pas paraître troublé, ni laisser soupçonner que son cœur battait plus vite... « Voilà! Voilà! pensa-t-il. J'ai été joué comme un gamin. C'est elle qui a sa revanche de mon lâchage de Juan-les-Pins!... »

Elle lui souriait, tentante, offerte, et si près de lui qu'il ne respirait que son haleine et son odeur. Un vertige de femme le grisait... Il se raidit, et très doucement se dégagea.

— Je suis tout à fait au regret de ne pouvoir rester, dit-il d'une voix posée; ma mère m'attend.

Elle le dévisagea avec une stupéfaction inquiète, puis câlinement, en lui mettant les mains sur les épaules :

— Mais voyons, Yves, je vous dis que...

— ...Ce serait mal de troubler votre amitié pour la duchesse.

— Une nuit, voyons, c'est si peu de chose!...

— Pour vous, peut-être, mais pas pour elle. Allons, au-revoir, chère Madame, et bon voyage. Mes respects à votre amie, je vous prie.

Il chercha des yeux la serrure, prêt à partir. Olga Bolcsway serra les dents, puis, en frappant le tapis d'un pied coléreux, elle lui jeta, dans un sifflement de lasso :

— Vous êtes stupide! Vous êtes stupide!

Yves pâlit pour la forme, mais d'un pas se rapprocha d'elle, la saisit d'un geste brusque à pleins bras, s'empara de ses lèvres et les garda. Elle se pâmait. Alors, il desserra son étreinte, et, après avoir baisé avec douceur

les mains qu'elle lui abandonnait, défaillante de désirs prit ses affaires, ouvrit la porte et s'en alla.

— Don Juan-les-Pins!

En une autre circonstance, cette apostrophe l'aurait cinglé comme une injure. Il n'eut pas même besoin de hausser les épaules pour la laisser tomber; rien ne le glaçait davantage qu'une petite colère de femme. Il descendit donc posément l'escalier, les lèvres en fleurs sous un léger sourire satisfait parce qu'il avait amené Olga à ce double aveu de sa faiblesse. Toutefois, la rapidité de l'aventure l'avait assez étourdi pour qu'il ne s'aperçût seulement que dans la rue qu'il avait oublié quelque chose. « Qu'est-ce que je tenais donc dans les mains? » s'inquiéta-t-il en soupesant et palpant entre ses doigts repliés l'absence d'un poids, d'une forme. Ah! oui, *Scènes de la vie future*, le dernier livre de Duhamel. Il avait à peine commencé à le parcourir, et il y avait une dé--dicace... Il hésita. Remonterait-il? Ne remonterait-il pas? Non! Il était plus humain, n'est-ce pas? d'éviter cette fausse démarche qui pouvait laisser croire d'abord à un prétexte... D'ailleurs, il ne se sentait en aucune façon l'envie d'éprouver l'accueil qui lui serait réservé cette fois-ci; il se méfiait du prêté pour un rendu, et lâcha par prudence Duhamel. Il fit de la main un geste d'indifférence et d'abandon qui le débarrassa définitivement du livre oublié, et comme la soirée était repliées dans une douceur tiède et reposante, il rentra chez lui par les jardins du Trocadéro et du Champ de Mars.

Mme de Vezet n'était pas chez elle. Yves en profita pour faire tourner quelques disques noirs récemment édités. Il admira la perfection de leur enregistrement électrique et acheva de retrouver la liberté de ses pensées à la tendre chanson des diaphragmes. Tandis qu'il s'évadait au murmure langoureux d'une mélodie de Jack Smith, le fameux *whispering baritone* dont il raffolait, il retira son veston, vida ses poches et plaça sur sa

table de nuit les papiers qu'elles contenaient. Il fut bientôt en pyjama, alluma le feu blanc de sa lampe de chevet et se mit au lit, assis. Le gramophone s'était tu. Yves, dans le silence solitaire de son studio, pensait à présent à Mily dont la douceur chaude lui manquait étrangement ce soir... Une autre chaleur, que ses pieds rencontrèrent, le fit sourire; déjà Fou-Fou, son adorable petit fox, qui s'était faufilé sous les draps à la faveur d'une porte ouverte et y dormait en boule, mais d'un œil, lui léchait la plante des pieds et les mordillait, ravi de l'aubaine. Excité par ce chatouillement, Yves se trémoussait, riant aux éclats. « Fou-fou! veux-tu finir? » Ce faisant, il étala tant bien que mal, sur ses genoux les papiers qu'il avait mis de côté, — courrier du jour, notes prises, coupures de journaux, — concentré dans la pensée de Mily avec laquelle il voulait finir la soirée. Il écarta donc à gestes rapides ce qui ne pouvait que le distraire d'elle, cherchant — toujours riant sous les offensives de son fox, — l'enveloppe mauve reçue d'Orange quelques heures plus tôt. Le triage terminé, il sursauta. « Tiens! Ça, par exemple!... C'est curieux!... » D'un bond, il fut debout, fouillant ses poches... Fini de rire!... Il était resté planté droit au milieu de sa chambre, ses habits vides dans ses mains crispées, s'interrogeant avec une inquiétude brusque, indéfinie. Il revoyait Olga Bolcsway arrivant à l'improviste au Grand-Palais, le surprenant dans sa lecture, puis son geste à lui, instinctif, la lettre dérobée aux regards indiscrets, disparaissant... Où? Il s'énerva et jetant brutalement par terre ses vêtements :

— Mais qu'est-ce que j'ai donc bien pu faire de cette lettre? cria-t-il. Et comme son fox, sorti du lit, cherchait à jouer et le relançait à gentils coups de pattes, il l'empoigna par la peau du dos et le flanqua à la porte d'un seul coup.

(*A suivre.*) YVES DE CONSTANTIN.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Léon-Pierre Quint : *Le Comte de Lautréamont et Dieu*, Les Cahiers du Sud, Marseille. — Philippe Lamour, Joe Bousquet, Carlo Suarès : *Voie libre*, Au Sans-Pareil. — Claude Cahun : *Aveux non-avenus*, Editions du Carrefour. — André Fontainas : *Dans la lignée de Baudelaire*, Editions de la Nouvelle Revue Critique. — Gérard-Gailly : *Flaubert et les Fantômes de Trouville*, La Renaissance du Livre.

L'œuvre singulière de Lautréamont, après un sommeil de cinquante ans, a connu un réveil miraculeux. Son caractère âpre, terrible, sarcastique, joint à sa forme allégorique aussi bizarre que saisissante, lui a valu au lendemain du cataclysme mondial une foule d'admirateurs dont certains vont jusqu'au fanatisme.

L'an 14 déchira sauvagement les voiles trompeurs dont s'enveloppait l'humanité. Ce fut comme une horrible révélation de l'humanité à l'homme. Beaucoup d'âmes du coup se trouvèrent portées à ce niveau de cruauté qu'atteignit Maldoror pour contempler l'Homme et son créateur responsable. Ses chants, tombés dès leur apparition à titre de choses démentes et incompréhensibles au plus profond de l'oubli, se mirent à fulgurer avec l'évidence d'une Révélation. Et ils devinrent pour maints esprits soulevés d'horreur une véritable Bible de la Révolte.

Le livre fort intéressant de M. Léon-Pierre Quint : **Le comte de Lautréamont et Dieu**, nous invite à considérer les *Chants de Maldoror* et la *Préface aux poésies* « comme deux livres uniques dans la littérature, explosion suprême du romantisme de la révolte et du délire verbal, qui vient d'éclater aujourd'hui seulement, avec un demi-siècle de retard ».

Ce sentiment de révolte qui donne aux *Chants de Maldoror* une vie si puissante, M. Léon-Pierre Quint a su le peindre depuis ses aspects les plus simples et les plus brutaux, jusqu'à ses formes socialisées les plus complexes et les plus nuancées. Ses analyses de la révolte absolue, chérie de l'adolescent à

qui plaisent les attitudes extrêmes; de la révolte intérieure préférée de l'homme mûr qui se masque d'hypocrisie, arme « des dominateurs et des puissants », jusqu'à celles de la « révolte supérieure de l'esprit » qui revêt le déguisement de l'humour, sont de tous points excellentes. Il y a là des pages qui, tout en éclairant la psychologie de Lautréamont, incitent vivement l'esprit à la méditation d'un problème qui est peut-être le problème capital de l'homme vivant en société. Et rien n'est mieux pensé que cette phrase qui clôt le livre : « La négation absolue conduit au suicide, ou de nouveau à l'acceptation totale ».

A une telle affirmation, j'acquiesce pleinement. Car j'ai constaté maintes fois, comme une des lois les plus mystérieuses de la vie, que toute attitude conduite à l'extrême se détruit elle-même et fort souvent se transmue en son contraire. L'attitude de révolte absolue poussée jusqu'au bout se révèle si absurde, si impensable, si incompatible avec la vie, qu'elle ne peut aboutir qu'au néant. Mais, d'autre part, la notion d'ordre poussée, elle aussi jusqu'au bout, se détruit d'une manière identique; elle s'aperçoit qu'elle tue la vie et réclame étonnée, pour la contrebalancer, cet élément dynamique et décristallisant qu'est l'attitude de révolte. Ah, qu'il suffirait de savoir approfondir une de ces questions cardinales, comme celle que nous tenons en ce moment, pour élaborer un art de penser qui nous ferait prendre en mépris les idées simplistes qui de plus en plus règnent sur le monde moderne et représentent peut-être pour lui un danger plus terrible que tous les autres périls qui le menacent avec une indéniable évidence!

L'examen du sentiment de révolte, intimement lié à la vie, nous entraînerait dans un dédale de complexités. Nous verrions facilement l'insuffisance des maigres critères du bien et du mal, de l'utile et du dangereux ! Ce sont filets trop grossiers et à trop larges mailles pour les problèmes vitaux. Les notions plus souples de valeur humaine et de style de vie devraient entrer en jeu. Un scélérat de grand style qui nous indigne peut être par certains aspects une valeur humaine plus haute et plus précieuse qu'un bourgeois enlisé dans ses petites vertus. Un oisif en apparence inutile peut être le lieu d'élec-

tion pour certaines finesses de sensibilité qui se refusent à un grossier producteur. Il est aisé de condamner l'esprit de révolte, il est aisé de faire apparaître son éternel échec et la vanité des buts qu'il s'assigne. Il est non moins aisé de montrer que les révoltés sont le sel de la terre et les indispensables ferments de vie. L'esprit de révolte vit et vivra toujours dans le parfait insuccès, mais perpétuellement vaincu, il reste cependant perpétuellement fécond : il maintient le tonus vital, il empêche l'humanité de dormir, il lui impose une sorte de tourment lyrique.

Est en partie légitime ce qui préserve les sociétés et les individus de la platitude. Trop bien annihiler l'esprit de révolte amènerait sans doute une baisse de la tension d'âme, un avilissement des caractères, et une médiocrité universelle dénuée de style et d'accent. La vie réclame une lutte sans trêve contre l'esprit de révolte, mais il ne convient pas qu'elle réussisse trop bien dans cette lutte. Il est bon que l'esprit de révolte dans l'individu et dans la société rencontre la résistance, mais reste, sous la poigne qui le dompte tout en le chérissant, hardi et frémissant. Soyons francs : nous avons tous, tant que nous restons des âmes vivantes, un révolté au fond de nous. Le dompter sans l'étouffer, savoir tantôt le faire obéir, tantôt lui lâcher la bride, voilà le plus beau dressage qui puisse tenter une âme virile. Qui peut réussir un tel dressage, je l'appelle un homme de grand style, et, pour ceux qui entendent les résonances secrètes des mots, je déclare que l'homme de grand style doit passer avant l'homme moral et avant l'homme utile, et j'ajoute qu'il n'est pas d'homme de grand style sans un fond de révolte.

A mon avis, Lautréamont, en face de l'ignominie universelle, en face de l'homme, « cette bête fauve », se donne la partie un peu trop belle. Il n'est qu'à supposer un responsable, le Créateur, auteur du méfait par excellence : l'existence de l'homme, et à l'injurier. Mais les choses sont beaucoup moins simples pour ceux qui font mêmes constatations que Lautréamont, mais pensent qu'il est vain de chercher un responsable et aussi vain de voir descendre du firmament « une immense bonté » qu'une immense cruauté. A ceux-là convient

mieux ce songe « froid de mépris » où s'exile le Cygne de Mallarmé.

Sur les thèmes et sur l'art de Lautréamont, M. Léon-Pierre Quint abonde en remarques fines et en remarques profondes. Ce qui frappe d'abord dans les *Chants de Maldoror*, c'est la violence du ton, l'ardeur du blasphème et l'originalité des visions allégoriques.

Lautréamont aime cueillir ses allégories dans la pire trivialité, mais il leur donne une telle force hallucinatoire, une telle ampleur qu'elles en prennent un tour épique, fantastique et souvent burlesque qui déconcerte.

Ces allégories touchent d'une manière presque inexplicable à deux empires qu'on n'a point coutume de réunir : celui de Dante et celui de Rabelais. Un tel rapprochement n'implique d'ailleurs aucune velléité d'égaler Lautréamont à ces génies, mais à l'occasion il les côtoie tous deux. Avec M. Léon-Pierre Quint, il est aisé de constater le féroce humour et l'énorme comique des *Chants de Maldoror*. Une colossale parodie y est tout aussi visible et il se peut que beaucoup d'images d'un cocasse stupéfiant tendent secrètement vers une satire de l'expression métaphorique. Mais quelle surprise à lire le Chant de l'hermaphrodite qui, sur un fond de sanglante cruauté, tisse une sorte de broderie d'idylle et d'attendrissement ! Parmi des paysages farouches et dévastés, c'est une mollesse d'eaux vierges et comme un humide floconnement de lune sur un champ de carnage! Bien singulière chez Lautréamont l'union, non romantique par excellence, d'une absence totale d'illusions, d'un réalisme implacable dans la vision de l'homme et du monde au déferlement lyrique, à l'explosion irrépressible de la spontanéité. Le réalisme de ce visionnaire, patron des surréalistes, m'avait tellement frappé que je l'ai dénommé un jour, à la grande surprise de ceux qui m'entendaient : un Chamfort lyrique.

Je ne sais si je verrais l'œuvre de Lautréamont sous la même perspective d'ensemble que M. Léon-Pierre Quint. Il me semble que pour lui la haine pour l'homme passe avant la haine pour Dieu et que la haine pour Dieu n'est qu'un ricochet de la haine pour l'homme. « Ma poésie, dit-il, ne consistera qu'à attaquer l'homme, cette bête fauve, et le

Créateur qui n'aurait pas dû engendrer une pareille vermine. » Lisez aussi l'étrange hymne aux mathématiques et vous verrez que son « ennemi mortel », il le dénomme l'Homme...

Me semble un peu insuffisant dans le livre de M. L.P. Quint le rapprochement entre Lautréamont et les surréalistes. Je ne blâme pas les surréalistes de leurs hardiesses, car j'estime de plus en plus avec Platon qu'il faut tout oser. Je pense même qu'ils ont mis en lumière quelques données de premier ordre et dans des domaines importants. Il se peut que nous n'ayons assez bien vu ni la puissance des combinaisons savantes, ni la puissance dans certaines conditions de la spontanéité créatrice. Il m'apparaît cependant que la dictée automatique des surréalistes néglige plusieurs données capitales quant à l'interrogation de l'être profond, à tel point que cet exercice donne comme résultat le plus fréquent un défilé d'images superficielles au lieu d'un jaillissement d'inconscient. J'en reparlerai.

Tel quel, le livre de M. Léon-Pierre Quint est un livre capital sur Lautréamont et un livre comme je les aime, où l'auteur en approfondissant son sujet le déborde de toutes parts.

Rarement les jeunes esprits se sont interrogés avec tant d'anxiété et de curiosité qu'aux temps où nous vivons. La plupart d'entre eux, en arrivant à la conscience d'eux-mêmes, constatent d'une manière aiguë la discordance de leurs instincts, de leurs goûts, de leurs aspirations et du vieux monde qui les accueille. Beaucoup sentent comme une évidence que l'ordre où nous vivons est une chose morte qui se survit à elle-même.

Voie Libre réunit trois essais de MM. Philippe Lamour, Joe Bousquet et Carlo Suarès qui méditent, chacun à leur manière, sur les bases d'un ordre nouveau. « Les mythes anciens ont perdu leur sens », nous dit M. Lamour. A un monde économique nouveau, des « idéologies » nouvelles! But à atteindre: développement de la personnalité au moyen de la société, et non « subordination de la personnalité à la société », la société n'étant qu'un « outil créé par les individus pour la commodité de leur vie matérielle ». Les vraies

difficultés commencent lorsque ces généralités rencontrent le monde pratique. Développer dans sa plénitude la personnalité, fort bien. Mais comment épanouir dans le monde réel des personnalités sans en sacrifier d'autres?

« Présentisme » : voilà la solution de M. Bousquet. Ne pas craindre de substituer en nous l'irrationnel au rationnel. Vivre une « vie embrasée », résolument dégagée des liens du passé, nous plonger à corps perdu dans les broussailles de la forêt primitive, dans le « sous-bois enchanté », de manière à faire de notre vie « une incohérence illuminée ». « Chaque instant, vivons-le comme s'il devait être le dernier ». Règle pour nos arts : « A nous les œuvres d'un jour, les tableaux à brûler, les livres incompréhensibles, *intacts!* »

« Autarchie », telle la doctrine de M. Carlo Suarès dont la pensée ne me semble pas sans rapports avec l'orientation nietzschéenne. Les « autarques », c'est-à-dire les chefs d'eux-mêmes, ne me semblent pas fort éloignés de ceux que Nietzsche dénommait les créateurs de valeurs. « Autarchiser, nous dit M. Carlo Suarès, c'est transmettre la flamme vivante de la création éternelle. C'est inciter à la révolte des génies ». Les autarques qui se mettent corps et âmes dans leurs œuvres, jouant dans tous leurs actes un jeu « suprêmement périlleux », acceptant tous les risques, meuvent le monde.

M. Carlo Suarès tend ainsi vers une doctrine aristocratique, mais on dirait qu'il ne veut pas le voir. Autarchie, nous dit-il, « état d'une collectivité dont chaque individu est son propre chef ». Malheureusement le nombre d'individus capables d'être des « autarques » est infime et la plupart des hommes seraient bien embarrassés s'ils devaient être leurs propres chefs!

Mlle Claude Cahun (**Aveux non-avenus**) ne s'occupe point de l'ordre nouveau que d'aucuns rêvent pour notre monde d'après-guerre. Elle a trop à faire avec son propre cœur qui lui pose des problèmes si complexes et si nombreux qu'à défaut du bonheur, sur quoi il ne faut pas trop compter, elle est assurée de ne pas manquer d'occupation. Elle est aux prises avec un écheveau si emmêlé de tendances opposées qu'on se demande si elle trouvera jamais le fil d'Ariane qui lui permettra d'avancer avec certitude dans son propre dédale. Son livre étrange à l'extrême, et qui va des re-

marques les plus délicates jusqu'au cynisme le plus cru, déconcerte souvent, mais apporte un genre d'émoi qui ne me déplaît point et que je dénommerais volontiers : émoi du tâtonnement dans un labyrinte psychologique. Avec minutie, Mlle Claude Cahun a tenté une véritable aventure, je dirais même l'aventure par excellence, celle qui consiste à s'explorer soi-même, à placer devant son âme le miroir de Narcisse qui enregistre toutes les palpitations intérieures. Et cette aventure est peut-être une aventure sans issue, car le miroir où vous essayez de vous déchiffrer vous-même vous déforme si vous vous regardez avec complaisance, et il vous déforme également si vous vous regardez avec hostilité. Une investigation de ce genre conduit à un monde de perplexités. Tel est le cas, me semble-t-il, pour Mlle Cahun. M. Mac-Orlan nous dit dans la Préface du livre :

Mlle Claude Cahun, qui est la nièce de l'auteur des *Vies imaginaires*, a hérité une inquiétude si riche, qu'il ne faut pas souhaiter qu'elle s'en libère.

Dans son entreprise, Mlle Cahun ne manque pas de cruauté, et sa vivisection d'elle-même est en même temps une vivisection impitoyable de l'éternel féminin. Son livre est un des très rares livres féminins où la Femme accomplit un âpre effort pour se voir autrement qu'on a coutume de la rêver, pour dégager ses sentiments réels de l'idéal qui a coutume de les masquer. Une jeune femme avoue dans le livre :

Et du reste, le soleil, la mer, l'amour m'occupent le corps et l'âme — disons plus modestement : l'esprit. Car d'âme sans doute je n'ai guère...

Et cette remarque négligemment jetée :

Eve : Le bien, le mal, que de complications! Je n'ai pas faim de la pomme. J'ai faim de ta peau.

Saurait-on mieux comparer le mariage et le viol? :

L'avantage du viol, c'est qu'il se passe de contrat.

Mlle Cahun a reçu du ciel une riche sensibilité et une

intelligence aiguë. Et comme les intentions du ciel sont toujours ambiguës, son intelligence appliquée cruellement à sa sensibilité lui dispense des tourments exquis. A la suite de ses explorations, peut-être se dit-elle au fond d'elle-même que la vérité dans les choses de cœur, c'est le mensonge. Quand l'âpre instinct de connaissance est allé jusqu'au bout, comme les yeux de la poésie lui semblent profonds ! Je serais fort étonné que Mlle Cahun n'ait point senti quelque chose de ce genre!

La ferveur pour la poésie, nul plus que M. André Fontainas n'en est animé. Elle est pour lui le bien suprême que l'homme porte en son cœur et ce bien est au-dessus des coups du sort. Doué pour les maîtres d'hier qui lui ont montré la voie divine d'une vénération qu'affermit toute année nouvelle, M. Fontainas possède une inépuisable sympathie pour les jeunes écrivains qui dédaignent les faciles succès et tentent les voies artistiques les plus exigeantes. Les études groupées sous le titre *Dans la lignée de Baudelaire* ont pour but d'étudier l'art de plusieurs poètes et d'élucider du même coup les grands traits de l'esthétique symboliste que M. Fontainas voit coïncider avec les caractères de l'éternelle poésie. Ce ne sont point de froides analyses, mais de vivantes évocations qui ne craignent point le ton enthousiaste, à tel point que la fin de l'étude sur Baudelaire est un véritable hymne au grand poète. Les chapitres sur Baudelaire, sur Mallarmé, sur M. Henri de Régnier ressemblent à de larges panoramas éclairés par une heureuse lumière qui accuse les cimes et les lignes essentielles. Ils constituent d'excellentes vues d'ensemble, données par un esprit qu'une longue pratique de la poésie a rendu capable de distinguer dans les choses poétiques l'essentiel de l'accessoire. A côté de ces mises au point sur trois grands poètes, on consultera avec beaucoup de fruit les chapitres sur des poètes comme Pierre Quillard, Albert Mockel, Ferdinand Herold, qui ont dans le concert symboliste modulé un personnel accent. On prendra un vif plaisir aux pages sur M. Paul Valéry, lucides et compréhensives. Et l'on remerciera M. Fontainas de nous avoir indiqué dans un dernier chapitre quelques noms de jeunes poètes : Raoul Boggio, Guy-Charles Cros, Guy Lavaud, Marcel Ormoy, Philippe Cha-

baneix et Henry Charpentier en qui, « sans réticence », il « salue un maître ».

Les admirateurs de Flaubert peuvent être en joie : sous le titre **Flaubert et « les Fantômes de Trouville »**, M. Gérard Gailly a écrit un livre qui est le fruit de recherches minutieuses et admirablement conduites. Recherches couronnées d'un magnifique succès, puisqu'elles nous apportent sur Flaubert des révélations nouvelles et qui sont de premier ordre. Nous pouvons discerner maintenant une large part d'autobiographie dans l'*Education sentimentale*. Derrière Mme Arnoux, nous voyons se dessiner Caroline-Augustine-Elisa Foucault, qui apparut pour la première fois à Flaubert en août 1836 sur la plage de Trouville, alors qu'il était âgé de quatorze ans et demi! M. Gérard Gailly s'est livré à de fort intéressantes investigations sur la famille d'Elise Foucault, et il a éclairé vivement la vie tout entière de l'héroïne. Il a découvert l'existence d'un premier mari, le lieutenant Judée. Il trace d'une plume fort vivante les péripéties de l'existence qu'elle mena lorsqu'un second mariage l'unit à Schlesinger, juif prussien, modèle du Jacques Arnoux de l'*Education sentimentale*. Et dans l'ombre mélancolique d'Elisa Foucault, on voit se dérouler l'amère destinée de Flaubert.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Jacques Reynaud : *Chant pour les Morts et les Vivants*, Collection de Latinité. — Henry Charpentier : *La Nuit de Juin*, Collection de Latinité. — Paul d'Amarix : *Les Illusions*, Aux Divertissements de la Galère Réale.

Le thème de l'ode ou **Chant pour les Morts et les Vivants**, que nous offre M. Jacques Reynaud, tient tout entier dans la double épigraphe dont il s'inspire. La phrase du *Credo* : « Et *j'attends la Résurrection des Morts* », — les quatre vers cueillis dans Lamartine :

N'as-tu pas, dans un pan de tes globes sans nombre,
Une pente au soleil, une vallée à l'ombre
Pour y rebâtir ce doux seuil?
Non plus grand, non plus beau, mais pareil, mais le même...

Et tel, en conséquence, se développe l'argument, où se

rencontre aussi par endroits un élan suscité probablement à la lecture réitérée du *Cimetière Marin* de Paul Valéry. Le poète songe aux parents morts, à tous ceux de sa race, mêlant, comme il dit, leur commune argile, et la terre les a tant étreints qu'ils en conservent, évoqués, la couleur et l'odeur. Cependant, si nombreux que se lèvent les uns après les autres aïeuls et aïeules dans le souvenir du poète, il ne se remémore d'eux que le lieu d'origine ou d'unanime rencontre, cette maison paysanne, cette vigne, ce verger, avant que, tentés par les mauvais anges, les ancêtres aient tout abandonné pour la ville et ses profits illusoires. Le cimetière même qui le couronne n'a point conservé la mémoire de ceux-là qui y figurent ensevelis, la ville vorace a dissipé jusqu'à leur chair, jetée au fond de la fosse commune. Ce n'est donc en vérité qu'en parcourant avec ferveur la vallée où tous vécurent, de la ville jusqu'au village premier, aux contours du Rhône que fouettent les vents furieux, qu'il retrouvera un peu de ses pères dont le hante le peuple sacré. Il sait où il va, une voix impérieuse le guide, il pressent l'approche du toit et du seuil, au bord des champs inconnus où il s'est senti attirer. L'âme commune à la race en lui-même s'est éveillée; était-il en quête d'autre chose? Elle lui parle, elle le conseille. Ce n'est pas dans leur substance et leur matière que les êtres se retrouvent ou se prolongent, la vraie descendance est, dans l'esprit, la flamme, le cœur, la signification profonde de la pensée et du sentiment; c'est là que la race et la famille se perpétuent...

O premier couple de ma race,
Père, mère, faisceau sacré,
Je t'ai retrouvé par la Grâce
Immuable et transfiguré.
Dans la gloire d'une autre vie
Où l'âme et la chair me convient,
Je reconnais notre maison :
Seigneur! qu'elle soit mon partage!
Je ne veux pas d'autre héritage
En mon immortelle saison.

Le talent de M. J. Reynaud a acquis une décision, une fermeté délibérée que ses précédents ouvrages n'autorisaient

guère à pressentir. Il a choisi, pour mettre en œuvre sa pensée, la forme, on le voit, traditionnelle de l'ode formée d'une succession de dizains octosyllabiques aux vers disposés, dans chacun, de même. Tout au plus s'est-il accordé quelques libertés que, pour ma part, j'estime une erreur chaque fois qu'on adopte des formes consacrées par l'usage : la rime de *vie* à *convient* n'est pas la seule d'un singulier à un pluriel; il y a aussi, celle-là inadmissible, une pseudo-rime de *voir* à *regard*, de *vieille* à *fraye*; il y a, au premier dizain, les quatre premiers vers rimés *m, f, f, m* (tels qu'à la fin des dizains), au lieu d'être, comme aux autres, *m, f, m, f*... Tout ceci véniel, si l'on veut, mais qui marque une propension à se satisfaire de négligences réputées faciles. Or, j'aventure une remarque plus grave. Cette forme de l'ode qui a servi si noblement, efficacement, les desseins de tant et tant d'excellents poètes français, contient en soi une si nécessaire et spontanée véhémence que, contrairement à ce qui se présente dans la plupart des autres systèmes strophiques, le soin du poète doit être non plus d'insuffler un élan continu aux vers qu'il y groupe, mais de s'observer soi-même et de contrôler, sinon de contenir cet élan. C'est là, je le crains, ce dont M. J. Reynaud ne s'est pas avisé; entraîné par le mouvement d'ensemble, il a laissé échapper quelques rapprochements de sons suspects : *notre troupeau..., ne se désassembleront plus...*, erreurs néanmoins aisées à éviter, plus encore à corriger. Il le faudrait, et cette ode d'inspiration noble sera en vérité fort belle.

La Nuit de Juin, poème, également en forme d'ode, par M. Henry Charpentier, a paru, comme celui de M. Jacques Reynaud, dans *Latinité*. L'inspiration se hausse encore plus haut, elle délaisse tout souci personnel ou d'un groupe particulier auquel on se sent mêlé. C'est de l'homme, en soi, que traite ici la hautaine et persistante méditation poétique, de son peu d'importance parmi la splendeur de la nature, où il ne fait que passer et d'où soudain l'arrache la mort, sans qu'il laisse de traces. Une nuit, une nuit splendide de juin :

Sublime Vide où soupire le rêve,
Divin silence au sourire glacé,

j'erre, songe le poète, sous ton mystère, et si ton image est vaine, du moins, c'est par moi que tu auras été pensé. Entre l'évocation des grandes époques bibliques et la présence musicale, dans les sillons, des crapauds ou des grillons, comment oser définir ce haut espace nocturne? Quels fruits futurs, quel vin miséricordieux promet cette grande nuit qui déjà verse l'ivresse et le vertige?

Hunc igitur terrorem animi tenebrasque necessest
Non radii solis, neque lucida tela diei
Discutiant, sed naturæ species, ratioque.

Ratioque : l'homme, ô Lucrèce, chancelle au seuil éblouissant; est-ce la raison qui suffira à l'arracher aux fantômes? Les gouffres répondent aux gouffres, ils se vont multipliant, eh quoi! nature, illusion, amour, tout cela n'est-ce qu'un feu où tout fond en vapeur vaine? Tout n'est-il voué qu'à l'incessant labeur de la destruction? Et alors ce mouvement de l'âme rebelle, de l'entendement et de la sensibilité qui s'unissent pour s'y refuser :

Pourquoi si belle, alors, fragile rose,
Eve, pourquoi?... Tant de soins, les trahir!
Quand sur ton sein mon âme se repose
Je sens déjà le néant m'envahir...

où s'en iront les suprêmes Idées? Se peut-il qu'inassouvie la Nature ainsi peu à peu périsse, « n'ayant conçu que l'être moribond »?

Non, la réflexion n'y saurait suffire, le Dieu soulève et emporte, voue l'esprit aux songes; une voix parle « d'une stricte Minerve » qui, sans repos, est la source du poème non moins que du firmament; l'amour et la nature se confondent par tes heureux embrassements; l'épreuve sensible prend sa part « au plus secret de la perfection » pour préparer, pour activer la pensée, unique lieu où s'accomplissent, s'assouplissent les destinées. Le passé ne pâlit point aux yeux de la pensée, elle exalte vers l'avenir la vigne éternelle des astres et des idées. Sous le front du poète palpitent encore les lueurs de la faible veilleuse, mais la lumière sainte ne s'éteint nulle part, et

...l'Ame Unique et son feu correspondent
Comme au divin scintillement répondent
Les buissons noirs peuplés de vers luisants...

Ami Charpentier, quel chemin conquérant franchi depuis cette puissance déjà en fleur au *Poème d'Armageddon* et même en cette unique splendeur, *Océan Pacifique*, pour ne citer encore tels des plus beaux poèmes parmi vos *Signes!* Mais pourquoi, tache unique dans cet émerveillement, vous être laissé aller à cette superflue apocope : *tu m'ouvre encor*...? Vous n'aimez pas cela, je le sais plus que moi-même; vous ne laisserez pas subsister cela dans une version définitive.

De Paul d'Amarix, **Les Illusions**, après avoir retenu l'attention du jury qui a, en 1929, attribué pour la première fois à un jeune poète le prix Gérard de Nerval, forme le « deuxième divertissement de la Galère Réale », édité à Nice par les soins de M. Guillaume Gaulène, à cent soixante-quinze exemplaires sur algue des Iles, des Iles de Lérins, s'entend, nouvelle Amérique sur qui sont fixés peut-être les yeux des chercheurs d'or.

Douze poèmes se font suite, égaux par la grâce toute souple d'un rythme très pur et l'invention soutenue d'images fraîches et délicieuses. M. d'Amarix, qui se plaça d'abord sous l'influence sensible de Francis Jammes, puis des néo-classiques sous l'ascendant de M. Charles Maurras, dégage ici sa personnalité véritable, sans rien perdre en netteté, en précision, en voluptueuse délicatesse.

Les illusions s'éveillent avec l'amour adolescent qui naît et qui admire; tous les jeux, la mobile fraîcheur et l'enchantement des ivresses promises agissent sur un jeune cœur qui s'élance vers les profusions de la joie, et pourtant, pourtant, le plaisir souvent ne laisse aux lèvres que son goût amer,

Tout n'est que vains plaisirs et que source d'alarmes :
Vous, la fleur qui mourez, vous, périssable jour,
Vous, le rêve et la fête, hélas! et vous, amour,
O couleurs, ô baisers, ô trop fragiles charmes!

Ainsi voisine le poète adolescent avec les âmes fraternelles de ses aînés Philippe Chabaneix et Noël Ruet, mais il se hausse à des propos plus graves aussi, laissant pressentir d'au-

tres thèmes à ses poèmes futurs, lorsqu'il chante, dès sa transparence de ruisseau naissant et jusqu'en l'absorption d'un cours orgueilleux chargé de vaisseaux, parmi les immensités liquides du golfe, *le fleuve* tour à tour paisible et frais, puis qui s'étale somptueux, bruit et gronde au bruit des machines, entre des quais encombrés de marchandises. Il y a là, semble-t-il, une verve en puissance que M. d'Amarix choiera sans doute et développera en lui, je le souhaite, j'en suis sûr.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Henri Deberly : *Auguette Le Main*, Librairie Gallimard. — Marie-Anne Commène : *Rose Colonna*, Librairie Gallimard. — Pierre Mac Orlan : *La tradition de minuit*, Emile Paul frères. — Henri Pourrat : *Le Pavillon des Amourettes*, Albin Michel. — Lucien Aressy : *A la recherche de Marcel Proust*, Editions du Triptyque. — Eugène Soubeyre : *Stagyre le néophyte*, Editions de la Nouvelle Revue. — Alfred Colling : *La Bourse ou la Vie*, Emile-Paul, frères. — Victor Méric : *Les Compagnons de l'Escopette*, Editions de l'Epi.

Il y a chez M. Henri Deberly, romancier, en même temps qu'un réaliste violent et goguenard, un observateur subtil de la femme. Celui-ci oblige celui-là à plier sa force à la délicatesse des modèles qu'il lui propose; mais leur psychologie s'en trouve exaltée dans des portraits comme *L'Impudente*, *Le supplice de Phèdre* et cette **Auguette Le Main** qui vient de voir le jour. Auguette et sa sœur Valentine ont été recueillies par une tante, Mme Féroux, à la mort de leur mère, qui les laissait orphelines et dénuées d'argent. Cette tante est riche, mais parcimonieuse, et elle n'a d'autre but dans la vie que de transmettre à son fils Paul, non sans l'avoir accrue, la fortune qu'elle a héritée de son mari. Auguette, qui est tendre et ardente, s'éprend de son cousin, et après s'être fiancée à lui, en secret, devient sa maîtresse, Mme Féroux ayant refusé de donner son consentement à un mariage pire pour elle qu'une mésalliance. Bientôt délaissée et convaincue de la lâcheté de son amant, Auguette se tue après un vain essai d'adaptation à la vie médiocre qu'il lui faudrait mener. Simple histoire; banale même, pourrait-on dire. Mais ce qui ne l'est pas, c'est le caractère de l'héroïne de M. Deberly. Pour la peindre ou, plutôt, pour la faire vivre sous

nos yeux, M. Deberly a trouvé les traits les plus expressifs. C'est une créature exceptionnelle, sans doute, non seulement tendre et ardente, comme je viens de l'écrire, et généreuse, mais romanesque ou dont l'imagination l'emporte sur la raison, la sensibilité sur le sens pratique. Aimer ne lui suffit pas, si elle n'admire en aimant, et si son admiration ne s'échauffe jusqu'à l'enthousiasme. Dès son enfance elle se révèle tout entière, comme elle sera toujours; car, et M. Deberly l'a très bien marqué, elle est de ces êtres dont les circonstances ne sauraient modifier la forte personnalité. Telle nous la voyons dans les pages délicieuses où M. Deberly nous la montre jouant dans le jardin de sa tante, avec sa sœur et son cousin, telle elle sera toujours. Il lui faut vivre dans une atmosphère de beauté et d'héroïsme, et de coudoyer la laideur et la lâcheté lui est mortel. Une sœur de Mme Bovary, certes; mais une sœur plus aristocratique, moins crédule ou moins sotte, car, ses illusions n'empruntant rien aux apparences, c'est-à-dire n'émanant jamais que d'elle-même, elle peut en souffrir, elle n'en est point dupe...

C'est aussi l'histoire ou la biographie d'une jeune fille qu'écrit Mme Marie-Anne Commène dans **Rose Colonna**, mais d'une jeune fille plus douce ou plus faible, moins caractérisée aussi, que l'héroïne de M. Deberly. Rose Colonna n'est pas tant victime d'elle-même, comme Auguette Le Main, que de la fatalité. C'est un personnage assez romantique, et qu'elle soit aimée — oh! très chastement sans doute — par un prêtre en est une preuve entre vingt... Après avoir éprouvé pour son cousin, elle aussi, une passion profonde et qui la conduit à se dépouiller, elle succombe, non sans naïveté, aux entreprises d'un séducteur lascif et finit par mourir phtisique après avoir inspiré à un quadragénaire — marié et père de famille — un très beau sentiment auquel il n'a pas le courage de s'abandonner... Le roman de Mme Commène, qui se passe en Corse, est un peu dans le genre des romans romanesques de George Sand. Il a donc de grandes qualités, mais il n'est pas sans défauts, non plus. Je lui trouve des longueurs et des naïvetés. Mais il a du charme, une séduction même que l'on peut dire naturelle jusque dans son raffinement, et qui est de bon augure chez une débutante.

M. Pierre Mac Orlan a trouvé dans **La Tradition de minuit** une façon de rajeunir le thème du roman policier. Au lieu de nous montrer le Sherlock Holmes traditionnel se livrant à d'ingénieuses combinaisons et à de subtils calculs, M. Mac Orlan le laisse dans l'ombre ou ne nous permet que de soupçonner son existence, pour nous intéresser à un groupe de personnages parmi lesquels se dissimule, en même temps que lui, l'assassin qu'il recherche... Le tenancier d'un bal populaire a été égorgé une nuit, et l'assassin, pour dépister la police, a convoqué le lendemain matin, sur le lieu même de son crime divers individus, pris au hasard dans l'annuaire des téléphones. Les individus rassemblés lient connaissance. Deux d'entre eux, un jeune homme et une jeune femme, se marient. Et voilà, après l'amitié, l'amour introduit dans la partie que joue, à tâtons d'abord, le détective avec l'assassin... Ainsi, au drame policier, le drame humain se mêle. En même temps que sa curiosité est excitée, le lecteur éprouve de la répugnance, de l'angoisse et de la pitié pour les consciences qu'on lui décèle. Mais ce n'est pas le « remuement de la chose coupable » dont parle le poète, qui trouble ces consciences, car la morale n'a que de lointains rapports avec elles... On ne sait quoi d'imprécis ou de secret flotte à travers le brouillard dans lequel elles baignent, et l'humour même de M. Mac Orlan a quelque chose d'évasif.

Nous retrouvons dans **Le Pavillon des Amourettes** le héros auvergnat dont M. Henri Pourrat avait évoqué dans *Gaspard des Montagnes* et *A la belle Bergère* la jeunesse et « les années d'apprentissage ». Gaspard a mûri avec, au cœur, le secret de son amour pour Anne-Marie, devenue l'épouse d'un autre. Prié, cependant, par sa cousine, il parvient à découvrir une contre-lettre dont l'absence la ruinerait... Mais ce n'est pas tant à cet exploit ni au rôle de bienfaiteur que joue Gaspard, c'est à sa province, aux mœurs et aux légendes de sa province que M. Pourrat nous intéresse. Son roman, comme il le dit ou le fait dire dans le « Prière d'insérer » qui accompagne celui-ci, « est fait de cent contes », tous expressifs, ajouterai-je, et d'un charme dans sa bonhomie familière, à la fois poétique et mystérieux. M. Pourrat a voulu recréer l'atmosphère de la veillée, et ce sont des « pauses », non des

chapitres, qui divisent son livre. Je le trouve égal aux précédents. Il confirme le talent d'un artiste qui a su donner à la peinture de sentiments propres à tous les hommes, un caractère particulier de pittoresque.

Sous le couvert de la fiction, M. Lucien Aressy écrit de l'histoire et de l'histoire contemporaine dans l'ouvrage qu'en manière de parodie il intitule **A la recherche de Marcel Proust.** Devenu invisible comme le personnage de Wells, l'auteur recueille les souvenirs et les confidences de son ami M. Sylvain Bonmariage. M. Bonmariage, s'il est aigri et n'aime guère les gens de lettres — la critique, en particulier — entretient, du moins, un culte pour Barrès et une admirative affection pour Pierre Louys, Bataille et Marcel Proust. Il parle avec générosité de M. Paul Brulat, et au total, encore que nombre d'anecdotes qu'il rapporte soient connues, ce qu'il dit est plein d'intérêt. Il a trouvé, au surplus, en M. Aressy, qui est le Tallemant des Réaux de Montparnasse, un interprète fidèle et de bonne humeur.

Le roman de M. Eugène Soubeyre, **Stagyre le néophyte**, se passe à Antioche, en Cilicie et en Syrie à l'époque de la domination romaine et des débuts du christianisme. Il a pour sujet l'évolution de l'âme d'un jeune et riche païen qui, après avoir renoncé à sa vie dissolue, passe par l'ascétisme et s'élève jusqu'à l'amour. M. Soubeyre, qui est érudit, évoque autour de son héros le monde de la primitive église, tout foisonnant de doctrines diverses ou d'hérésies, et l'on trouve même un écho du gnosticisme dans son roman. Celui-ci est d'une lecture attachante, et il a en outre le mérite d'être bien écrit.

C'est un bon roman, écrit avec aisance et naturel, que **La Bourse ou la Vie** de M. Alfred Colling. On y voit comment un jeune homme, employé chez un agent de change, subit la contagion du milieu fiévreux dans lequel il vit, et, après avoir vu tout le monde spéculer, spécule à son tour. Il gagne d'abord, et perd ensuite, comme tant de ses pareils et comme on s'y attendait. Mais les phases par lesquelles sa passion le fait passer sont fort bien observées.

Avec une verve satirique un peu déclamatoire, M. Victor Méric brosse un tableau de mœurs animé et dramatique dans

Les Compagnons de l'escopette. Il nous montre à l'œuvre une espèce de bandits nouveaux, beaucoup plus redoutables que ceux qui attendaient les voyageurs au coin du bois : les maîtres-chanteurs. Un pauvre diable d'écrivain qui était doué, mais qui n'a pas réussi, se laisse corrompre et prend place dans la sinistre bande... C'est très poussé au noir. On songe à Octave Mirbeau, mais à un Mirbeau qui aurait emprunté leurs mots rares et leurs néologismes à ces symbolistes qu'il vomissait.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Pierre Termier: *La Vocation de Savant*, Bibliothèque française de Philosophie, nouvelle série, Desclée de Brouwer et Cie. — *L'Union rationaliste.*

A cette époque des vacances, les parents paraissent particulièrement soucieux de l'avenir de leurs enfants; sur les plages, on discute des aptitudes des jeunes gens, on recherche les véritables vocations. C'est le moment de lire **La Vocation de Savant**, par Pierre Termier.

Après la guerre mondiale, suivie d'une longue crise d'utilitarisme effréné, on avait tout lieu de craindre pour le recrutement des hommes de science.

Pierre Termier, éminent géologue, membre de l'Institut, se montre fort optimiste.

> La source n'est nullement tarie, ni en France, ni dans les autres nations civilisées, de la curiosité de savoir davantage, du besoin de mieux comprendre, du désir passionné et même irrésistible d'aller plus avant dans l'inconnu... Parmi nos élèves, il en est que l'utilité n'inquiète pas, que, même, le côté pratique de l'enseignement déconcerte et dégoûte, que, seule, l'Idée soulève et passionne.

Dans ce nouveau livre, qui fait suite à *La Gloire de la Terre* et à la *Joie de Connaître,* Pierre Termier exalte « la beauté de la science, de toutes les sciences », et présente la vocation de savant comme l'« un des plus enviables appels qui puissent retentir à l'oreille d'un homme ». L'auteur chante « les splendeurs de la Création » et dépeint « le merveilleux développement de la connaissance humaine ».

C'est par la beauté que le savant est fasciné, de même que l'artiste et le poète. Il y a la beauté des mathématiques. Celles-ci nous révèlent « un ordre nécessaire, un ordre qui ne pourrait pas être autre chose que ce qu'il est, un cadre tellement absolu et si parfaitement éternel qu'il nous apparaît vraiment comme un des attributs de Dieu ».

L'auteur, qui a écrit la préface de son livre le Jeudi saint et les conclusions « en la fête de la Purification de Notre-Dame », fait souvent appel à Dieu.

Il y a la beauté du monde physique, « tel que le Créateur a voulu qu'il fût, à partir du *Fiat-Lux* ». Beauté de l'Astronomie. Personne ne l'a dit aussi bien qu'Henri Poincaré. Beauté de la Mécanique. Beauté de la Physique. Beauté de la Chimie... Mais peut-on parler de Beauté de la Biologie, de la Médecine? Pour Pierre Termier, les transformations de la Vie ne sont point livrées au hasard, « elles s'exécutent suivant un plan tracé d'avance, elles s'ordonnent en vue d'un progrès continu et constant ». C'est là ce que la plupart des biologistes modernes contestent. Que d'imperfections, que de désharmonies chez les soi-disant animaux supérieurs et chez l'Homme, révélées en particulier par l'étude de la Médecine.

Je n'ai pas besoin d'insister : les lecteurs du *Mercure* connaissent mon opinion à ce sujet.

Pierre Termier se pose cette question : *Que faut-il penser de la Terre?* Voici sa conclusion :

> Restons-en à cette vision d'un astre privilégié, d'un navire privilégié à qui les cieux semblent sourire et que bercent les flots paisibles de l'espace et du temps. D'où vient-il ? Où va-t-il ? Je n'en sais rien; mais il est si beau que l'on croirait, vraiment, que le monde tout entier a été fait pour lui. C'est lui qui porte la Vie; c'est lui qui porte les hommes. Ecoutez! On chante à bord; un chant monte de l'intérieur et du pont du navire; c'est le chant que Dieu préfère; c'est le chant des créatures vivantes. Rien, non, rien dans la création splendide n'est aussi beau que ce chant-là...

Nous voici revenus à la conception de l'incomparable grandeur de l'Homme, centre de l'Univers.

L'auteur glorifie quelques-unes des beautés de la Terre : la *Méditerranée*, l'*Alpe de Sarenne*, la *Corse*.

La Méditerranée est si belle que nous sommes tentés de la croire nécessaire et définitive. Nulle part, dans le Monde que Dieu a concédé aux hommes, il n'est passé plus de races, plus de nations, ni plus riches en héros, en poètes, en penseurs, en artistes, que sur les rivages méditerranéens... Tout ce que j'ose dire, c'est que, tant qu'il y aura des hommes, ils continueront à se presser sur les bords de la Méditerranée... Berceau de la poésie et de la philosophie, des lettres, des sciences et des arts, le bassin méditerranéen restera, suivant toute vraisemblance, jusqu'à la fin, jusqu'aux dernières heures, l'endroit du monde où la pensée restera vraisemblablement chez elle, où l'homme sera le plus vraiment homme, c'est-à-dire plus semblable à Dieu. C'est là aussi où la prière sera le plus continue et fervente.

§

N'oublions pas que Pierre Termier est géologue. D'après l'auteur même, les géologues ont très longtemps, jusque vers la fin du 19e siècle, paru grotesques et maniaques. Aujourd'hui, la géologie est moins sévèrement jugée. Le géologue jouit, dans le public, de la sorte de considération qui s'attache aux devins, aux sorciers, aux *sourciers,* aux occultistes; « il est l'homme qui connaît les pierres, qui sait les interroger...; il a le don de sentir de loin la présence des matériaux utiles, eau, charbon, pétrole ».

Pierre Termier consacre un chapitre à *quelques progrès récents de la Géologie*. Il insiste en particulier sur le développement de la *géophysique* ou *physique du globe*; c'est l'étude des phénomènes physiques qui se produisent dans la Terre, soit spontanément, soit à la suite d'une intervention de l'homme; le volcanisme, les tremblements de terre, le magnétisme terrestre..., relèvent de la géophysique. L'étude des *anomalies de la pesanteur* a fait de très grands progrès depuis quelques années et nous promet de fort belles découvertes. En chaque lieu de la surface terrestre, l'intensité de la pesanteur, désignée par la lettre g, se mesure aisément au moyen du pendule; elle est, en effet, liée par une formule très simple à la longueur du pendule qui bat exactement la seconde. On peut ramener cette mesure de g à ce qu'elle serait au niveau de la mer. Mais on peut aussi calculer l'intensité, au niveau de la mer, pour la même latitude. Il y a

anomalie de la pesanteur, en un point, lorsque, pour ce point, les deux valeurs de g, l'une *mesurée,* l'autre *calculée,* ramenées toutes deux au niveau de la mer, ne sont pas égales. En général, l'anomalie est négative (la mesure donne un chiffre plus faible que le calcul) sur les continents, et d'autant plus grande qu'on s'éloigne davantage de la mer, d'autant plus grande, aussi, que la région où on se trouve est plus montagneuse. Elle est, le plus souvent, positive sur le littoral des continents ou des grandes îles; elle atteint de fortes valeurs positives dans les petites îles en plein océan; l'une des plus fortes anomalies positives est celle qu'on constate dans l'île Hawaï, où s'élèvent des volcans fort actifs. Plusieurs théories ont été proposées pour rendre compte des anomalies; on discute encore, et un jour ou l'autre on arrivera ainsi à se faire une idée exacte de la constitution des profondeurs de l'écorce terrestre.

Les géologues se préoccupent aussi beaucoup de la « mobilité du visage terrestre ». Pierre Termier signale que, depuis la publication, en 1924, du mémoire magistral consacré, par Emile Argand, professeur à l'Université de Neuchatel, à la *tectonique de l'Asie,* « la tectonique générale s'oriente vers de nouvelles et plus audacieuses destinées ». Dans l'ancienne théorie du *fixisme,* les continents et les océans avaient une certaine permanence; la théorie de Wegener, dont j'ai parlé dans mes chroniques du *Mercure,* à propos de l'excellente *Introduction à la Géologie* de Leuba (A. Colin), devint celle du *mobilisme*; le mobilisme, d'ailleurs, n'est pas sans règle, et les continents d'Argand ne sont point sujets à l'« effréné vagabondage » de ceux de Wegener; c'est un *mobilisme encadré, lesté.*

§

Pierre Termier s'adresse avant tout aux jeunes gens, aux catholiques surtout.

Pour chanter la jeunesse, pour célébrer la jeunesse, nul homme n'est mieux qualifié que le géologue. Le géologue est le voyant du Passé, comme le Prophète est le voyant de l'Avenir... Le géologue a constamment sous les yeux la jeunesse du monde.

Quel que soit son âge, le géologue se réjouit profondément quand il se trouve au milieu de jeunes hommes. Leur société lui rappelle tant de scènes de jeunesse qui, vieilles en réalité de mille ans, de millions d'années, de centaines de millions d'années, datent pour lui d'hier et sont toujours présentes à sa mémoire : jeunesse des monts, des fleuves, des vallées, des déserts !

Je comptais parler ici de l'*Union rationaliste,* mais mon collègue Marcel Boll m'a devancé. Ce que Boll n'a pas dit, c'est que l'Union rationaliste s'était proposé de dresser une liste des « bons livres ». Membre de la Commission chargée de cette tâche, j'en ai reconnu tout de suite les difficultés. En biologie, il y a fort peu de bons livres de vulgarisation scientifique; en physiologie, pas un seul. Il n'y a pas de doute : l'*Union rationaliste* classera le livre de Pierre Termier parmi les « mauvais livres », les livres interdits. Elle aura tort : la lecture d'un tel ouvrage est susceptible de faire passer quelques esprits hésitants dans le camp des rationalistes.

GEORGES BOHN.

LES REVUES

La Revue de France : un argument de Casimir Delavigne en faveur de Louis-Philippe d'Orléans, pour lui donner la couronne de Charles X. — *Poèmes et Variétés littéraires :* échantillons d'une poésie qui devrait demeurer manuscrite. — *Notre Temps :* « Critique » par M. Gil Robin. — *La Nouvelle Revue française :* un poème de Morven le Gaélique. — Mémento.

M. Guy de la Batut publie dans **La Revue de France** (1er août) les lettres qu'écrivit à sa femme un témoin des Trois Glorieuses : Pierre Lebrun, auteur de tragédies, un de ces nombreux Immortels éphémères qui permettent à l'Académie française, de siècle en siècle, de refuser ses fauteuils à un Balzac et à un Baudelaire pour recevoir un Jules Sandeau et un Victor de Laprade.

Pierre Lebrun, protégé de Napoléon, met en scène Casimir Delavigne, attaché à la maison d'Orléans, en contact avec le peuple au sortir d'une réunion de libéraux au *National,* alors le journal de Thiers. Allait-on laisser Paris faire la République ou escamoter celle-ci au profit du duc Louis-Philippe d'Orléans? Lebrun et Delavigne vont de compagnie :

Un groupe considérable était rassemblé sur la place des Italiens, et nous nous y sommes mêlés. On agitait la grande question du jour; le duc d'Orléans avait là beaucoup de malveillants. On excitait contre lui de vives défiances; l'opinion républicaine semblait prendre le dessus : « Comment nous fier encore à un Bourbon? disaient certains. Quelle garantie celui-là nous donne-t-il plus que les autres? » — « Comment, quelle garantie? s'écria Casimir Delavigne en se faisant jour dans le groupe. Messieurs, le duc d'Orléans est le fils d'un régicide. » Tous ces grands gaillards qui se disputaient se tournent alors vers le petit homme qui venait de parler en rougissant, et l'un d'eux dit aux autres : « Un régicide, oui! C'est une raison, cela. »

Cette raison donnée au peuple, Casimir Delavigne hésita à l'exprimer pour convaincre la duchesse d'Orléans, en l'absence de son mari qui, de crainte d'être enlevé sur les ordres de Charles X, s'est retiré au Raincy. La princesse ne peut admettre l'idée que le duc « s'empare de la couronne de son parent ». Et voici la scène relatée par Lebrun :

— Non, il ne la prendra pas, riposte Delavigne. Elle est tombée, on la ramasse et on la lui offre. S'il ne l'accepte pas, la guerre civile est là et la guerre étrangère; la France est République ou Empire, et vous, bannis pour jamais de cette France que vous aimez. Décidez-vous, décidez-le! Demain soir, il ne sera peut-être plus temps et peut-être le nom d'Orléans ne suffira plus à ce peuple travaillé par les agitations.

Alors, il lui raconta la scène de la place des Italiens, hésitant à lui répéter ce qu'il avait osé dire pour se faire écouter du groupe républicain.

— Vous ne sauriez entendre ce que j'ai dit.

— Vous avez dit qu'il avait aimé et servi jadis la République?

— Oh! plus que cela.

— Qu'il avait fomenté l'opposition sous le règne?

— Bien plus que cela encore.

— Vous avez parlé de son père?

— J'ai parlé de son père, oui. J'ai dit que le duc d'Orléans était le fils d'un régicide.

— Ah! malheureux, malheureux que nous sommes! Que nous demande-t-on? Que veut-on qu'il fasse? Ah! son honneur, monsieur Lavigne, son honneur!

Casimir m'a raconté au retour cette conversation que j'ai cherché à reproduire. Ce sont des mots pour l'histoire.

Non sans avoir averti sa femme qu'il avait prié Guizot, par un « petit billet », de ne pas l'oublier « lorsqu'on s'occupera de l'organisation de tout ce qui touche à la littérature », — Lebrun chante ainsi la victoire :

Des chants remplissaient l'air, que, depuis mon enfance, je n'avais pas entendus; ils me saisissent avec une grande puissance, comme un souvenir du berceau ils apportent à mon oreille et à ma mémoire de beaux et illustres jours, et voici un drapeau qui vient de faire flotter devant moi des couleurs qui sont en harmonie avec ces chants héroïques.

Drapeau, d'où viens-tu? Comment as-tu été absent pendant tant d'années? Hélas! comme un ami qu'on a perdu et qu'on voit tout à coup en songe paraître le front un peu triste et à qui l'on dit : « Pourquoi m'as-tu quitté? Pourquoi suis-je deméuré si longtemps sans toi? »... Il revient jeune comme autrefois, aussi brillant que dans ces jours de gloire et d'espérance, prêt à se déployer sur la frontière et, s'il le faut, à recommencer ses voyages.

Il semble qu'il rassérène l'air, oui, on sent un air plus libre entrer dans sa poitrine.

Les belles couleurs! Comme elles enchantaient mon enfance! Elles me ramènent à mon cher berceau, elles flottaient sur le peuplier de la place du Val et sur le clocher de Sainte-Croix.

Béranger, Béranger, toi dont, bien jeune encore, j'avais prédit la gloire, le voilà ton drapeau, ton vieux drapeau, tout rajeuni! Voilà les jours dont tu fus le prophète! Seul tu n'as pas désespéré de la France; tu voyais derrière nos nuages cette liberté toujours agissante, ce soleil qui marchait toujours. Ton vieux sergent est-il prêt? Et ses petits-fils sont-ils assez grands pour mourir à ses côtés en défendant la patrie?

Quelle grâce désinvolte, dans ces trois dernières lignes! C'est l'éternel « *Allez,* enfants de la patrie! » des vieillards qui désirent la gloire militaire payée par le sang de la jeunesse.

§

Pour ta fête, aujourd'hui, je n'ai rien à t'offrir...

On pourrait croire que ce vers familier commence un poème comique ou quelque parodie. Non : par lui débute un grave poème de Mme Raymonde de Bonnay, une des sept

mille sept cent soixante-dix-sept poétesses dont s'enorgueillit notre Parnasse contemporain. Elle a confié son œuvre à **Poèmes et Variétés littéraires** (août). C'est un « cahier des amis de la Poésie ». L'auteur n'hésite pas à écrire :

> Les pensers fuient, moqueurs, mon esprit anxieux

Malgré cela, les alexandrins fourmillent et ils constatent l'évidence ou l'exceptionnel avec une puérilité qui ne va point sans charme :

> L'oubli n'est pas l'aveu d'un noble caractère...
> Laisse-moi mes regrets, conserve tes remords;
> Ils sont à nous comme aux voyageurs les bagages.

Mme Fernande Larroque gazouille :

> Mon pauvre cœur, l'as-tu trouvé?
> Sous un pavé? sous une pierre?

Elle répond :

> Mon cœur, sous la boue, les graviers,
> Est père de cette rose sanglante...

Et bien d'autres gentillesses encore!

Une « Ariette floue » de M. Guy Durand nous apprend cette condition du poète :

> Je suis l'amant des clairs de lune.

Mme Marguerite Foures dit carrément son fait « A qui est sujet à caution » et proclame son indépendance à la face, on le devine, d'une sous-préfecture où l'on diffame à plaisir :

> Je n'agis jamais qu'à ma guise
> Sans me soucier du voisin,
> Car, quoi qu'on fasse ou quoi qu'on dise,
> On suit toujours mauvais chemin.

Elle voit de « bonnes âmes » qui « épient » les gens pour les « plumer ». Elle termine sur un trait qui ne vaut pas du Juvénal, mais qui a une verdeur provinciale estimable :

> Mais toi tu vis, le cœur rongé
> Par d'incessantes balivernes

La vie te donnera congé
Pourtant, un jour, pauvre baderne.

Le Chambron, « petit ruisseau des Deux-Sèvres », a inspiré M. Frank Roy :

Petit ruisseau
Qui file, file,
Toute tranquille
Où va ton eau ?

Et M. Roy d'affirmer aussitôt :

Certainement
Loin de ta source.

Quant à M. Alfred Pierson, un deuil très vénérable ne lui a pas interdit d'écrire :

La Mort — l'affreuse mort qui nous voue au tombeau —
La Mort pour les vivants est toujours haïssable.

Au contraire, Mme Léa Pinède chante :

Et j'ai cherché l'autel et ses béatitudes
Dans un tombeau que j'ai édifié de mes mains.

Elle prête à la lune un passé vivant où la verdure et les oiseaux existaient. Et son lyrisme, emportant la poétesse, on lit :

O lune! tu t'en vas sans penser qu'un des jours
Tu tomberas, flétrie, en de sombres séjours;
Et la porte de fer heurtera ton front chauve;
Rien pour te consoler, hélas! rien qui te sauve;
L'ombre te couvrira, et cela pour toujours!

Nul ne contredira Mme Léa Pinède quand elle affirme :

Le soir a sa splendeur aussi bien que l'aurore.

Pourquoi ces citations? Uniquement pour nous justifier d'écrire que la poésie réduite à un petit jeu de société n'est admissible que si elle demeure inédite.

§

De M. Gil Robin, dans **Notre Temps** (3 août), sous ce titre: « Clinique », un document atroce, terrible, d'une concision qui bouleverse :

Une femme en cheveux, au visage rouge, le corps perdu dans des loques sans couleur, tient dans ses bras une petite fille de quatre ans.

— C'est rapport à mon fils et aussi à la petite. Je dois la mener chez le médecin-légiste cet après-midi. Tenez, lisez la convocation : on l'examinera. Je crois qu'il ne s'est rien passé. Le premier médecin n'a rien vu. La petite a crié. Je lavais du linge. Le temps de monter mes cinq étages, Maurice se reboutonnait. La petite, sur le lit, hurlait. Sur le moment, je n'ai pas compris. J'ai interrogé Maurice, qui m'a répondu : « Cette sale mioche gueule tout le temps... » J'allais secouer mon Adrienne quand elle m'a dit gentiment : « C'est Maurice qui m'a fait mal avec son pipi. » Alors, vous comprenez, la colère m'a monté. J'ai pris le martinet et pan! j'ai frappé fort. Le gosse hurlait : « A l'assassin! » J'ai entendu du bruit dans l'escalier. Des agents de ronde montaient. Je leur ai expliqué la chose. Ils ont emmené l'enfant.

— Le père est mort tuberculeux?

— Quand il était saoul il dormait, mais ne me battait pas. Il buvait, bien sûr; dans son métier, c'est forcé.

— Quel métier?

— Plombier.

— Pourquoi est-ce forcé?

— Je ne sais pas, moi. C'est comme ça.

Cette femme a eu douze enfants. Six sont morts de tuberculose. Adrienne ne tousse pas. Maurice non plus. Elle habite une chambre d'hôtel avec « ses trois derniers ». Les autres sont mariés.

Maurice a quatorze ans et demi.

Il n'a jamais voulu aller en classe. Il sautait par la fenêtre. A dix ans, il est resté huit jours sans rentrer. Il allait avec les chiffonniers. Il ne sait ni lire ni écrire. Non, non, il n'a jamais pris d'argent. Pour ça, c'est un honnête garçon.

— Il ne m'aime pas, il ne fait pas attention à moi, ou bien il m'injurie. Quand son père est mort, il y a trois mois, il a dit : « Tant mieux qu'il soit crevé, je vais commander. » Mais il n'a pas commandé. Il ne veut rien faire : un mois ici, un mois là. Il injurie ses patrons. C'est encore chiffonnier qu'il est resté plus longtemps.

Maurice est venu au monde à huit mois. Il avait trois ans quand il a commencé à parler. Il zézaie. On a de la peine à comprendre ce qu'il dit. C'est un enfant à la taille très petite. Le corps est massif, trapu. Les pieds et les mains sont longs, hypertrophiés. Les doigts sont coupés d'engelures. Les pieds sont noirs. Les fesses sont volumineuses et les muscles des cuisses saillent sous la peau. Exagérément cambré, il a une peau flasque et blafarde. Les cheveux drus tombent sur un front court. Des sourcils roux. Un nez sans dessin. La bouche s'ouvre sur des dents panachées. Une langue épaisse sort avec peine d'entre les lèvres. L'ensemble du visage n'a pas de dessin. Quelle maladresse dans les mouvements! Quelle raideur, quelle lenteur!

— Raconte. Qu'as-tu fait?

— C'est les copains. L'un après l'autre ils m'ont dit comme ça : « Fais-le avec ta sœur. Je l'ai déjà fait, moi. » Alors, j'ai répondu : « Je vas le faire. »

— Et puis?

— Je l'ai mise sur le lit. Puis je n'ai pas pu.

— Tu ne savais pas?

— Je ne savais pas.

— Mais elle a crié?

— J'étais sur elle.

— On verra bien si tu n'as pas menti.

Il ne ment pas, il n'a pas réfléchi. On l'a suggéré et il a agi.

— C'est bien ou mal?

— C'est mal.

— Pourquoi?

Il ne répond pas. Son acte, il le range dans « le mal ». Mais ne lui en demandez pas plus long.

Il y avait une chienne dans la maison.

M. Gil Robin définit Maurice un « animal », « une force en marche ». Objectif, il conclut :

Il faut la mettre à l'abri. Il labourera la terre entre des gardiens nonchalants. Nous mangerons du blé qu'il aura fait pousser.

§

La Nouvelle Revue Française (1er août) contient quatre « Poèmes de Morven le Gaëlique » en vérité très expressifs du pays breton cher à l'auteur. Pour lui, la poésie n'est ni un rébus ni une sorte de loto bourgeois qu'on joue pour se dé-

s'ennuyer par un échange de lectures suivies de congratulations. Il procède par tableautins d'une couleur juste et d'un sens direct :

JEUNES FILLES MODERNES A DOUARNENEZ

Avec les brevets et les certificats
il n'y a plus de pen-sardine
qui ne veuille devenir madame.
Adieu, petites coiffes serrées et tabliers roses!
Je serai comme la femme du maire,
Je serai comme la femme du docteur,
Je serai comme les dames d'usiniers.
A nous aussi des robes sur la plage
et des raquettes pour jouer au tennis,
Un amoureux ou deux autour de moi,
s'ils sont riches j'irai dans les autos.
En attendant me voici receveuse des postes,
me voici infirmière diplômée,
institutrice au coin de la lande.
A la ferme j'avais compagnie,
le soir pour filer à la veillée,
maintenant je suis toute seule
avec mon chapeau et mon miroir!
Hélas mon cœur n'a pas changé,
il saute quand passe un garçon
et j'ai peur quand il y a du vent.

MÉMENTO. — *La Renaissance esthétique* (n° 73, série IX) publie un « Art poétique orchestral » de M. Fernand Divoire et « Exhortation à la Victoire », un « chœur tragique » composé par lui en juin 1914 selon les règles du « Simultanéisme ». — Ce cahier contient un fragment du « Sacre du printemps » de M. Sébastien Voirol; de M. Maurice Bataille, « Le poète, le peuple, la terre »; de M. Nicolas Beauduin : « La gare, temple moderne », etc.

La Revue hebdomadaire (2 août) : « Mes métiers », par M. Pierre Hamp.

Le Divan (juillet-août) : « Sur Léon Deubel », par M. Ed. Pilon. — Des « Impromptus » délicats de M. Daniel Thaly. — « Cinq Poèmes », de M. René Silvy. — « Cymbaline » de Stendhal et la « Chronique stendhalienne » toujours si heureusement pourvue.

Les Cahiers libres (15 juillet) : Mme D. Van Moppes : « Des mots ». — M. Louis Emié : « Le Dieu sans tête ». — Poèmes de M. René Laropte.

Raison d'Etre (n° 7, juillet) pour célébrer sa fusion avec « Zarathoustra » public des reproductions d'œuvres plastiques de M. Laurens Van Kuyk, auteur entre autres d'un « Hermaphrodite » — sculpture — qui pourrait porter n'importe quel titre : c'est une tête carrée, un pot à tabac, une borne, un bloc de pierre mal taillé... rien, plutôt. — Réponses à une consultation sur « Les vrais fantômes ». — Poèmes de MM. G. Ribemont Dessaignes, Gilbert Trollier, Pierre Audard. — « Rimbaud le Voyou », fragment d'un livre de M. Benjamin Fondana qui a trouvé un titre original et, dessous, n'écrit rien de très neuf.

Latinité (juillet-août) : De M. H. Fabureau : « Un ami de Stendhal, le baron Rougier de la Bergerie ». — Fragment d'une « Reine de Saba » de M. Edouard Marye.

Le Monde nouveau (juillet) : « L'union européenne » par M. Joseph Caillaux. — « La lutte contre les criminels en Espagne », par M. Quintiliano Saldana.

La Revue Européenne (mai à juillet) : « La rebouteuse » de M. Gorki. — Poèmes de Rabindranath Tagore, R. M. Rilke, V. Huidobro, Y. de Lonsevialle.

La Revue Universelle (1er août) : « Rome » par M. Abel Bonnard. — « L'évolution de la Russie » par M. Roger Labonne.

La Revue Mondiale (1er août) : « Hindous contre musulmans » par the Hon. Maynard. — « La morale des animaux », par M. A. de Bersaucourt. — Poèmes de M. C. Hubert.

Cahiers bleus (19 juillet) : « Lettre aux Anciens », de M. André Bell.

Revue de Paris (1er août) : « The Kid », par M. Jean Giraudoux. — « Liberté individuelle et détention préalable », par M. Henry Torrès.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Balzac et le Journalisme. — Dans le *Mercure de France* du 1er juin, j'ai consacré quelques pages à Théophile Gautier, martyr du journalisme, et j'en ai profité pour citer l'essentiel de la préface de *Mademoiselle de Maupin,* où le grand poète stigmatisait avec une âpreté vengeresse les tares de la presse moderne. Obligé de recourir au journalisme pour assurer son existence matérielle, le poète des *Emaux et Camées* fut, jusqu'à la fin de ses jours, la lamentable victime de sa besogne journalière.

Je voudrais montrer aujourd'hui que l'un des contemporains les plus illustres du poète, le grand Balzac, auquel rien de ce qui est humain n'est resté étranger, a eu l'occasion, à maintes reprises, d'exprimer sa pensée sur le journalisme, et que cette pensée, dans ses conclusions, n'est pas moins sévère que celle de Théophile Gautier.

Plus profond *voyant* encore que pénétrant observateur, Balzac porte des jugements qui restent valables un siècle après qu'ils ont été rendus, et qui ont grande chance, hélas! de le demeurer longtemps encore. Le puissant génie du père de *La Comédie humaine* l'a mis à l'abri de l'aventure lamentable dont fut victime le poète, et si Balzac fut aussi une victime du journalisme, ç'a été, comme nous aurons l'occasion de le voir, d'autre façon.

Le « fait » du journalisme ne pouvait laisser indifférent l'histoire d'une société, et Balzac, animé d'une volonté prodigieuse et d'un courage à toute épreuve, devait expérimenter, quoi qu'il pût lui en coûter, toute sa pensée la plus sincère, sur ce qui lui paraissait, à juste titre, une des manifestations les plus originales du *génie* du monde moderne.

Dans la préface qu'il écrivit, en date du 15 janvier 1837, en tête de la première édition des *Illusions perdues* qui ne comportait alors que la première partie intitulée *les Deux Poètes*, Balzac explique qu'en cours de route il a vu son sujet s'élargir immensément :

> Ainsi, écrit-il, les *Illusions perdues* ne doivent plus seulement concerner un jeune homme qui se croit un grand poète et la femme qui l'entretient dans cette croyance et le jette au milieu de Paris pauvre et sans protection. Les rapports qui existent entre Paris et la province, sa funeste attraction, ont montré à l'auteur le jeune homme du XIXe siècle sous une face nouvelle : il a pensé soudain *à la grande plaie de ce siècle, au journalisme, qui dévore tant d'existences, tant de belles pensées, et qui produit d'épouvantables réactions dans les modestes régions de la vie de province...*

Deux ans plus tard, Honoré de Balzac tient la promesse qu'il s'est faite en publiant *Un grand homme de province à Paris*, et voici ce qu'on peut lire dans la préface, en date

d'avril 1839, qui précède la première édition de ce célèbre roman :

...Les journalistes ne pouvaient pas plus que les autres professions échapper à la juridiction de la comédie. Pour eux, peut-être eût-il fallu quelque nouvel Aristophane et non la plume d'un écrivain plus satirique; mais ils inspirent à la littérature une si grande craitne, que ni le théâtre, ni l'Iambe, ni le roman, ni le poème comique, n'ont osé les traîner au tribunal où le ridicule *castigat ridendo mores.* Une seule fois, M. Scribe essaya cette tâche dans sa petite pièce du *Charlatanisme,* qui fut moins un tableau qu'un portrait. Le plaisir que causa cette spirituelle ébauche fit concevoir à l'auteur le mérite d'une peinture plus ample. Une autre fois, M. de Latouche aborda la question des mœurs littéraires, mais il attaquait moins le journalisme qu'une de ces coalitions formées au profit d'un système, et dont la durée est subordonnée à l'obscurité des talents enregistrés : une fois célèbres, les coalisés ne peuvent plus s'entendre; disciplinés pendant le combat, les Pégases se battent au ratelier de la gloire. Cet homme d'esprit ne fit d'ailleurs qu'un article épigrammatique, et néanmoins suffisant; il a eu la gloire de doter la langue d'un mot qui restera, celui de *camaraderie,* devenu, depuis, le titre d'une comédie en cinq actes. Ainsi donc, l'auteur a le mérite d'une action d'autant plus courageuse qu'elle a effrayé plus de monde. *Comment, par un temps où chacun va cherchant des sujets neufs, aucune plume n'ose-t-elle s'exercer sur les mœurs horriblement comiques de la presse, les seules originales en notre siècle.* L'auteur manquerait cependant à la justice, s'il oubliait de mentionner la magnifique préface d'un livre magnifique, *Mademoiselle de Maupin,* où M. Théophile Gautier est entré, fouet en main, éperonné, botté comme Louis XIV à son fameux lit de justice, au plein cœur du journalisme. Cette œuvre de verve comique, disons mieux, cet acte de courage, a prouvé le danger de l'entreprise. Le livre, une des plus artistes, des plus verdoyantes, des plus pimpantes, des plus vigoureuses compositions de notre époque, d'une allure si vive, d'une tournure si contraire au commun de nos livres, a-t-il eu tout son succès? en a-t-on suffisamment parlé?

L'un des rares articles qui le fustigèrent fut plutôt dirigé contre la parcimonie du libraire, qui refusait des exemplaires au journal, que contre le jeune et audacieux auteur.

Le public ignore combien de maux assaillent la littérature dans sa transformation commerciale. Depuis l'époque à laquelle est pris le sujet de cette scène, les malheurs que l'auteur a voulu

peindre se sont aggravés. Autrefois, le journalisme imposait la librairie en nature : il lui demandait un certain nombre d'exemplaires qui, d'après le nombre des feuilles périodiques, n'allaient pas à moins d'une *centaine,* en outre du payement des articles après lesquels courait indéfiniment le libraire, sans pouvoir souvent les voir paraître, et qui, multiplié par le total des journaux, faisait une somme considérable. *Aujourd'hui, ce double impôt s'est augmenté du prix exorbitant des annonces, qui coûtent autant que la fabrication même du livre.* Or, comme rien n'est changé aux habitudes financières de certaines critiques, *il en est deux ou trois, pas davantage, qui peuvent être partiales ou haineuses, mais qui sont désintéressées; il s'ensuit que les journaux sont funestes à l'existence des écrivains modernes...*

...Quelle épouvantable chose que la tiédeur des honnêtes gens! ils s'occupent de leurs blessures et traitent en ennemis les médecins!

...Les mœurs du journal constituent un de ces sujets immenses qui veulent plus d'un livre et plus d'une préface. Ici, l'auteur a peint les commencements de la maladie, arrivée aujourd'hui à tous ses développements. En 1821, le journal était dans sa robe d'innocence, comparé à ce qu'il est en 1839.

[*...Et depuis un siècle, que de progrès encore!*] Mais si l'auteur n'a pu embrasser la plaie dans toute son étendue, il l'a, du moins, abordée sans terreur. Il a tiré les bénéfices de sa position. Il est du très petit nombre de ceux qui n'ont point de remercîments à faire au journalisme : il ne lui a jamais rien demandé, il a fait son chemin sans s'appuyer sur ce bâton pestiféré; *l'un de ses avantages est d'avoir constamment méprisé cette hypocrite tyrannie, de n'avoir imploré d'aucune plume aucun article, de n'avoir jamais immolé dans d'inutiles réclames d'immortels écrivains pour en faire le piédestal d'un livre qui, par le temps actuel, n'a pas six semaines à vivre. Il a enfin le droit, chèrement acheté, de regarder en face le cancer qui dévorera peut-être le pays.*

. . . .

A beaucoup de lecteurs, ce tableau pourra paraître chargé ; mais, qu'on le sache, tout est d'une réalité désagréable ,et tout néanmoins a été adouci dans ce livre...

...Non seulement le journal tue beaucoup de jeunesse et de talents, mais il sait enterrer ses morts dans le plus profond secret, il ne jette jamais de fleurs sur leurs tombes, il ne verse de larmes que sur ses défunts abonnés. Répétons-le! le sujet a l'étendue de l'époque elle-même. Le Turcaret de Lesage, le Philinte et le Tar-

tuffe de Molière, le Figaro de Beaumarchais et le Scapin du vieux théâtre, tous ces types s'y trouveraient agrandis de la grandeur de notre siècle, où le souverain est partout, excepté sur le trône, où chacun traite en son nom, veut se faire centre sur un point de la circonférence, ou roi dans un coin obscur. Quelle belle peinture serait celle de ces hommes médiocres, engraissés de trahison, nourris de cervelles bues, ingrats envers leurs invalides, répondant aux souffrances par d'affreuses railleries, à l'abri de toute attaque derrière leurs remparts de boue, et toujours prêts à jeter une part d'os à quelque mâtin dont la gueule paraît armée de canines suffisantes et dont la voix aboie en mesure!

Ces pages d'une verve vengeresse et d'une vérité si cruelle sont dignes d'un Juvénal, et qu'elles sont vraies, hélas! encore vraies, toujours vraies!

Le roman tient les promesses de la préface, il est véridique, implacable et terrible; il n'entre pas dans mon dessein d'en donner ici une analyse, même succincte. Je me contenterai d'en citer un court extrait, quelques pages d'un dialogue, où Balzac s'est plu à condenser sa pensée sur le journalisme.

— Le journal, au lieu d'être un sacerdoce, est devenu un moyen pour les partis; de moyen, il s'est fait commerce; et, comme tous les commerces, il est sans foi ni loi. Tout journal est une boutique où l'on vend au public des paroles de la couleur dont il les veut. S'il existait un journal des bossus, il prouverait soir et matin la beauté, la bonté, la nécessité des bossus. Un journal n'est plus fait pour éclairer, mais pour flatter les opinions. Ainsi, tous les journaux seront, dans un temps donné, lâches, hypocrites, infâmes, menteurs, assassins; ils tueront les idées, les systèmes, les hommes, et fleuriront par cela même...

Si le journal invente une infâme calomnie, on la lui a dite. A l'individu qui se plaint, il en sera quitte pour demander pardon de la liberté grande. S'il est traîné devant les tribunaux, il se plaint qu'on ne soit pas venu lui demander une rectification; mais demandez-la-lui? il la refuse en riant, il traite son crime de bagatelle. Enfin, il bafoue sa victime quand elle triomphe...

Ainsi ses crimes, bagatelles! ses agresseurs, des monstres! et il peut en un temps donné faire croire ce qu'il veut à des gens qui le lisent tous les jours

Le journal servirait son père tout cru à la croque-au-sel de ses plaisanteries, plutôt que de ne pas intéresser ou amuser son public...

— C'est enfin le peuple in-folio, s'écria Blondet en interrompant Vignon.

— Le peuple hypocrite et sans générosité, reprit Vignon, il bannira de son sein le talent comme Athènes a banni Aristide. *Nous verrons les journaux, dirigés d'abord par des hommes d'honneur, tomber plus tard sous le gouvernement des plus médiocres, qui auront la patience et la lâcheté de gomme élastique qui manquent aux beaux génies, ou à des épiciers qui auront de l'argent pour acheter des plumes.*

« Nous voyons déjà ces choses-là! Mais dans dix ans le premier gamin sorti du collège se croira un grand homme, il montera sur la colonne d'un journal pour souffleter ses devanciers, il les tirera par les pieds pour avoir leur place...

« Plus on fera de concessions aux journalistes, plus les journaux seront exigeants. Les journalistes parvenus seront remplacés par des journalistes affamés et pauvres. *La plaie est incurable, elle sera de plus en plus maligne, de plus en plus insolente; et plus le mal sera grand, plus il sera toléré, jusqu'au jour où la confusion se mettra dans les journaux par leur abondance, comme à Babylone. Nous savons tous, tant que nous sommes, que les journaux iront plus loin que les rois en ingratitude, plus loin que le plus sale commerce en spéculations et en calculs, qu'ils dévoreront nos intelligences à vendre tous les matins leur trois-six cérébral; mais nous y écrirons tous, comme ces gens qui exploitent une mine de mercure en sachant qu'ils y mourront...* (1). »

Pour cruelle qu'elle soit, la page ne manque ni d'accent ni de profondeur.

Puisque la question reste, hélas! d'actualité, nous poursuivrons dans une prochaine chronique l'exposé des terribles griefs du grand Balzac contre les épouvantables méfaits du journalisme.

GEORGES BATAULT.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : l'affaire des faux Watteau; nouveaux enrichissements du département de la peinture; la donation Carlos de Beistegui; prolongation de l'Exposition de Delacroix. — Inauguration de nouvelles collections au Musée d'ethnographie. — Exposition du Musée de la Voiture à Compiègne. — Exposition de l'histoire du Palais-Royal, au Musée des Arts décoratifs. — Exposition du « Décor de la table » au Musée Galliéra. — Mémento.

Nous n'avons pas encore parlé, attendant qu'elle fût éclair-

(1) Les passages soulignés dans les extraits de Balzac cités ci-dessus l'ont été par moi.

cie, d'une affaire qui, depuis quelques mois, a suscité un certain émoi dans le public qui s'intéresse aux choses du Louvre. En 1927, le Conseil des Musées nationaux avait acquis, pour la somme de 1.500.000 francs, deux petits tableaux : *La Plantation du mai* et *Danse villageoise* trouvés dans un château anglais et que leur parenté avec deux toiles d'une facture identique conservées dans les musées de Madrid et d'Edimbourg et attribuées à Watteau, autorisait à regarder comme des œuvres du maître exécutées pendant son séjour en Angleterre au temps de sa jeunesse. Or, l'an dernier, M. Guiffrey, conservateur des peintures du Louvre, étudiant plus à fond ces tableaux et les rapprochant de diverses œuvres — eaux-fortes, sépia appartenant au Louvre, tableaux existant à l'Ermitage de Pétrograd et dans les collections Jules Strauss et L. Paraf à Paris — d'un certain Pierre-Antoine Quillard, peintre et graveur parisien qui imita Watteau et reçut peut-être de lui des conseils, fut amené à reconnaître très nettement dans les deux tableaux qu'il avait fait acheter pour le Louvre la main certaine de ce Quillard et à confesser loyalement son erreur (1). De son côté, un conservateur du Musée de l'Ermitage, M. Valentin Miller, était arrivé aux mêmes conclusions (2).

La remise en lumière du peintre Quillard, à peu près ignoré encore hier, ne s'est pas bornée à la réparation accomplie par M. Guiffrey : tout dernièrement, au cours d'une mission en Portugal, un de nos plus sagaces historiens d'art, M. Pierre d'Espezel, a eu la bonne fortune de retrouver dans ce pays, où Quillard passa les sept dernières années de sa courte existence, de 1726 à 1733, plusieurs œuvres jusqu'ici inédites et dont il vient de donner des reproductions (3) : quatre *Fêtes galantes* et deux portraits de membres de la famille ducale de Cadaval dont Quillard avait été le protégé, sans compter une eau-forte représentant une danse portugaise, *L'Outavado*, une autre d'après un feu d'artifice tiré à Lisbonne en 1728, une *Cène* conservée à l'église de Mafra,

(1) *Le Peintre-graveur Pierre-Antoine Quillard* (*Gazette des Beaux-Arts*, février 1929).
(2) *Autour de Watteau; un maître inconnu : P.-A. Quillard* (*Revue de l'art*, février 1930).
(3) Dans le n° du 20 juin dernier de la revue *Beaux-Arts*.

etc. Voilà ainsi enrichie coup sur coup de plusieurs numéros l'œuvre de notre artiste, et l'histoire de la peinture française du XVIIIe siècle rectifiée et complétée par de nouveaux documents intéressants. Il est donc juste de conclure avec M. Georges Wildenstein (4), qui précisément, depuis quelques années, s'intéressait à l'artiste révélé aujourd'hui au grand public : « L'« affaire Quillard » n'est pas le moins du monde un « scandale ». Il n'est pas scandaleux, bien au contraire, que le musée du Louvre ait acquis deux tableaux que leur valeur artistique désignait à cette consécration officielle. Ce qui est fâcheux, c'est que l'histoire de l'école française soit encore si peu éclairée que de bons connaisseurs puissent, avec toutes apparences de raison, retrouver une manière inconnue de Watteau dans l'œuvre d'un peintre oublié; c'est surtout qu'un maître du mérite de Quillard soit à ce point méconnu. » Et M. Wildenstein annonce la publication prochaine de l'ouvrage qu'il préparait depuis quelque temps sur lui et qui, croyons-nous, révélera en effet un artiste de très grande valeur.

Ce même département des peintures du Louvre s'est enrichi dernièrement de plusieurs pièces dont les principales sont exposées dans la salle Denon. Le D[r] Viau lui a offert, en plus de trois dessins de Heim, portraits des écrivains Népomucène Lemercier, Ancelot et Emile Deschamps, qui viennent s'ajouter à la série déjà nombreuse de croquis de ce genre que le Louvre possédait de cet artiste, trois autres portraits peints : ceux du bon peintre Cals par lui-même et du poète Emile Deschamps de nouveau, par Champmartin, et celui, beaucoup plus intéressant par ses qualités de facture et de solide réalisme, d'un certain Thomas-Alfred Jones, toile sur laquelle on n'est pas peu surpris de trouver la signature de Pavis de Chavannes. La chose s'explique si l'on songe qu'à cette date (1851) celui-ci fréquentait avec Manet (auquel fait songer le portrait en question) l'atelier de ce Thomas Couture à la renommée duquel a tant nui sa grande composition des *Romains de la décadence*, mais qui, dans des œuvres plus modestes, directement inspirées de la nature et de la vie

(4) Même article de *Beaux-Arts*.

comme on en admira à de récentes expositions (par exemple, celle de la Vie romantique au Musée des Arts décoratifs), s'est montré un peintre excellent, aux robustes et savoureuses qualités. Pavis de Chavannes lui-même revit à côté dans un portrait de sa propre main donné par M. David Weill.

Du maître impressionniste Camille Pissarro sont signées deux autres effigies : la sienne propre, datée de 1873, et celle de son fils Paul-Emile, peinte en 1899, toutes deux offertes par ce dernier, à la suite de la belle exposition rétrospective qui eut lieu au commencement de cette année au Musée de l'Orangerie.

Enfin, deux acquisitions sont venues s'ajouter à ces dons. L'une est celle d'un petit *Portement de croix* peint sur parchemin, vers 1380-1390, très certainement en France, ainsi que le prouve le décor architectural où se passe la scène (on y voit sur une hauteur la silhouette de la cathédrale du Puy), mais peint non moins certainement sous l'influence du panneau, que possède le Louvre, de ce Simone Martini qui décora le château des Papes et mourut à Avignon. Voilà donc un nouveau document intéressant sur l'école avignonnaise à ajouter à ceux dont nous signalions dernièrement l'entrée au Louvre (5). — L'autre acquisition est une curieuse toile exécutée en 1866 par le peintre Giraud et qui montre l'aspect de la salle La Caze au Louvre alors qu'elle abritait les objets antiques de la célèbre collection formée au XIX[e] siècle par le marquis Campana, réunion de vases, bronzes et terres cuites antiques voisinant avec des meubles, des majoliques de la Renaissance italienne et plus de 600 tableaux des XIV[e] et XV[e] siècles, que la France acquit en bloc, en 1858, pour la somme de 4.264.000 francs et qu'on baptisa Musée Napoléon III. Nous avons conté ici autrefois (6), d'après une brochure de MM. P. Perdrizet et René Jean, les avatars de cette collection, qu'on finit par partager entre le Louvre, le Musée de Cluny et les musées de province où, malgré les protestations d'Ingres et de Delacroix, on envoya 313 tableaux. La toile de Giraud montre l'aspect pittoresque qu'offrait l'installation dans la salle La Caze des collections d'antiques

(5) Voir *Mercure de France*, 15 février 1930, p. 210-211.
(6) *Mercure de France*, 15 mai 1907, p. 358.

au milieu desquelles circulent des visiteurs en toilettes Second Empire (7).

Mais un enrichissement bien plus important est dès maintenant promis au Louvre : l'amateur éclairé et ami de la France qu'est M. Carlos de Beistegui vient de confirmer officiellement au ministre des Beaux-Arts sa résolution de faire don à notre musée national de sa magnifique collection, célèbre dans le monde des arts pour la qualité des chefs-d'œuvre qu'elle renferme de toutes les écoles. Rappelons-en seulement quelques-uns : pour la France, les deux joyaux de notre école primitive que sont la *Vierge* de Malouel de l'ancienne collection Aynard et le *Portrait du dauphin Charles-Orland;* puis un Nattier : *La Duchesse de Chaulnes en Hébé,* deux admirables portraits par David d'un *M. Mayer* et de *Mme de Verninac,* et deux non moins beaux, par Ingres, de *Mme Pankoucke* et du *Sculpteur Bartolini;* — pour l'école flamande, une *Mort de Didon* de Rubens, et un portrait de *Don Livio Odescalchi* par Van Dyck; — pour l'école espagnole, un des plus beaux Goya : *La Marquise de la Solana;* — pour l'école anglaise, un autre chef-d'œuvre : la *Miss Cuthbert* de Lawrence (8). Le généreux mécène joindra en outre à cette donation celle de sa collection numismatique pour le Cabinet des Médailles.

On aura plaisir à apprendre que la belle exposition Delacroix, où le public se presse toujours plus nombreux, est prolongée jusqu'au 30 septembre. Comme elle s'est enrichie, depuis le compte rendu que nous en avons donné au lendemain de l'inauguration, de vingt-quatre toiles nouvelles, sans parler de quelques dessins, ceux mêmes qui l'auraient déjà vue tiendront à y retourner : on ne se lasse pas de revoir cet incomparable ensemble ; à chaque visite l'admiration est plus grande et l'on se prend à regretter que le merveilleux spectacle offert en ce moment par la Salle des Etats ne doive pas toujours durer. Parmi les œuvres nouvelles qui viennent

(7) Toutes ces œuvres nouvellement entrées au département des peintures sont reproduites dans les n^{os} des 10 mai et 20 juin de la revue *Beaux-Arts.*

(8) La plupart de ces œuvres sont reproduites dans le n° du 20 avril de *Beaux-Arts.*

de s'y ajouter — et qu'on trouvera exposées presque toutes dans la grande salle, — on admirera particulièrement deux beaux portraits, l'un de jeune homme (collection Arthur Sachs), l'autre de *M. de Verninac*, beau-frère de Delacroix (collection Malvy), une esquisse (envoyée par le Musée de Copenhague) de la *Bataille de Nancy*, peut-être supérieure en effet tragique au tableau définitif; une *Mise au tombeau* et une *Chasse aux lions* venues de Boston; puis, prêtés par la collection Schmitz, de Dresde, un merveilleux petit *Samson et Dalila*, des *Fleurs* et deux esquisses de la *Grèce expirante* et du *Saint Sébastien secouru par les saintes femmes;* enfin, morceau particulièrement savoureux, le plus beau des trois similaires qui figurent à l'exposition, une académie d'après *Rose*, le modèle préféré de Delacroix, vue de dos, étendue sur un divan (9).

§

Au **Musée d'ethnographie** du Trocadéro a eu lieu, le 27 juin, l'inauguration de nouvelles installations qui, espérons-le, seront l'amorce d'un remaniement complet dont ces collections si riches, et trop peu connues parce que mal présentées dans un local incommode et défectueux, ont le plus grand besoin. Quatre grands monuments nouveaux ornent le vestibule d'entrée : face à la porte se dresse, impressionnante, la tête colossale, haute de 2 mètres, rapportée en 1872 de l'île de Pâques par le contre-amiral L. de Lapelin, qu'accompagnait l'aspirant Julien Viaud, c'est-à-dire Pierre Loti (10). Conservée jusqu'ici au Muséum d'histoire naturelle, dont dépend de-

(9) La *Revue de l'Art* vient de publier (n° de juillet-août) un second fascicule spécial du plus vif intérêt sur Delacroix. Le peintre René Piot, d'après les confidences qu'il reçut d'Andrieu, élève et collaborateur du maître, corroborées par le *Journal* de ce dernier, expose les méthodes de travail de Delacroix et consacre une étude spéciale aux diverses palettes, toujours longuement méditées et préparées avec un soin extrême (dont quelques-unes sont reproduites en couleurs dans cet article) qui lui servirent notamment pour les *Massacres de Scio*, la *Mort de Sardanapale*, la décoration du salon du Roi au Palais-Bourbon et de la bibliothèque du Luxembourg, le plafond de la galerie d'Apollon au Louvre et celui du salon de la Paix à l'ancien Hôtel de Ville, les fresques de la chapelle des Saints Anges à Saint-Sulpice, etc...

(10) Pierre Loti a raconté lui-même cette expédition dans un chapitre de son livre *Reflets sur la sombre route*. — V. aussi l'article de M. Henry Bidou, *Plaris à l'île de Pâques*, dans le *Temps* du 20 juillet dernier.

puis peu le Musée d'ethnographie, cette figure sommairement taillée, mais néanmoins avec un accent de vie robuste, dans un bloc de trachyte, faisait partie d'un groupe de statues grossières représentant sans doute des divinités, érigées sur des sortes de plates-formes (11).

Elle est accompagnée ici de moulages de monuments d'une autre civilisation : celle des Mayas, du vᵉ au viiᵉ siècle, que nous a fait connaître la belle exposition d'art mexicain organisée il y a deux ans au pavillon de Marsan. Deux sont des rampes d'escalier ornées de bas-reliefs d'un palais de Palanqué; ils encadrent une sorte d'autel sphérique monolithe, à décor zoomorphe, dit « la Grande Tortue » ou « le Dragon de Quirigua », localité du Guatemala d'où il provient. C'est, dit la notice qui l'accompagne, l'« exemple le plus complexe du motif maya du Dragon à deux têtes »; il porte une date qui, suivant les historiens Spinden et Morley, correspondrait à 535 de notre ère.

Sur le palier de l'escalier, à mi-chemin du premier étage, on a installé dans des vitrines un ensemble d'antiquités chiliennes ayant figuré à la récente exposition de Séville et offertes généreusement à la France par le gouvernement du Chili, grâce à l'entremise de Mme Montero de Leiva. Ce sont quelques objets préhistoriques, une curieuse pipe anthropomorphe en pierre et des spécimens d'ethnographie araucanienne : bracelets, broches, colliers, bandeaux de front, pendentifs et épingles en argent, enfin des objets usuels, tels que calebasses décorées au feu, poteries à ornementation polychromée et gravée, vases et gobelets en corne, tissus à décor floral, etc. (12).

Au deuxième étage, a été inaugurée en même temps la salle Dupetit-Thouars, où sont réunies provisoirement les collections rapportées par l'illustre amiral de ses voyages en Océanie, spécimens typiques de cet art sauvage, mais singulièrement expressif, vers lequel se tourne aujourd'hui la curiosité de nos cerveaux blasés : idoles des Nouvelles-Hébrides,

(11) V. l'article de M. G. Grandidier, *L'Ile de Pâques*, dans le *Figaro* du 25 décembre 1922.

(12) Plusieurs de ces objets sont reproduits dans le n° du 20 avril de la revue *Beaux-Arts*.

masques de danse de sorciers de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Calédonie, avec lesquels contrastent çà et là quelques créations presque raffinées, comme ce grand et élégant récipient à kawa en bois noir incrusté de nacre, venu des îles Salomon, et un grand sarcophage en bois sculpté et peint en blanc et rouge, d'un chef de la Nouvelle-Zélande.

Enfin, à l'autre extrémité du musée et au rez-de-chaussée, on a installé le curieux mât totémique en cèdre sculpté et peint, haut d'une dizaine de mètres, récemment offert par la Canadian Pacific Railway, où le chef du village d'Angyeda (Colombie britannique) avait fait représenter dans un enchevêtrement d'animaux et de figures humaines les ancêtres protecteurs de la tribu : « l'ours grison époux mystique de Hrpisunt », et les descendants de cette union, les uns hommes, les autres mi-ours, mi-hommes (13).

§

A ces nouvelles des musées nationaux, il faut ajouter l'inauguration récente d'une exposition organisée, comme chaque année, pour la durée de l'été, par notre excellent confrère, M. Edouard Sarradin, au **Musée de la Voiture et du Tourisme** créé par lui en annexe du château de Compiègne, dont il est le conservateur.

Cette exposition, consacrée aux « Peintres anciens de la voiture », groupe une importante documentation de tableaux, de dessins et de gravures qui retracent, dans la réalité de la vie, l'historique des véhicules de toutes sortes déjà réunis dans les galeries à l'état de modèles ou de pièces authentiques. Quelques échantillons de l'école de Van der Meulen, une série très importante de modèles signés en grand nombre par le fils de François Boucher, de charmantes visions de petits maîtres, donnent un aperçu des XVIIe et XVIIIe siècles. Mais l'exposition documente surtout sur les belles époques des équipages du château. Sur les voitures de l'époque du Premier Empire, elle fait appel au témoignage de Swebach, David, Boilly, Percier et Fontaine, Carle Vernet. Grâce aux œuvres de ces peintres, on revoit la pompe des cor-

(13) Reproduit dans le même numéro de la même revue.

tèges impériaux, tandis que Lami, Géricault, Raffet, Victor Adam commentent le luxe des équipages de l'époque romantique. Enfin, les Lami du Second Empire, les Constantin Guys, les Alfred de Dreux et les Montpezat, d'autres toiles et d'autres gravures signées de noms moins connus, retracent l'élégance des attelages au temps de Napoléon III et le charme animé d'une Cour et d'une élite mondaine qui laissèrent à Compiègne une trace émouvante.

§

Autre exposition estivale à Paris : au **Musée des Arts décoratifs**, jusqu'à la rentrée d'octobre, on peut voir, organisée par l'Union artistique française avec le concours des principaux musées et de collectionneurs parisiens, une très intéressante rétrospective de l'histoire du Palais-Royal depuis son origine jusqu'à nos jours. Plus de huit cents pièces — bustes, tableaux, estampes, documents et bibelots de toute espèce — la font revivre tout entière sous nos yeux en ses multiples aspects : la construction du Palais Cardinal en 1629 par Richelieu, qui le lègue, en mourant, à Louis XIII; les transformations de la royale demeure au cours des siècles; ses hôtes successifs : Philippe d'Orléans, son fils le Régent, Philippe-Egalité, plus tard le futur Louis-Philippe, sous le Second Empire, le roi Jérôme Bonaparte et son fils; les événements politiques qui s'y passent; la vie mondaine et galante qui, au XVIIIe siècle et sous le Directoire, en fait le centre à la mode; etc. Voici — pour ne citer que les documents les plus typiques — le portrait de Richelieu gravé par Nanteuil, d'après Philippe de Champaigne; le saisissant moulage du masque du cardinal pris lors de l'ouverture de son tombeau en 1866; le buste du Régent; les portraits peints ou gravés des différents princes et princesses d'Orléans; des dessins de Coypel en vue de la décoration de la galerie d'Enée du palais; la célèbre estampe en couleurs de Debucourt *La Promenade du Palais-Royal*, et une autre non moins belle, *Les Galeries du Palais-Royal*, ces galeries de bois bordées de boutiques, de tripots, de cafés, et fréquentées par les « nymphes » dont quantité de gravures et de pièces satiriques retracent le com-

merce galant (l'une d'elles, Nicole Leguay, à qui l'on fit jouer dans la scène du bosquet à Versailles, lors de l'affaire du collier, le rôle de Marie-Antoinette, est portraiturée ici dans un joli pastel); une estampe représentant l'incendie de l'Opéra en 1763 et les deux petits tableaux où Hubert Robert a peint *de visu* l'incendie de la seconde salle en 1781; des documents sur les autres lieux de divertissement et le théâtre de la Montansier; pour l'époque révolutionnaire, les scènes de Camille Desmoulins haranguant la foule dans le jardin et de l'assassinat de Le Peletier de Saint-Farjeau; les ordres d'écrou de Camille Desmoulins, de Danton, d'André Chénier, de Philippe-Egalité; de nombreux documents sur les restaurants et cafés, le Caveau, la Rotonde, le Café de Chartres et autres endroits renommés : les Frères Provençaux, Mme Very, etc., avec des cartes de menus dont le bon marché laisse rêveur; ailleurs, un dessin de Gustave Doré montrant les bourgeois réglant leur montre au coup de midi du petit canon solaire; etc.

§

Enfin, le **Musée Galliéra**, de son côté, a inauguré, le 2 juin, une exposition qui durera aussi jusqu'en octobre et qui est consacrée au « Décor de la table ». Dans l'installation passe-partout où se voyaient hier le mobilier et les objets d'art sacré, on nous montre aujourd'hui les porcelaines, la verrerie, les divers ustensiles et le linge de table, présentés soit isolément, soit dans des ensembles (dont le plus remarquable est sans contredit celui auquel, avec M. Lalique, ont collaboré sa fille et la maison Rodier), destinés à émerveiller par leur luxe et leur élégance raffinée. Ce n'est pas un des moindres défauts des expositions actuelles d'art décoratif moderne que de viser sans cesse à plus de richesse et d'éclat, sans se préoccuper presque jamais de la clientèle moyenne : les belles théories sur l'« art social » paraissent bien oubliées! Un autre défaut de bien des objets en est l'extravagance et parfois même la laideur : à côté de créations ingénieuses, bien équilibrées et pleines de goût, combien d'autres d'une fantaisie sans rime ni raison, échappant à toute discipline! On en vient à leur préférer les honnêtes et bourgeois ustensiles que ressuscite,

dans une pièce voisine, avec d'amusantes estampes de l'époque, une petite rétrospective romantique dont le caractère vieillot n'est pas sans charme.

Mémento. — Aux touristes qui vont, en cette saison, parcourir les routes du Midi, nous avons à signaler et à recommander tout particulièrement un magnifique volume faisant partie de la collection « L'Art français », qui comprend déjà tant de beaux ouvrages et en particulier un volume semblable sur la Normandie : *L'Art en Provence, dans le Comtat venaissin et dans le comté de Nice*, par Robert Doré, archiviste paléographe (Paris, « Les Beaux-Arts », en vente aux édit. Van Oest; in-4°, 324 p. av. 34 fig. dans le texte et 478 gravures hors-texte; 260 francs). Jamais encore la Provence et la région avoisinante n'avaient été présentées et célébrées de façon aussi complète et aussi belle. Connaissant admirablement ce pays, qu'il habite, l'auteur, après en avoir tracé le portrait physique, nous donne, en une suite de chapitres de la documentation la plus sûre, le tableau de son passé historique, puis la description détaillée de tous les monuments marquants d'architecture religieuse, civile ou militaire, de sculpture, de peinture, d'art appliqué que renferment les villes et les musées, merveilleuse floraison d'art tour à tour robuste et délicate, qui s'ajoute à la beauté des sites et que font admirer, à l'appui du texte de M. Doré, près de 500 héliogravures d'une rare perfection d'exécution. Voici, après des vues pittoresques des paysages provençaux, tous les chefs-d'œuvre qui sont venus s'y adjoindre au cours des siècles : restes d'édifices antiques, comme le théâtre d'Orange, le théâtre et les arènes d'Arles, le trophée de la Turbie, l'arc et le mausolée de Saint-Rémy, le temple de Vernègues, l'arc de Carpentras, les constructions du moyen âge, les Saintes-Maries de la Mer, Saint-Victor de Marseille, les cathédrales de Vaison, d'Arles, de Fréjus, d'Aix, l'église du Thor, le donjon des Baux et les châteaux de Tarascon, de Gordes, de Lourmarin, l'immense château des Papes, le fort Saint-André de Villeneuve-lès-Avignon, les enceintes d'Avignon et de Carpentras, l'hôtel de ville de Toulon, la Monnaie d'Avignon, les vieux hôtels seigneuriaux d'Aix, et, aux environs, quantité de charmants châteaux, sans parler des villas modernes aux beaux jardins parsemées sur la Côte d'Azur; — en sculpture, l'*Aphrodite à la colombe*, passée au Musée de Lyon, et la célèbre *Vénus* d'Arles, envoyée à Versailles et aujourd'hui au Louvre, les nombreux sarcophages antiques ou gallo-romains du Musée lapidaire d'Arles, la charmante *Vierge* en ivoire du XIVe siècle de l'église de Villeneuve-lès-Avignon, les nombreuses sculp-

tures du moyen âge et de la Renaissance qui décorent les églises, les portes de la cathédrale d'Aix, les stalles de Saint-Maximin, les créations de Puget à Toulon et à Marseille, etc.; — en peinture, les fresques de la tour Ferrande à Pernes (on eût aimé voir reproduites également celles du château des Papes et de la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon), la *Vierge glorieuse* de Charonton de l'hospice de cette dernière ville et la célèbre *Pietà* du Louvre, qui en provient également, le *Buisson ardent* et le *Saint Siffrein* de Nicolas Froment ,et les créations de l'école niçoise ; parmi les œuvres modernes, les tableaux de Joseph Vernet, Duplessis, Marguerite Gérard, Françoise Duparc, ce Chardin féminin, Granet, Monticelli, Cézanne; — enfin, dans le domaine de l'art appliqué, des meubles sculptés de tout genre d'un galbe exquis, des grilles et balcons en fer forgé aux élégantes arabesques, et quantité de faïences provençales, notamment de Moustiers ou de Marseille. Au total, un panorama complet des beautés naturelles et artistiques de la Provence.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

A. Kleinclausz : *La Bourgogne* (Les Pays d'Art), Hachette. — Charles Baussan : *Sainte Madeleine*, Henri Laurens.

Une nouvelle série d'ouvrages sur les « pays d'art » nous est présentée par la librairie Hachette. Le premier volume est consacré à la **Bourgogne**, par M. A. Kleinclausz. C'est un très bel album, précédé d'une substantielle et longue introduction. Le plus ancien édifice de l'art roman bourguignon fut la vaste église élevée de 1001 à 1018 sur la crypte de Saint-Bénigne de Dijon, qui reste elle-même une construction des plus remarquables. On sait que les moines de Cluny ont exercé à cette époque une très heureuse influence sur l'art régional. A Cluny même, ils avaient élevé la magnifique abbatiale, longue de 171 mètres sur 40 de largeur et 45 de hauteur; l'intérieur se partageait en cinq nefs dont la voûte principale était portée par trente-deux piliers massifs; au dehors, quatre puissants clochers dressaient sur un double transept leur masse imposante. On déplorera la disparition d'un tel monument; mais l'église de Paray-le-Monial en pourra donner une idée réduite. M. A. Kleinclauz entre dans différentes considérations sur le mode de construction et de voû-

tement des églises de cette période, Beaune, Autun, Cluny et Vézelay, dont la Madeleine est le vaisseau le plus vaste de la région. On peut signaler en passant l'influence exercée par l'art antique sur la décoration des églises de ce temps, et Saint-Lazare d'Avallon en est un exemple frappant. L'art ogival ne put pénétrer que lentement en Bourgogne, le pays étant déjà couvert de belles constructions qu'on hésitait à remplacer. Il revêt d'ailleurs un caractère un peu spécial qu'on peut signaler à Notre-Dame de Dijon, Notre-Dame de Cluny, etc... Une des caractéristiques des églises bourguignonnes est le porche qui s'ouvre sur la façade et qu'on trouve même quelquefois sur le bas-côté, comme à Saint-Julien du Sault. On peut signaler pour l'architecture civile, dès le XVe siècle, des constructions importantes comme à Dijon le vaste palais ducal dont on peut encore voir la Tour de Bar et le logis de Philippe le Bon; le beffroi d'Avallon, l'Hôtel-Dieu de Beaune, etc... De l'atelier que fonda Sluter à Dijon même, il est resté des œuvres magnifiques, comme le Puits des Prophètes, le portail de l'église de la Chartreuse de Champmol et les tombeaux des ducs Jean sans Peur et Philippe le Hardi, qu'on peut voir au Musée. Parmi les illustrations qui constituent cet album des plus remarquables, il faut citer spécialement, à Dijon : la façade, l'abside et l'intérieur de Notre-Dame, les restes du Palais Ducal, la cour de l'hôtel Mégissier, le portail de Champmol, l'hôtel Chambellan, la maison d'Abraham Mégissier, le portail de Champmol, le puits des Prophètes, les tombes des ducs, l'église Saint-Michel, son portail et sa nef, le Palais de Justice et la maison Milsand, etc...

A Autun, on verra les portes romaines Saint-André et d'Arroux, la cathédrale, si remarquable avec sa nef et son clocher; à Vézelay, la Madeleine et Saint-Père; à Cluny, les restes de la grande Abbatiale brûlée en 1793, et le palais dit du pape Gélase; à Paray-le-Monial, l'église Notre-Dame, avec son abside, et l'hôtel de ville renaissance; à Tournus, la vieille église Saint-Lazare; à Beaune, Notre-Dame et l'Hôtel-Dieu; à Auxerre, les églises Saint-Germain, Saint-Eusèbe, la cathédrale Saint-Etienne, l'ancien Palais épiscopal dont on a fait la

préfecture, la porte de l'Horloge, le clocher de Saint-André de Bagé; à Sens, la cathédrale et la salle synodale; à Semur-en-Auxois, la cathédrale que décorent deux tours carrées, le château (XIVe siècle) et la porte Guillier; à Bourg, la célèbre église de Brou, si connue, avec les tombeaux qu'elle renferme; à Joigny, l'église Saint-Jean et de vieilles maisons de bois; le jubé merveilleux d'Opoigny (XVIe siècle); les châteaux de Tanlay, de Bussy-Rabutin, Saint-Fargeau, etc. Les photographies sont accompagnées d'un texte explicatif qui rend en somme inutile une plus longue dissertation....

La collection « l'Art et les Saints » de la librairie Laurens s'est augmentée d'un volume de M. Charles Baussan sur **Sainte Madeleine.** C'est, on le sait, sur les bords du lac de Tibériade, et dans la seconde année de prédication de Jésus, que Marie-Madeleine apparaît dans l'Evangile .On se rappelle l'histoire de la pécheresse venant oindre de parfum les pieds du Christ, au grand étonnement de son hôte Simon le pharisien, et la réponse qu'il lui fait. Le récit donne quelques détails sur Marie-Madeleine, qui serait issue d'une famille aisée (selon la bonne tradition) et différentes œuvres d'art ont évoqué des phases successives de son existence. Il est ensuite parlé de la résurrection de son frère Lazare, scène de laquelle plusieurs peintres ont tiré des œuvres remarquables. Les sculpteurs eux-mêmes ont été tentés par la vie de la Sainte, et des groupes comme celui de Solesmes peuvent être citées comme des chefs-d'œuvre. Mais on peut dire que les arts divers du moyen âge surtout ont été amenés à exploiter l'heureuse figure de la pécheresse, et le volume de M. Charles Baussan reproduit de nombreuses œuvres d'art, sculpture, peinture, imagerie, verreries, émaillerie, ivoireries, etc. se rapportant au sujet. C'est en somme une des heureuses publications de la librairie Laurens.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Examen aux rayons ultra-violets d'une série d'objets de Glozel. — Le procès de Moulins : M. Emile Fradin écrit au ministre de la Justice. Me Torrès et Me Mallat récusent la compétence du Juge d'instruction.

Examen aux rayons ultra-violets d'une série d'objets de

Glozel. — On se souvient sans doute qu'au cours des analyses des objets de Glozel à l'Université d'Oslo, « un morceau d'os en forme d'aiguille, d'une matière claire, très dure — est-il écrit dans le rapport — provoquait à la lumière ultra-violette des réactions toutes différentes de celles provoquées par les autres objets et devait, par conséquent, être constitué par une substance osseuse essentiellement différente ». (*Les analyses de Glozel*, pages 18 et 19.) Et, comme le dit M. le professeur Mendès--Correa, cette constatation a « suscité un problème curieux en ce qui concerne la nature de la substance de cette aiguille claire et dure ».

C'est pourquoi le docteur Morlet m'a demandé d'examiner aux rayons ultra-violets une série d'objets provenant de Glozel et faisant partie de sa propre collection. Ces examens ont été faits à plusieurs reprises. M. Mosnier, délégué départemental de la *Commission des Monuments Historiques* (*Section préhistorique*), a assisté à l'un d'eux, reconnaissant avec nous la différence de fluorescence très nette qui existait entre les deux catégories d'objets examinés. Une première catégorie émettait sous la lampe à vapeurs de mercure une *fluorescence verdâtre* très accusée; une deuxième catégorie, une *fluorescence blanc-bleu.*

I. — FLUORESCENCE VERDATRE. — Voici la liste des objets qui présentaient une fluorescence verdâtre :

1° Une sorte de *lissoir*, de forme rectangulaire allongée, parfaitement poli sur une face d'aspect blanchâtre où se voient des signes gravés, *mais présentant sur l'autre face un cortex brut d'andouiller de cervidé* (fig. 100 du « Glozel » du docteur Morlet).

2° *Cinq harpons* (les deux inférieurs de la fig. 93 du « Glozel », celui du haut et du bas de la fig. 94, celui du haut de la fig. 95). *Un de ces harpons présente sur une face des restes nettement apparents du cortex de l'andouiller dans lequel il a été taillé.*

3° *Cinq aiguilles complètes — une cassée* (dont les quatre inférieures de la fig. 67 du « Glozel »). Celle qui présente au niveau du chas une largeur beaucoup plus grande que

les autres *porte à son extrémité une zone de cortex brut d'andouiller de cervidé.*

4° *Trois pointes* (les deux premières et l'avant-dernière de la fig. 68 du « Glozel »).

5° Une longue *sagaie* à base fourchue (la 2e de la fig. 84 du « Glozel »). *Cette sagaie présente sur une face, légèrement convexe, plusieurs zones de cortex d'andouiller.*

II. — OBJETS PRÉSENTANT UNE FLUORESCENCE BLANC-BLEU.

1° Une sorte de *spatule* portant des signes gravés d'un côté (fig. 101 du « Glozel »).

2° Un harpon cassé et trois hameçons.

3° Une épingle sinueuse (la 2e de la fig. 105 du « Glozel »).

4° Une tête de flèche.

5° Une petite sagaie à base fourchue (l'inférieure de la fig. 84 du « Glozel »).

6° Une pointe olivaire.

7° Deux petites spatules.

Aucun des objets à *fluorescence blanc-bleu* ne présentait, sur une face quelconque, des zones de cortex d'andouiller.

III. — OBJETS DE SUBSTANCE CONNUE, EXAMINÉS POUR COMPARAISON. — Comme nous venons de le voir, plusieurs objets de Glozel, à fluorescence verdâtre, présentent sur une face des zones très nettes de cortex d'andouiller de cervidé. Ils pouvaient donc déjà nous fournir des termes de comparaison, puisque leur substance nous était connue en dehors de tout examen aux rayons ultra-violets : ceux qui donnaient une fluorescence verdâtre semblable devaient être de même nature.

Cette constatation nous a paru insuffisante et nous avons tenu à examiner en même temps aux rayons ultra-violets des objets dont la nature nous était connue.

C'est ainsi que nous avons examiné : 1°) un morceau d'os frais; 2°) divers morceaux d'os gallo-romains; 3°) un objet en ivoire; 4°) un fragment d'andouiller de cerf; 5°) un objet en bois de cerf.

L'os frais et les morceaux d'os gallo-romains ont donné une *fluorescence blanc-bleu,* absolument semblable à celle des objets du groupe I'

L'objet en ivoire, le fragment d'andouiller de cerf et l'objet en bois de cerf ont produit une *fluorescence verdâtre*, absolument semblable à celle que nous avions obtenue avec les objets mentionnés au groupe I.

IV. — CONCLUSION. — Comme l'ivoire et le bois de cervidé donnent la même fluorescence verdâtre, il nous est impossible de déterminer exactement la nature des objets de Glozel compris dans le groupe I, *mais nous pouvons affirmer qu'ils ne sont pas en os, car la fluorescence de l'os, aux rayons ultra-violets, est blanc-bleu et celle des objets de ce groupe est nettement verdâtre, analogue à celle du bois de cervidé et de l'ivoire.*

Par contre, les objets de Glozel du groupe II, donnant une fluorescence blanc-bleu, identique à celle des os témoins, sont très certainement fabriqués à l'aide de fragments osseux.

Il y a donc, à Glozel, dans une assez forte proportion, des objets fabriqués qui ne sont pas en os, *comme l'avaient signalé pour une aiguille les analyses de l'Université d'Oslo.*

DOCTEUR AIMARD
Directeur du Service d'Electro-Radiologie
de l'Etablissement Thermal de Vichy.

§

Le procès de Moulins : M. Emile Fradin écrit au ministre de la Justice. Me Torrès et Me Mallat récusent la compétence du Juge d'instruction. — Le 6 août 1930, M. Emile Fradin a adressé au Ministre de la Justice la lettre suivante :

Glozel, le 6 août 1930.

Monsieur le ministre,

Vous avez peut-être appris par la presse que M. Viple, procureur de la République à Moulins, veut fixer à l'audience de vacation du 19 septembre la venue de mon procès, de façon à ce qu'il reste, malgré des renvois possibles, sous sa dépendance.

Or, comme l'année judiciaire est close et que l'instruction est loin d'être terminée (je dois encore être interrogé), ce procès devrait légalement revenir, comme tous les autres qui sont dans le même cas, devant le tribunal de Cusset, qui va être rétabli le 1er octobre et dont Glozel dépend.

En effet, le décret du 30 mars 1808 mentionne expressément que « la chambre des vacations est uniquement chargée des matières sommaires et de celles qui requièrent la célérité ». Puisque le parquet de Moulins a mis plus de deux ans à instruire cette affaire, on ne peut la qualifier de « sommaire », et s'il a attendu deux ans sans se presser jamais dans son instruction, l'urgence ne se manifeste pas plus en ce moment qu'auparavant.

En réalité, si M. Viple veut prendre contre moi cette mesure d'exception, c'est qu'il tient à garder *entre ses mains* cette affaire contre laquelle il a violemment pris parti, dès le début, en de nombreux articles de journaux et de revues.

Je viens simplement vous demander, monsieur le Ministre, à être traité en justice *comme tout le monde.*

Et j'ai confiance que vous ne permettrez pas au procureur de Moulins de retenir illégalement un procès dont l'instruction n'était pas terminée quand l'année judiciaire fut close et qui devrait revenir impartialement devant le tribunal de Cusset.

Veuillez agréer, monsieur le Ministre, etc...

ÉMILE FRADIN.

De leur côté, Mᵉ Torrès et Mᵉ Mallat viennent de récuser, par voie d'avoué, la compétence du juge d'instruction de Moulins. Voici les principaux attendus de la pièce officielle :

Attendu que l'information ouverte contre M. Emile Fradin s'est poursuivie pendant dix-huit mois avec une lenteur contre laquelle M. Emile Fradin (1) a toujours protesté;

Attendu que subitement et en période de vacances judiciaires les interrogatoires se succèdent rapidement;

(1) Voici en particulier la lettre ouverte adressée par ses avocats au juge d'instruction, au sujet du retard apporté à la remise du rapport d'expertise :

Monsieur le juge,

Il y a aujourd'hui un an, le 10 mai 1929, M. l'expert Bayle remettait au Parquet de Moulins, quinze mois après sa commission, un premier rapport qui concernait l'étude de trois tablettes sur une centaine de pièces saisies à Glozel.

C'est sur cette expertise fragmentaire qu'un réquisitoire a été pris contre notre client, M. Emile Fradin, à la date du 4 juin 1929, alors que le procès en diffamation qu'il avait intenté à M. Dussaud devait être jugé par la 12ᵉ Chambre du Tribunal correctionnel de la Seine, le lendemain, 5 juin.

Après plus de onze mois de prévention, M. Emile Fradin, soutenu par l'estime unanime de ses concitoyens, attestée par leur adresse au Garde des Sceaux, est fondé à exiger de la Justice qu'elle soit aussi diligente à le juger qu'elle le fut à l'inculper.

La remise à votre information de la deuxième partie du rapport d'expertise qui a été demandée à l'identité judiciaire et qui a fait l'objet des habituelles communications à la presse ne saurait être plus longtemps

Attendu que même avant l'ordonnance de communiquer — par une anticipation fâcheuse permettant de préjuger des réquisitions du Procureur de la République et de l'ordonnance qui doit clore l'information — le renvoi en police correctionnelle semble prévu et qu'une date a déjà été indiquée pour la fixation de l'affaire à l'audience du tribunal correctionnel de Moulins;

Attendu que l'instruction de l'affaire est loin d'être terminée; qu'il y a lieu, entre autres, d'entendre les témoins indiqués par M. Emile Fradin;

Attendu d'autre part que la loi du 16 juillet 1930, promulguée comme loi de l'Etat, rétablit le tribunal de Cusset et que, par conséquent, c'est le juge d'instruction près de ce tribunal qui doit continuer les interrogatoires concernant le prétendu délit reproché à M. Emile Fradin, domicilié dans le ressort dudit tribunal de Cusset;

Attendu que si le juge d'instruction du tribunal de Moulins continuait l'instruction de cette affaire, il méconnaîtrait la volonté catégorique et persistante du Parlement qui, en opérant le rétablissement des tribunaux supprimés par décret, a entendu que ces dits tribunaux fonctionneraient le plus rapidement possible avec la plénitude des juridictions dans leur ressort;

Attendu que, pour éviter tout retard nouveau, il importe que le juge d'instruction de Cusset soit saisi le plus rapidement possible du dossier de l'instruction ouverte contre M. Emile Fradin;

Attendu que le juge d'instruction de Moulins se trouve, en raison de la loi du 16 juillet 1930, incompétent aux termes mêmes de l'article 69 du Code d'instruction criminelle;

Par ces motifs :

Se déclarer incompétent et se dessaisir de la présente procédure en faveur du juge d'instruction compétent.

Il serait temps, en effet, que cessât la partialité nettement affichée du Parquet de Moulins, qui, on s'en souvient, FIT SIENNE, « avec frénésie » (Me Garçon dixit), l'incroyable plainte en escroquerie contre X..., alors qu'on invoquait comme prétexte 4 francs versés bénévolement entre les mains de la famille Fradin!

différée. Nous vous demandons de le rappeler à vos experts avec fermeté.
Veuillez agréer, monsieur le Juge, l'expression de nos sentiments distingués et dévoués.

Me HENRY TORRÈS.
Me MAURICE MALLAT.

RYTHMIQUE

Les Idées du R. P. Dom Benoît de Malherbe sur « les Sources premières du Rythme et de la Musique ». — On l'a dit maintes fois : dès qu'il est question du rythme, il semble que l'on pénètre dans la tour de Babel. Les mots sont pris dans leurs acceptions rares, on en force le sens pour en faire des synonymes, et on essaie de concilier des antinomies. C'est ainsi que l'on a vu presque toujours confondre le rythme et la mesure qui, pourtant, s'opposent. Un bénédictin du Mont Olivet, le R. P. Dom Benoît de Malherbe, vient d'ouvrir des vues nouvelles sur cette vieille question. Ses théories sont fort intéressantes et seront, certainement, très discutées. En voici le résumé :

Ce qui fait une œuvre d'art, ce qui distingue d'une simple copie l'œuvre d'un artiste, c'est que nous y trouvons l'empreinte et comme la saveur de l'homme. Bossuet a dit : « Le plaisir de l'homme, c'est l'homme. » Et rien n'est plus juste. Or l'homme est un vivant, et la vie est mouvement. Le Rythme est l'ordonnance du mouvement en quoi l'homme s'épanouit et s'achève. C'est le rythme humain, c'est son rythme personnel que l'artiste imprime à son œuvre. La poésie exprimera le rythme de l'esprit; la musique exprimera le sentiment né du poème (et non l'idée même du poème), et enfin la danse exprimera l'émotion produite par ce sentiment. Ainsi, de cette triple expression naissent trois arts, intimement unis à l'origine, comme sont intimement unis les trois rythmes, aspects différents du même homme qu'ils expriment. Séparer ces arts, c'est les diminuer. Notre civilisation, en les divisant, n'a sans doute point accompli, comme on le croit, un progrès. Ne voyons-nous pas un Wagner poursuivre toute sa vie la synthèse des trois arts du Rythme dans ses drames? Les anciens ne concevaient point qu'une poésie pût exister sans chant ni sans danse, sans musique et sans mouvement corporel traduisant dans l'espace l'émotion née du poème. La musique et la danse sont restées dans une étroite union, à tel point qu'un vieil auteur chinois a dit : « La musique, pour l'oreille, est sonorité pour l'œil, elle est attitude et danse. »

La musique règle la danse; mais la danse, à son tour, régu-

larise la musique. Entendons-nous sur le sens du mot *danse*. Ne le restreignons point comme on a coutume de le faire aujourd'hui. Souvenons-nous que Wagner a pu dire de la *Septième Symphonie* de Beethoven qu'elle était « l'apothéose de la danse ». C'est dans cette acception générale que Dom Benoît de Malherbe prend ce terme lorsqu'il dit que « pour qu'une mélodie soit bien rythmée, il faut que l'on puisse exprimer sa ligne par un mouvement chorégraphique harmonieux ».

Et c'est pourquoi Platon disait que « dans la musique, le rythme, le mouvement, était tout », comme saint Augustin, plus tard, définissait la musique « l'art des beaux mouvements ».

D'où vient donc la difficulté que les modernes éprouvent à définir le rythme, d'où vient l'impardonnable confusion entre les mots « rythme » et « mesure »? Les Romains, lorsque les Grecs ont présenté leur métrique sous le nom de *rhuthmos*, ont traduit ce mot par le mot latin *numerus*, substituant ainsi à une idée d'écoulement une idée de mesure, de division arithmétique, si l'on peut dire en jouant sur les mots. On a perdu de vue l'essence même du rythme, qui est le mouvement, pour ne plus considérer que la durée dans laquelle s'éploie ce mouvement. La durée, remarque Dom Benoît de Malherbe, se laisse arbitrairement partager sans résistance et le résultat de cette division est la mesure. Les deux définitions s'opposent : rythme, division de la durée sonore selon les exigences du mouvement spatial de la mélodie; mesure, division arithmétique de la durée sonore, dans laquelle n'intervient aucun élément vivant. Ce conflit, nous en saisissons les manifestations par le *rubato*, par les variations perpétuelles que le musicien imprime à la mesure telle que la lui donne le battement du métronome.

De cet antagonisme entre le rythme et la mesure, Dom Benoît de Malherbe déduit qu'ils s'excluent l'un l'autre. Pour exprimer, dit-il, par une figure, les règles de ce rythme vivant, nous dirons qu'il faut chanter comme un oiseau vole, c'est-à-dire, par-dessus tout, tenir compte des intervalles. Le rythme est fonction de ces sinuosités de la ligne mélodique.

Telle est, en résumé, cette nouvelle théorie « chorégra-

phique » du Rythme. Le R. P. Dom Benoît de Malherbe l'a récemment exposée à la Sorbonne. Il traitera en automne quelques points plus limités et nous aurons sans doute l'occasion de revenir sur ses idées, extrêmement intéressantes et qui, certainement, formeront bientôt la matière d'un volume que tous les musiciens liront avec fruit. N'en est-il pas encore beaucoup qui confondent le rythme et la mesure, hélas!

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

A propos d'un livre américain sur Mata Hari. — Pavillon blanc et flamme tricolore (1830).

A propos d'un livre américain sur Mata Hari. — On est en droit de se demander comment il a pu se trouver quelqu'un pour écrire tout le fatras qui remplit le livre du major Thomas Coulson O. B. E., un éditeur sérieux pour le publier, et des journaux pour le vanter et en recommander la lecture.

Il est vrai que Sir Basil Thomson, l'homme à qui pendant la guerre étaient confiées la défense et l'application des lois de l'*Intelligence Service* britannique, a fait l'éloge du livre en question : *Mata Hari, courtesan and Spy* (1) (chez Harper, New-York et Londres, 1930).

L'ancien haut fonctionnaire de Scotland Yard s'exprime ainsi (2) :

Among the women spies who won notoriety during the Great War, Mata Hari was certainly the most interesting... Many absurdities have been written about her and major Coulson is to be congratulated upon having stripped away the fiction and having shown her as she was...

(Parmi les espionnes notoires de la Grande Guerre, Mata Hari fut sans doute la plus intéressante... Beaucoup d'absurdités ont été écrites sur elle et le major Coulson mérite des félicitations pour avoir détruit la fiction et avoir montré Mata Hari telle qu'elle était.)

Malheureusement pour l'auteur américain, Sir Basil lui-

(1) Titre à peu près littéralement emprunté à mon étude publiée au *Mercure de France*, oct.-déc. 1929, quelques mois avant le livre de Coulson, et parue ensuite en volume aux Editions Prométhée.
(2) Sur la fausse couverture du livre.

même, bien qu'un jour il ait eu à interroger l'espionne, est un juge incompétent méritant d'être récusé pour tout ce qui concerne *l'histoire* de Mata Hari.

Voici, en effet, ce qu'il dit sur elle dans son livre *Queer people* (3) :

> Le cas de Marguerite Gertrude Zeller (*sic!*), mieux connue sous le nom de Mata Hari (Œil du matin), a relégué dans l'ombre tous les autres cas. Son père était un Hollandais qui, aux Indes Néerlandaises, avait épousé une Javanaise. Il l'emmena en Hollande, et c'est là que sa fille acquit de la notoriété en exhibant devant le public une sorte de danse voluptueuse orientale, inconnue en Europe à cette époque... Quand elle eut vingt (?) ans, elle épousa un officier de marine (*sic!*) hollandais d'origine écossaise, nommé Mac Leod, qui divorça d'avec elle... Elle avait une grande réputation en Hollande, où l'on était fier (?) de son succès et, comme disent certains cyniques, de son port gracieux (*her graceful carriage*).

Quand Sir Basil Thomson publia ses précieux souvenirs sur Scotland Yard et la guerre, il prouva non seulement qu'il ignorait la véritable histoire de Mata Hari, mais qu'il avait en outre la mémoire si peu fidèle qu'il plaçait au début de 1916 l'arrestation de l'espionne à Falmouth, qui eut lieu dans la seconde moitié de novembre, arrestation qu'il avait ordonnée lui-même.

L'ancien chef du Contre-espionnage britannique ignore même que Mata Hari fut arrêtée à Paris, plus de cinq semaines après son retour d'Espagne, puisqu'il raconte (p. 183) qu'elle fut arrêtée à la frontière (*on the French side of the frontier*) et qu'on trouva sur elle des documents compromettants.

L'homme qui vient du haut de l'Olympe de son prestige policier féliciter Coulson de sa véracité est donc revêtu lui-même d'une autorité usurpée.

Thomas Coulson ose prétendre également, dans sa préface fanfaronne, que son « récit » (*narrative*) est en tout conforme à la vérité :

(3) Chez Hodder et Stoughton, Londres, 1922. L'édition américaine porte le titre : *My experiences at Scotland Yard* (chez Doubleday, Page et C[ie], Garden City, N.-Y, 1923).

The life of Mata Hari is romantic enough to require no embellishment so that in the following narrative imagination plays no part in the drama it unfolds. (La vie de Mata Hari est assez romanesque pour pouvoir se passer d'embellissement, de sorte que dans le récit ci-après l'imagination ne joue aucun rôle dans le drame qu'il développe.)

Nonobstant cette audacieuse affirmation, l'auteur n'a fait que déformer la vérité, tantôt en la poétisant, tantôt en la rendant méconnaissable à force de laideur. Dans son récit — si récit il y a — il supplée à son ignorance des faits réels par une fantaisie parfois effrénée. Il ne recule jamais devant l'exagération, le mensonge et l'invention calomnieuse chaque fois qu'il s'efforce de donner un peu de couleur et d'intérêt à son ouvrage confus et fastidieux. C'est ainsi que, dès sa préface, il attribue pour une bonne part l'intérêt qu'a suscité Mata Hari à Paris au fait qu'« un Français n'est jamais trop gros (*too fat*), trop vieux ou trop laid pour s'intéresser à une femme jolie et frêle (*pretty and frail*) ».

L'ouvrage de Coulson n'est qu'une longue compilation maladroitement faite. Ce qu'il a de réel n'est pas inédit, pour avoir été pris à d'autres auteurs, le plus souvent sans aucun remaniement, et l'inédit n'est pas réel, étant dû à l'imagination du fabricant.

Le major qui a commis ce livre s'est singulièrement facilité la besogne par l'ingéniosité qu'il a mise à profiter autant que possible du travail et des recherches d'auteurs antérieurs : son livre n'est en effet qu'une suite de plagiats, de démarquages et de déformations, le tout complété par des broderies diverses, des chevilles et des remplissages.

Pour atteindre à *sa* vérité, il a cherché une source des plus authentiques. Il a trouvé... le mystificateur littéraire Gomez Carrillo. Il l'a pillé sans vergogne, il l'a démarqué ou même copié servilement. Mais ses démarquages manquent absolument du charme poétique qui, chez l'écrivain hispano-américain, éclaire même les mensonges les plus grotesques d'un sourire qui enchante et séduit le lecteur non averti.

En outre, le livre de Coulson manque de clarté, il est d'une composition défectueuse. Comme le major américain ignore l'art difficile de la transition, de la liaison des idées, son

ouvrage est sans aucune coordination et fourmille de coq-à-l'âne.

Pour tout ce qui se rapporte à la jeunesse, au mariage et à la vie pseudo-artistique de Mata Hari, Coulson répète les supercheries littéraires de Gomez Carrillo. Parfois, il renchérit sur les inventions et falsifications de son modèle.

Gomez Carrillo a calomnié et agoni d'injures le commandant Mac Leod, en tant que mari, mais Coulson, dans son amour de l'outrance, va plus loin et fait un portrait repoussant et fantaisiste du jeune lieutenant Mac Leod, puis du capitaine Mac Leod, encore célibataire, que Gomez Carrillo ignore :

A vingt ans, c'était un jeune satyre vicieux (*a vicious young satyr*) ; à quarante, c'était un libertin blasé (*a satiated libertine*) qui continuait à narguer (*flout*) toute décence, plutôt par habitude que par actif désir. Un bel homme à l'air infatué (*of dandified appearance*) qui de ses doigts ornés de bagues (*with jewelled fingers*) caressait un tendre duvet sur sa lèvre, en jetant des regards d'admiration furtifs sur la gracieuse jeune fille élevée au couvent (*the shapely young convent-bred girl*)... On pouvait lire dans les yeux du malheureux une insatiable faim sexuelle, et c'est ce qui attirait la sensuelle Marguerite (*and it was this which called to the sensuous Margaret*) [p. 19].

Gomez Carrillo avait envoyé les époux Mac Leod passer leur lune de miel dans un « chalet discret » de Wiesbaden. Coulson invente et ajoute des précisions :

Ils se marièrent et passèrent une joyeuse lune de miel parmi les villas tranquilles de Wiesbaden. En se promenant dans les jardins publics, beaux et bien tenus, ou en prenant l'apéritif au Kurhaus, elle doit avoir vu le magnifique type d'homme qu'elle idéalisait dans l'officier, les officiers lointains, dignes et puissants de la garnison (*the aloof, dignified and powerful officers of the garrison*), formant ainsi grand contraste avec l'homme qu'elle avait épousé [p. 19].

Ce mari n'était qu'un « libertin accompli » (*an accomplished libertine*) négligeant sa femme qui, dans sa solitude, trouvait qu'elle n'était qu'une ménagère pour son joyeux mari.

Le major-écrivain ose même accuser le capitaine Mac

Leod d'avoir stylé sa femme afin qu'elle profitât de ses charmes pour faire chanter « certain homme fortuné » (*a certain wealthy man*) [p. 21].

En étudiant avec application le livre de Gomez Carrillo sur Mata Hari, Thomas Coulson a connu l'existence du « Roman de Mata Hari » révélé à l'écrivain hispano-américain par un résumé de M. Faust dans le *Mercure de France* et remanié, augmenté et embelli par Gomez Carrillo. Coulson appelle ce « roman » *Life*, a well printed volume which enjoys the scarcity of some *rare incunabula* (p. 15. Cf : Ce livre, *rare comme un incunable*, p. 11 du livre de G. C.).

Il attribue ces faux mémoires à... *la mère* de Mata Hari, ignorant naturellement que cette mère était décédée plus de *quinze ans avant* que ces mémoires eussent été rédigés par un mercenaire pour le compte du père de l'espionne. Et, bien que personne n'ait jamais donné aucun détail sur la personne de cette mère, Coulson la déclare « une jolie femme du vrai type hollandais (*a good-looking woman of the typical Dutch type* (p. 17 (4).

Il ne considère pas cette *Life* comme une autobiographie sérieuse, puisqu'elle est trop visiblement dirigée contre le mari, et il déclare s'en servir seulement pour corroborer d'autres témoignages ou pour illustrer les pensées de Mata Hari. Cela ne l'empêche pas de suivre fidèlement ces faux mémoires d'après les déformations et les embellissements de Gomez Carrillo.

Il semble pourtant que les « documents » de Gomez Carrillo ne lui aient pas suffi. Il y ajoute des inventions de son cru. C'est ainsi qu'il fait naître la fille de Mata Hari en Hollande avant le départ de ses parents pour les Indes. Ce destructeur de fables ignore que cette fille naquit, un an après le départ, à Malang, ville importante de Java, qu'il appelle « un défrichement dans la brousse » (*a jungle clearing*). Il donne à Mlle Wolsink, veuve depuis de nombreuses années, un « distingué mari avocat » (*a respectable lawyer husband*)

(4) *The typical type* (le type typique). Voilà une belle trouvaille du major!

qui met son beau-frère Mac Leod, ivrogne invétéré, à la porte.

Avant le premier départ de Mata Hari pour Paris, le major Coulson prend congé de l'ancienne Marguerite, dont commence « l'apprentissage parmi les chérubins de l'enfer » (*the apprenticeship among the cherubim of hell*). Et il constate que la « danseuse rouge commence à prendre forme dans les brouillards qui montent de la mer du Nord » (*among the mists that blow in from the North Sea*).

Après avoir noté en passant que les méchants juges hollandais refusent à Mme Mac Leod le divorce qu'ils accorderont plus tard au mari (voyez Gomez Carrillo!), Coulson la suit à Paris pour nous raconter ses débuts comme modèle. Il nous la montre frappant à la porte d'un peintre dans le quartier Montparnasse (*the Montparnasse district*), peintre qui habitait et habite toujours 60, boulevard de Clichy, à l'autre bout de Paris.

A propos de cette visite, Coulson nous explique pourquoi Mata Hari ne montrait jamais ses seins en public. Voici : « Dans un de ses accès de démence érotique, l'homme l'avait attaquée d'une manière si féroce qu'elle en fut mutilée » (*In one of his fits of erotic dementia, the man had attacked her in such a ferocious fashion that she was mutilated*) [p. 27].

La pudeur du major-historien l'empêche de préciser et de répéter ce qu'il a trouvé dans Gomez Carrillo.

Il suit de nouveau son héroïne en Hollande, trouvant ainsi l'occasion de répéter textuellement quelques stupidités de Gomez Carrillo sur la Hollande et Nimègue. Mais il y met du sien! Il trouve la vie dans cette « little Dutch town » une « torture raffinée pour l'âme qui cherchait la liberté illimitée des étoiles (?), les immenses espaces de l'amour et les profondeurs insondables du paradis de Siva » (*the unbounded liberty of the stars, the unmeasured spaces of love and the unplumbed dephts of Siva's paradise*) [p. 29]. Rien que cela!

En nous parlant du musée Guimet, Coulson nous renseigne sur la façon dont Mata Hari avait appris ses danses brahmaniques. C'est bien simple! Aux Indes elle avait vu les dan-

ses des menues *bayas* (??) javanaises — *diminutive little creatures*. Venue au musée, elle voulait donner ces danses javanaises, mais un « savant barbu » (*a bearded scholar*), versé dans les sciences orientales (*of Eastern lore*) et qui se Conseil hollandais prie Scotland Yard de déporter (sic!) Mata mit dans son « cerveau réceptif » l'idée des danses hindoues, et, « le visage brillant de l'excitation des suggestions du savant », elle dansa la *Perle noire* (?) et autres danses sacrées!

Mais une des fantaisies les plus folles du major-historien est sans contredit sa version du voyage que Mata Hari fit en Angleterre, deux mois avant son arrestation. D'après lui, le voyage, qui en réalité eut lieu en novembre 1916, se fit en janvier de cette année.

Quand elle arrive, prisonnière, à Londres, le président du Conseil hollandais prie Scotland Yard de déporter (sic) Mata Hari, sa maîtresse (p. 157). Mais Sir Basile Thomson, chef de la police secrète, lui permet de repartir pour la Hollande (p. 159) en lui conseillant de ne pas quitter ce pays avant la fin de la guerre. L'espionne part et arrive à Amsterdam. Là, elle se rend dans un magasin de tabac tenu par un certain Max Neuder (?) et connu comme « boîte aux lettres » d'agents allemands. Elle renouvelle ses visites, qui sont rapportées à Londres et à Paris. Elle reçoit l'ordre de retourner à Paris par la Suisse. A Paris, elle est appelée un matin au 2e Bureau, où elle fait au capitaine Ladoux l'offre d'espionner pour la France et d'aller en Belgique. Elle repart pour l'Angleterre et arrive à Douvres. De là, elle va à Londres. Elle veut quitter cette ville pour aller de nouveau en Hollande, mais le bateau qu'elle a pris, arrivé en pleine mer, met, par ordre de la police anglaise, le cap sur l'Espagne. Elle débarque à Cadix! De là, elle se rend à Madrid, où elle descend à l'Hôtel Ritz et où l'attaché naval allemand, von Krohn, l'envoie à Barcelone.

Inutile d'ajouter que ce voyage, tel que le raconte Thomas Coulson, n'est qu'une fable absurde.

Dans le chapitre où Coulson raconte les audiences du Conseil de guerre, il suit pas à pas le compte rendu de Massard (*Les Espionnes à Paris*), tout en ajoutant aux erreurs de cet auteur ses propres contre-vérités.

C'est ainsi qu'il prétend que Mata Hari n'a *jamais* demandé l'intervention du ministre des Pays-Bas à Paris. Sa lettre écrite de Saint-Lazare à M. de Stuers prouve le contraire.

Il prétend encore que Me Clunet avait demandé à être chargé de la défense de l'espionne, ce qui est faux. Celle-ci avait fait choix de son avocat lors de son premier interrogatoire par le capitaine Bouchardon.

Il déclare que l'histoire des amours de l'avocat Clunet et de Mata Hari se trouve dans l'« excellent romance » *La Chèvre aux pieds d'or* de Charles-Henry Hirsch. Belle occasion pour ce romancier de protester de nouveau contre l'assimilation de Toutcha et de Mata Hari! D'ailleurs, s'il est archiconnu que le vieil avocat était amoureux de sa cliente, rien n'a été établi au sujet de leurs « amours ».

Mais la plus belle révélation de l'historien américain, c'est le nom du haut fonctionnaire du Quai d'Orsay qui a déposé au procès en faveur de Mata Hari. C'était tout simplement... *Jules Cambon* (p. 273). Sans doute, ce diplomate a-t-il toujours ignoré lui-même ses relations avec l'espionne. Voilà une accusation aussi peu justifiée que celle contre un ancien président du Conseil hollandais sur laquelle l'accusateur se fait un malin plaisir de revenir à plusieurs reprises. Mais Thomas Coulson paraît avoir la calomnie facile!

Je passe rapidement sur les fautes d'orthographe, comme *Mornay* au lieu de *Mornet, Triolet* au lieu de *Priolet, Ledoux* au lieu de *Ladoux, Marov* au lieu de *Masloff,* et qu'il a trouvées chez ceux à qui il a « emprunté » une bonne part de son livre.

Mais quelle exactitude peut-on attendre d'un auteur qui s'obstine à prénommer *Campbell* le mari de Mata Hari et raconte à ses lecteurs de langue anglaise que le capitaine Masloff « is to day a well known resident in the city » (*est aujourd'hui un habitant connu de la ville* [*de Paris*])? (5).

Bien que Coulson suive fidèlement le compte rendu de Massard, il ne peut pas s'empêcher de continuer à prendre pour son compte les mensonges de Gomez Carrillo. C'est ainsi

(5) P. 119.

que, contrairement à la vérité, il fait déposer comme témoins les domestiques de Mata Hari, qui louent avec chaleur la bonté et la générosité de leur ancienne maîtresse. Il fait dire, contrairement à la vérité, au haut fonctionnaire du Quai d'Orsay : « Jamais rien n'a altéré la bonne opinion que j'avais de cette dame. » (*Nothing has arisen to alter my good opinion of the lady*, p. 275); il fait dire, contrairement encore à la vérité un gendarme dans un coin : « *My God, she knows how to die that one!* » (Cf. Gomez Carrillo : *Celle-là saura mourir*.)

Et, comme pour Gomez Carrillo, le lieutenant Mornet est « *the implacable Mornay, the relentless* (impitoyable) Mornay!

Là où Thomas Coulson nous montre Mata Hari à Saint-Lazare, il ne répète pas seulement les fantaisies de Gomez Carrillo et les erreurs de Massard, mais il en invente d'autres. C'est ainsi que dans la cellule de la prisonnière il fait coucher les deux *religieuses*, au lieu des deux *moutonnes* (p. 285).

Reprenant et amplifiant les fausses accusations de Massard contre la Hollande, il prétend que la reine Wilhelmine refusa en 1917 de faire pour Mata Hari ce qu'elle avait fait pour miss Cavell, bien que cette souveraine ne se soit jamais occupée ni de Mata Hari ni de miss Cavell. Il prétend aussi, contre toute vérité, que Me Clunet avait engagé ses amants royaux (?), de grands fonctionnaires et des artistes à signer un recours en grâce « au nom de la divinité de son art inspiré » (*the divinity of inspired art*); que le pape et le roi Alphonse, *qui étaient intervenus pour miss Cavell*, refusèrent leur signature à la pétition pour Mata Hari. Pourtant, il est absolument avéré que ni le pape ni le roi d'Espagne n'ont jamais pu demander la grâce de miss Cavell, vu qu'ils n'en auraient pas eu le temps.

Mensongère et calomnieuse est l'assertion de Coulson que M. Cort Van der Linden, président du Conseil néerlandais, aurait adressé à M. Poincaré, président de la République, « un *éloquent plaidoyer* en faveur de sa malheureuse maîtresse » (*an eloquent plea on behalf of his distressed mistress*). Plus odieuse encore est son accusation qu'après le rejet de cette requête M. Cort Van der Linden « accumula insulte sur in-

sulte sur la tête du peuple français » (*he heaped insult after insult upon the French people*) [p. 289].

L'auteur américain croit dur comme fer que quelques amis audacieux avaient assumé la tâche de délivrer la condamnée et il répète la fable d'un légendaire Pierre de Mortissac, *the degenerate son of a noble house,* fable inventée il y a quelques années par un journal espagnol et un journal américain et propagée depuis lors par M. Camille Pitollet.

Le matin de l'exécution, il fait même demander par un officier à Mᵉ Clunet s'il n'a pas entendu parler de cette tentative qui serait faite pour arracher Mata Hari à la prison, le matin même.

Il peint le lieutenant Mornet, qui n'était pas venu à la prison, vu qu'il ne devait pas assister à l'exécution, « cross as the devil at being dragged from a warm bed so early in the day » (*furieux d'avoir été arraché d'un lit chaud à une heure si matinale*) [p. 299].

Pour le reste, il nous refait le récit en partie fantaisiste qu'a fait Gomez Carrillo dans son chapitre *La prison et la mort.*

Il est bizarre que l'auteur semble avoir perdu l'avocat de la condamnée sur le chemin de Vincennes, car en racontant l'exécution il ne parle plus de lui, bien qu'en réalité Mᵉ Clunet ait joué un rôle important lors de cette exécution.

Le major Thomas Coulson termine son livre en prétendant que « tout ce que le monde sait en général de la Danseuse Rouge (qu'il identifie avec Mata Hari)... a été raconté ici dans *un effort pour séparer la vérité d'avec les fables* ».

Qu'est-ce qui résulte en réalité de l'« effort » de Thomas Coulson?

Beaucoup de bruit et peu de besogne.

Un livre où la vérité fait défaut et où les fables foisonnent, qui ne repose sur aucun document de valeur, qui n'est le fruit d'aucune recherche, d'aucune étude, qui n'est que la contrefaçon plus ou moins voilée d'autres ouvrages, et qui, par conséquent, n'apporte rien d'original que ses mensonges.

Mata Hari, courtesan and Spy n'est qu'une mystification

littéraire cherchant à attirer les lecteurs par son sous-titre volé.

Par sa forme, c'est un mauvais livre et par ses calomnies une mauvaise action.

CHARLES S. HEYMANS.

Quelques-uns des plagiats de Coulson

GOMEZ CARRILLO (*Mystère de la Vie et de la Mort de Mata Hari*).	THOMAS COULSON (*Mata Hari, courtesan and spy*).
Dans le voluptueux abandon des fêtes intimes, quand ses adorateurs après les *sacramentelles libations* des soupers *copieux* l'entouraient..., M. H... se complaisait *à évoquer... les souvenirs de son enfance* (p. 37).	*In the voluptuous abandon* of the semi-privacy before a group of selected guests, reclining in luxurious ease after *copious sacramental libations* and surrounded by her worshippers, M. H... *invokes the image of her youth* (p. 10).
Je naquis, disait-elle, dans le sud de l'Inde, sur la côte de Malabar, dans une ville sainte qui s'appelle Jaffnapatam, au sein d'une famille de la caste sacrée des brahmanes (p. 37).	I was born, she says, in the south of India, in the holy city of Jaffnapatam, the child of a family within the sacred caste of Brahma (p. 10).
Quelques-uns de ceux qui la connurent *intimement* disent que, *dès le début de sa carrière* artistique et galante, *elle eut le pressentiment que sa vie serait un tissu magique d'événements imprévus* (p. 69).	*Some of those* who knew Mata Hari most *intimately* have declared that *from the beginning of her career she had the presentiment that her life was to be a tissue of magic and impredictible events* (p. 89).
S'il y avait en elle... *une vague crainte d'obscurs événements futurs*, il me semble plus logique d'attribuer cela à d'occultes avertissements du destin (p. 71).	And yet there was an *occult warning of destiny* which menaced her with black anguish, *a vague fear of obscure events which overcast the future* (p. 89).

Oui, je voudrais voir le capitaine Marov, mais comme il est en Russie je me contenterai de lui écrire si vous le permettez (p. 175).	Yes, I would like to see captain Marov, but he is in Russia. I shall be content to write to him if you will give me permission (p. 305).
MASSARD (*Les Espionnes à Paris*)	COULSON (*Mata Hari*)
...de l'air d'une princesse qui passe la revue de la compagnie d'honneur (p. 80).	...with the majesty of a princess before her guard of honour (p. 307).
Et le corps de bronze de la danseuse *aux cent voiles — ou sans voiles* (p. 83).	The Red Dancer of the *hundred veils or no veils at all* (p. 311).
MASSARD* (*Les Espions à Paris*)	COULSON (*Mata Hari*)
...le père de famille dont le gousset était toujours vide, ses poches étant visitées chaque matin par sa mégère (p. 85).	the... henpecked husband whose pockets were cleaned out every night by a thrifty Dutch housewife (p. 62).
Quand on le réveilla à son dernier matin, il manifesta un vif étonnement. — C'est donc vrai. Vous voulez réellement me fusiller? Mais je suis un bon père de famille, et ce qui arrive n'est qu'un accident de voyage (p. 91).	When he was awakened on the last morning of his life he said : — It is true, then? You are really to shoot me? I have been a good father to my family and what was happened is only an unfortunate incident of travel (p. 64).
Si vous rencontrez dans l'escalier un marchand de charbon ou un garçon épicier qui vous dévisage, ne vous en occupez pas : ce sont des gens à nous (p. 189).	If you meet, on the stairs, a coalman or a grocer's messenger who stares hard at you don't mind. He will be one of our men (p. 216).
CH. S. HEYMANS (*La vraie Mata Hari*)	COULSON (*Mata Hari*)
Un curieux hasard avait voulu	He [M. Malvy] shared with

que le ministère Viviani... comptât jusqu'à cette date deux ministres dont le nom commençait par un M et finissait par un Y : M. Malvy, ministre de l'Intérieur, et M. Messimy, ministre de la Guerre (p. 140).

another minister (Messimy at the War Department) the extraordinary distinction of possessing a name which began with M and ended with Y (p. 101).

CH. S. H.

§

Pavillon blanc et flamme tricolore (1830). — L'actualité, M. Abel Hermant l'a finement noté, « c'est, à notre époque, moins souvent l'événement de la veille que celui d'il y a cent ans jour pour jour ». Dans cette judicieuse remarque, il entre, je le gage, une pointe de malice à l'adresse de tous ceux qui profitent d'une date-repère pour y accrocher leur copie. Le procédé est commode, trop commode, dites-vous. Voire. Tel journal de bord relatant la campagne d'Alger sommeille en des archives particulières. Il s'étend du 26 mars au 26 août 1830. Quel jour de l'éphéméride, quel mois du calendrier faudra-t-il choisir pour le verser opportunément au chartrier public? Les fêtes du centenaire de l'Algérie, les expositions commémoratives, l'ample flore livresque qui a levé soudain autour de l'histoire de la « conquête », vont-elles pas avoir pour effet de rejeter dans l'ombre un document mineur, bien loin d'en favoriser la mise au jour? Et cependant nul témoignage n'est négligeable, surtout s'il émane d'un combattant qui, à l'exemple du Chevalier de Parscau, rédige pour lui seul son mémorandum, consigne ses réflexions, ses critiques, en capitaine habitué à voir clair et à mettre sa lorgnette au point.

Troisième fils du valeureux chef d'escadre, frère d'un des plus actifs agents des Princes durant l'intérim révolutionnaire, héritier d'une indomptable conviction royaliste, Pierre-François du Plessix-Parscau commandait la *Provence*, en 1827, lorsque, victime d'un abordage avec le vaisseau *Le Scipion*, il dut s'éloigner du champ de Navarin à la veille de l'heure où s'allaient couronner de gloire les rostres de la Marine française. Sa campagne d'Alger ne lui offrit qu'une médiocre revanche à la belle occasion qu'il avait perdue de

déployer sa science manœuvrière et de signaler sa bravoure.

A bord du *Marengo*, armé en flûte, il fut commis à la charge de transporter les troupes du 20e de ligne. Si au cours de la campagne il ne fut le héros d'aucun fait d'armes, c'est que sa mission ne s'y prêtait guère. Il se borna donc à tenir registre des opérations, comme doit le faire tout mémorialiste soucieux de son rôle : sans fioritures inutiles, sans détails oiseux, s'interdisant ces descriptions brillantes où se complaît par exemple la plume d'un Eusèbe de Salle qui, interprète à l'armée d'Afrique, écrivit dans *Ali-le-renard* une sorte d'histoire romancée de la conquête, dédaignant même les anecdotes dont s'accommode l'esprit parisien de J.-T. Merle, vaudevilliste mué en « secrétaire du comte de Bourmont », par la bonne grâce d'un prince de Polignac, à moins que ce n'ait été par les décrets de sa propre fantaisie (1)...

Détachons du journal inédit tenu par le commandant du *Marengo* (2) une page qui montre qu'on peut être vrai sans être ennuyeux, fuir les apprêts factices du style sans être terne et qu'enfin la dunette d'un vaisseau est un bon observatoire pour juger des fautes tactiques commises même dans un domaine extra-naval. Nous laissons de côté tout ce qui se rattache aux prodromes de l'expédition : le rassemblement de l'escadre devant Toulon à partir de la mi-avril, la revue passée, le 4 mai, par Mgr le Dauphin à bord du vaisseau amiral la *Provence*, l'embarquement des effectifs le 11, le 25 l'appareillage et, le 29, l'arrivée devant les côtes algériennes, les retards subis dans la baie de Palma jusqu'au 11 juin — tout cela n'est ignoré de personne. Voici, en revanche, une note qui échappe, me semble-t-il, à la banalité du déjà vu ou du déjà lu :

Le 3 juillet, l'armée navale canonna les batteries d'Alger. Quelques bombes tombèrent dans la ville et les batteries ouvrirent leur feu, le soir, sur le Fort l'Empereur.

(1) Les souvenirs de J. T. Merle viennent d'être réédités par les soins d'H. d'Alméras dans la Collection *Jadis et Naguère*. Quant à E. de Salle, il a été étudié par C. A. Jullien dans la *Revue Africaine* (extrait 1925) et par le soussigné, dans la *Revue Méditerranéenne* (nov. 1929).

(2) Lequel nous a été aimablement communiqué par le comte de Parscau du Plessix.

Le 4 juillet au jour, la brèche était praticable et l'assaut allait avoir lieu quand une mine éclatant renversa le fort et engloutit la garnison. Dès lors, Alger ne songea plus qu'à se rendre et le dey capitula. Mais on fit la grande faute de lui laisser le reste du jour et la nuit suivante sans occuper la Casauba, ce qui lui donna le temps de détruire beaucoup de millions de son trésor, dont la plus grande partie était en or monnayé... Quand on a pris possession du trésor, où il restait encore plus de 50 millions, tous les coffres enfermant l'or étaient bien entamés, et cela, je l'ai vu de mes yeux.

Cependant, la plus grande faute commise dans la prise d'Alger a été de traiter la population comme si elle eût été assez civilisée pour apprécier l'extrême philanthropie avec laquelle on l'a traitée. Car ce peuple brut n'y a vu qu'un sentiment de crainte et de respect de notre part qu'il n'a pas manqué d'attribuer à la supériorité de sa religion sur la nôtre... Des complots ont éclaté qui ne se seraient jamais ourdis si, au lieu de présenter aux Algériens humblement et le chapeau bas les bienfaits de la civilisation, nous leur avions imposé avec la sévérité et la dignité convenables toutes nos volontés : ils auraient commencé par se soumettre à la force de nos armes et plus tard auraient béni notre domination...

Après la prise d'Alger, M. l'amiral Duperré m'expédia à Toulon avec 15.700.000 francs du trésor du dey, et j'arrivai à Toulon le 22 juillet, où ma quarantaine fut fixée à vingt-huit jours.

Jusqu'ici la campagne du chevalier de Parscau ne présente rien de saillant. Mais survient alors un épisode qui prête un singulier relief à la figure du personnage. Dans les premiers jours d'août, il entend parler des *fameuses journées de juillet* dont nos contemporains viennent de fêter le centenaire. A bord du *Marengo*, ce n'est qu'une rumeur vague. Que se passe-t-il donc là-bas dans la capitale fiévreuse? Le 6 août au matin, il apprend que le soir on doit arborer le pavillon tricolore sur la rade. Quoi! ce « pavillon sans tache », ce drapeau blanc que la Victoire vient de hisser dans le bleu du ciel algérien, il va falloir l'amener honteusement, le reléguer — chiffon inutile — au pied du grand mât? Non, personne ne peut dégager du serment de fidélité à l'insigne royal que le roi lui-même. Pour M. de Parscau, il s'appelle toujours Charles X. Et si le souverain renonce à défendre les droits de l'antique monarchie? Eh bien, son serviteur

dira lui aussi adieu au vaisseau et résignera sa charge. Mais comme il entend ne pas priver son équipage des récompenses auxquelles il estime que la prise d'Alger lui donne droit, il décide de se sacrifier seul. Dans une lettre personnelle au préfet maritime de Toulon, l'amiral de Martineng, notre gentihomme sollicite la grâce d'être remplacé sur l'heure au commandement du *Marengo* par son second, le capitaine de frégate Massé. Que la flamme tricolore monte le long de la drisse, soit, puisque la fatalité le veut ainsi, du moins sera-ce à la voix d'un autre que s'opérera la manœuvre.

Par ce moyen, ajoute-t-il, j'éprouvai la satisfaction d'avoir, ce me semble, concilié les intérêts de mon équipage avec ma conscience et mon amour-propre, qui auraient été trop blessés d'ordonner de hisser cet horrible pavillon qui fut le signal du sacrilège et du régicide. Quelque pénible qu'il fût pour moi de renoncer en un moment au rôle flatteur que je jouais dans la marine, j'y trouvai ma consolation en pensant que ce n'était qu'une conséquence des antécédents de ma vie entière, et qu'à moins de *faillir* il m'eût été impossible d'agir autrement.

Je n'ai pas cru devoir effacer ni atténuer les expressions sévères dont un fervent royaliste qualifie ce qui est devenu depuis cette date notre pavillon national. Elles expliquent et traduisent l'amertume du drame qui se jouait dans l'esprit et le cœur de notre Breton. Renoncer à sa carrière, briser son avenir par dévotion à un symbole, combien dans l'armée de terre et de mer qui combattit devant Alger ont eu le courage de Pierre-François de Parscau?

De quel épilogue fut suivi le noble geste du capitaine de vaisseau? On le devine aisément. Par ordonnance du 23 août 1830, signée Sébastiani — alors ministre de la Marine — M. de Parscau fut mis à la retraite d'office. Il avait 59 ans. L'ex-commandant du *Marengo* reçut la nouvelle le 26 août. Il y avait alors 17 jours que le vieux roi et les siens s'étaient embarqués à Cherbourg, emportant avec eux en Angleterre près de trois siècles d'histoire et le deuil de la monarchie défunte.

Transportons-nous maintenant de France en Grèce, de

Toulon et de Cherbourg à Nauplie, à bord du *Grenadier*, commandant Leray. En changeant de lieu, nous ne changerons ni d'époque, ni de sujet : il s'agit toujours de commémorer l'accès au trône d'une nouvelle dynastie en la personne de Louis-Philippe, premier du nom. Ici, je cède la plume au commandant Leray qui, le 27 septembre 1830, adresse à l'amiral de Rigny, le vainqueur de Navarin, les lignes suivantes (3).

Le commandant Lalande m'ayant communiqué l'ordre qu'il avait reçu de solenniser l'avènement du roi Louis-Philippe au trône par une salve de cent un coups de canon, j'ai pensé que, dans cette circonstance, c'était surtout pour les étrangers et extérieurement que l'on voulait donner à cet acte toute l'authenticité possible...

Ce fut avant-hier à midi que je tirai les cent un coups de canon en l'honneur du roi des Français. L'amiral Malcolm (successeur de l'amiral Codrington à la Station du Levant) était sur rade depuis la veille avec trois brigs anglais. Ils joignirent tous les quatre leur feu de vingt et un coups de canon à celui du *Grenadier*, en arborant le pavillon tricolore au grand mât. Il y avait une foule immense sur les murailles de la ville pour jouir du spectacle. Les forts de Nauplie, par ordre du président (Capodistrias), tirèrent en même temps que nous, pour témoigner au roi Philippe Ier (*sic*) et à son auguste dynastie la part que la Grèce prenait à son avènement au trône. (Voilà bien l'ingratitude des peuples et les exigences de la politique opportuniste !)

Le vaisseau russe *l'Alexandre-Newski* avait mouillé ce matin même. Le capitaine vint à bord me témoigner son regret de ne pouvoir faire comme l'amiral Malcolm. Il était fort embarrassé, me protestant combien il était peiné de rester étranger quant à l'extérieur à la fête que nous célébrions, car intérieurement il était charmé, m'assura-t-il, de l'ordre qui avait accompagné notre glorieuse révolution dont il admirait les résultats. *Pour un Russe, c'était fort.*

Les officiers de l'escadre anglaise et jusqu'aux matelots nous ont montré une sympathie de sentiments et une chaleur d'admiration qu'il est difficile de concevoir. Hier, je dînai avec l'amiral Malcolm chez les officiers du *Britania*. Le président... proposa le toast

(3) Inédit. Communiqué par le comte de Rigny, arrière-petit-neveu de l'amiral.

à Louis-Philippe Ier, roi des Français, qui fut porté avec enthousiasme et des hurras répétés...

Les escadres anglaises et russes sont réunies à Nauplie depuis hier. Le pavillon tricolore ne paraît plus effrayer personne, et l'amiral russe me disait ce matin qu'il espérait ne pas tarder à recevoir la nouvelle de la reconnaissance de la Russie et qu'il s'empresserait alors de saluer le pavillon aux trois couleurs.

Le pavillon tricolore ne paraît plus effrayer personne! Rapprochez cette phrase de la diatribe qu'inspire au chevalier de Parscau le retour du bleu-blanc-rouge dans le ciel de France et à la distance qui sépare leur nuance, vous comprendrez que ce n'est pas trop d'un siècle pour réconcilier dans un commun amour du passé deux emblèmes contradictoires.

Vte P. FLEURIOT DE LANGLE.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Livres belges : Fernand Séverin : *Poèmes*, la Renaissance du Livre. — France Adine : *Le Maître de l'Aube*, La Renaissance du Livre. — Yvonne Laeufer : *Les Stigmatisées*, l'Eglantine. — Mémento.

M. Fernand Séverin publie à la Renaissance du Livre une édition revue, corrigée et augmentée des **Poèmes** qu'il fit paraître il y a vingt-deux ans dans la *Collection du Mercure de France*. A un mot près, on peut la tenir pour définitive et tout porte à croire que M. Séverin la considère comme telle. Sauf *Le Lys*, paru en 1888 et condamné sans appel par son auteur, elle groupe tous les poèmes que, de 1891 à 1904, M. Séverin éparpilla dans des plaquettes depuis longtemps épuisées. Légèrement remaniés et exempts de trop regrettables mutilations, *Le Don d'Enfance, Un Chant dans l'ombre, Les Matins angéliques* et *La Solitude heureuse* nous sont ainsi restitués dans un texte « ne varietur » auquel il faudra désormais se référer pour apprécier le rôle joué par M. Séverin dans le mouvement poétique contemporain. Disons tout de suite que malgré son éclat amorti, ce rôle demeure considérable et qu'il est peu de poètes, tant en France qu'en Belgique, qui ont ressuscité avec autant de bonheur la muse racinienne. Leurs rythmes sans faste, mais amoureusement ordonnés, leur vocabulaire réduit à l'essentiel, l'ardeur

secrète qu'elles exhalent et la magnétique fierté dont elles sont imprégnées, apparentent, en effet, au meilleur classicisme, les brèves tragédies que sont chacun des anciens poèmes de M. Séverin.

On y trouve la résonance, le pathétisme et les prestigieux échos qui prolongent au delà d'eux-mêmes un Tite, une Bérénice ou une Andromaque, et, sans exagérer les mérites d'un écrivain qui plus tard se détourna de son vrai destin, on peut affirmer que, dans mainte œuvre de jeunesse, M. Séverin se montre le digne successeur des meilleurs poètes d'autrefois. Ce n'est point pourtant qu'il ne se soit plu de temps à autre en moins solennelle compagnie et n'ait quelquefois préféré aux lauriers de la forêt sacrée les roses évanescentes de quelques jardins familiers. Car bien que rebelle aux sortilèges de son époque, il en a néanmoins subi le prestige et l'attrait. Né à la vie littéraire au moment où le Parnasse s'écroulait sous les attaques symbolistes, comment d'ailleurs se serait-il désintéressé des luttes qui l'entouraient de toutes parts, et, quelque profonde que fût sa foi, pouvait-il trouver en elle une sauvegarde suffisante contre des tentations réprouvées, sans doute, par sa raison d'homme, mais auxquelles son cœur d'enfant devait tôt ou tard succomber? *Le Lys*, qui fut le mémorial de ses premiers émois, a disparu de son œuvre, mais, malgré l'absence de ce précieux témoin, et quoi que M. Séverin ait tenté pour les en libérer, tous ses livres de jeunesse qui vont du *Don d'Enfance* à *La Solitude heureuse* portent plus ou moins la marque de leur temps.

Soit sous le masque d'une image imprévue, soit dans l'inflexion de certaines cadences, Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, Jules Laforgue, Georges Rodenbach et Maurice Maeterlinck y font entendre en effet leur murmure enfiévré, et il faut croire que malgré sa conversion à un classicisme plus outrancier, M. Séverin ne leur a point gardé rancune, puisque dans la présente édition de son œuvre, il ne leur a pas imposé silence. Sa conversion, c'est à Goethe qu'il la doit, à Goethe dont il ne s'éprit que sur le tard et à qui il dédia les fruits de sa maturité assagie.

Asservie déjà à ce nouveau maître, bien que toute frémissante encore d'élans refrénés, si *La Solitude heureuse* an-

nonce la prochaine évolution du poète, c'est dans *La Source au fond des bois*, parue il y a six ans, que M. Séverin rompt délibérément avec son passé et quitte pour un monde sans mirages les terres de songe où il avait vécu jusqu'alors.

Athènes et Rome, mais l'Athènes et la Rome de Thorwaldsen et de Flaxman, celles-là mêmes, en somme, que célébra le grand Olympien, y triomphent des ensorcellements de Thulé.

De tendre et de vaporeux comme les divinités et les paysages qu'il évoquait naguère, le vers de M. Séverin, durci par le Paros où il s'inscrira désormais, devient l'impeccable interprète d'une âme asservie à sa victoire. Après les sites élyséens chers aux ombres heureuses, voici des contrées précises comme la campagne gantoise et la vallée de la Semois, où, dans la splendide clarté du jour, sonne le pas d'un homme libre.

L'artiste y demeure parfait, plus parfait même qu'il le fut jamais et, quoique de moins en moins attentif aux rêves qui le hantent, le poète y trouve encore motif à d'émouvantes méditations. Mais son horreur croissante de l'obscurité, qu'il tient pour sa pire ennemie, l'éloigne désormais de toutes les suggestions du mystère. Sans doute, les Nymphes et les Dieux continuent à s'ébattre autour de lui, mais sans se soucier de leur ombre perdue. Tout à l'extase de leur éternité, c'est en vainqueurs des ténèbres qu'ils s'imposent à une âme déjà libérée de ses plus chères attaches et dont les songes perdront peu à peu la grâce qui leur tenait lieu d'auréole. Car si cette âme effleure encore l'au-delà, c'est dans la lumière d'un Midi implacable que désertent aussi bien les nuées que l'arc-en-ciel. Ses tourments? Elle n'y songe plus guère et des exquises faiblesses auxquelles l'incitaient ses rêveries d'antan, il ne lui reste que le regret de les avoir savourées. Une étroite discipline l'enserre de ses exigences et lui interdit toute évasion. A quoi bon d'ailleurs tenter d'inutiles voyages autour d'elle-même? Est-il rien de plus périlleux que de se chercher sans cesse et de toujours se redécouvrir ? Quand on se satisfait comme elle d'une apaisante certitude consacrée par un exemple illustre, il n'est plus besoin de s'interroger. Il suffit de se choisir un maître assez

sûr pour pouvoir l'interposer sans crainte entre le monde et soi.

Malheureusement, cette attitude n'est pas sans danger et on s'en est aperçu le jour où, sous l'égide de Gœthe, M. Fernand Séverin publia *La Source au fond des bois.* A sa candide foi qui lui inspira tant d'inoubliables pages, il préfère désormais un panthéisme sans issue où il ne trouve même plus la ressource d'un émoi, et, figé dans une sérénité d'emprunt, il renie au profit de mornes théogonies les vivantes apparences auxquelles il dut ses plus pures inspirations. Sans doute, un regret tardif lui est-il venu, puisqu'au seuil de la vieillesse il nous fait réentendre ses premiers chants. Sachons-lui gré de ce retour sur lui-même et louons-le de nous l'avoir révélé.

Bien que farci d'ambition et touchant par certains côtés au grand lyrisme, le roman de Mme France Adine suscite de moins hauts problèmes. La critique belge a pourtant salué **Le Maître de l'Aube** d'éloges unanimes et tout porte à croire que Mme France Adine fera carrière dans les lettres, puisque La Renaissance du Livre vient de lui accorder un prix de 10.000 francs pour son nouveau roman, *La Cité sur l'Arno*, dont on annonce la parution prochaine.

A en juger par le *Maître de l'Aube,* Mme France Adine n'a rien d'une âme simple, et ce serait l'injurier que de ne pas reconnaître en elle une élève aussi fervente qu'appliquée de Gabriele d'Annunzio.

Comme lui, elle aime la pompe verbale, les complexités psychologiques et les héros empanachés de vertus irréelles et de vices magnifiques. Comme lui aussi, elle préfère aux menus drames de la vie quotidienne les vastes conflits chers aux poètes tragiques et qui transforment le cœur de l'homme en éternel champ clos.

A concevoir le monde de la sorte, Mme France Adine fait certes preuve d'une incontestable noblesse. Mais quand elle n'est pas étayée comme chez un d'Annunzio par un talent prestigieux et une incomparable insolence, cette noblesse comporte toujours une certaine naïveté, si bien que les héros qui l'incarnent, pour vivants que les imagine leur auteur, s'inscrivent en marge de la réalité et s'agitent comme de

solennelles marionnettes, dans un monde aussi artificiel qu'eux.

Qu'on en juge par ce résumé du livre de Mme Adine. Le Maître de l'Aube, qui porte le prénom de Debussy et le nom à peine déformé d'un héros de M. Vincent d'Indy, est, comme le fait prévoir son état civil, un musicien de génie, riche, jeune, beau, irrésistible et royalement despotique. Bien qu'adoré de toutes les femmes ,Claude Fervalles s'éprend d'une élève du Conservatoire qui, par un contraste prévu, sera nécessairement pauvre et tout aussi nécessairement jeune, belle et douée d'une voix magnifique.

Bien entendu, Fervalles en ferait volontiers sa maîtresse si, à ses qualités précitées, Brigitte Lebrun n'ajoutait la rigoureuse honnêteté de toutes les héroïnes de roman, jeunes, belles et pauvres comme elle.

Est-ce la voix de Brigitte, ou Brigitte tout simplement, qu'il aime? Fervalles, retors et exalté comme il sied à son rang, ne s'en rend pas bien compte, et, pour tirer la chose au clair, prend le seul parti digne d'un grand seigneur comme lui, qui est d'épouser Brigitte.

A la vérité, celle-ci hésite un peu à se rendre aux raisons de Claude, dont les insupportables caprices autant que les fabuleuses richesses ne sont point sans l'inquiéter. Mais ses scrupules ne durent guère et, devant l'éloquence du tyran, sa vertu, qui, croyait-on, aurait pu rendre des points à Lucrèce elle-même, se plie à l'inévitable et s'accommode tant bien que mal au destin qui lui est offert.

Ce que devient l'union de ces deux âmes disparates, on le devine sans peine. Fervalles, trop tôt grisé par son apparente victoire, a beau prodiguer ses séductions, multiplier ses présents et créer sans répit d'incomparables chefs-d'œuvre, Brigitte demeure de glace. L'amour, le simple amour dont son âme d'enfant espérait la révélation, ce n'est pas, hélas, dans son tortueux époux qu'elle le trouve. Mais aussi, que ce grand musicien est donc un amant maladroit! Au lieu de s'abandonner à lui-même, ne s'avise-t-il pas, chaque fois qu'il se retrouve avec sa compagne, de monter sur un Sinaï de pacotille pour y débiter, avec l'emphase que l'on présume, quelques misérables lieux communs?

Cette situation à la fois naïve et touchante menacerait de s'éterniser si la Providence, qui intervient toujours à propos dans un roman bien fait, ne se mêlait à l'affaire. Un beau matin, donc, Fervalles, qui entre deux symphonies taquinait la finance, se réveille complètement ruiné. Du coup, il devient sympathique à Brigitte, qui, de cette trahison du sort, espère, outre le châtiment de son orgueilleux mari, une orientation nouvelle de sa destinée. Et, comme les bonnes choses vont par trois, une maladie providentielle de Mme Fervalles, suivie du triomphe de Claude à Paris, où sa symphonie *l'Aube* est montée aux nues, révèle les époux l'un à l'autre et les conquiert à l'immortel amour.

Ce récit ultra-romanesque dont les personnages, dévorés de littérature, trahissent chez leur créateur plus de singularité que d'observation, fourmille de tous les défauts chers à la génération qui tenait M. d'Annunzio pour l'héritier du Dante.

On y trouve d'interminables digressions, sans rapport aucun avec l'intrigue et qui n'ont pour but que de mettre en valeur les connaissances musicales de Mme France Adine. Le dialogue, surtout dans ses épisodes familiers, bat péniblement de l'aile, et il s'y rencontre mainte invraisemblance qui remplirait d'aise un musicologue tant soit peu averti. Et cependant, quelque déplaisant que soit souvent son pathos, il se dégage du *Maître de l'Aube* une indéniable puissance à laquelle le lyrisme de Mme France Adine n'est certes pas étranger, mais qui semble résider surtout dans l'inhumanité de ses personnages. Issus d'un esthétisme agressif, Claude Fervalles et Brigitte Lebrun devaient fatalement en supporter la contrainte et renoncer, de ce fait, à tout apport humain. Mais en ce faisant, ils rejoignent les héros tragiques qui eux, du moins, trouvent dans l'alexandrin un cadre adéquat à leur destin.

Peut-être n'a-t-il manqué, en somme, au *Maître de l'Aube*, qu'une inhumanité plus forcenée encore et l'appui de la rime pour faire tressaillir d'aise les mânes de Ruy Blas et d'Hernani.

Il ne faut pas en demander autant à Mme Yvonne Laeufer, dont **Les Stigmatisées** n'ont rien d'héroïque. Si on voulait la

rattacher à quelqu'un, c'est de Dostoïewsky et de Gorki qu'elle se rapprocherait le plus, tout en rappelant par certains tics Octave Mirbeau, qui lui a légué sa véhémence, son amour de l'injustice, sa férocité et, jusqu'à un certain point, son sadisme ingénu. *Les Stigmatisées* relatent l'histoire d'un sanatorium populaire à travers les différents malades qui y défilent. Comme Mme Laeufer a vécu personnellement cette histoire pendant quelques mois, on y sent vibrer un irrésistible accent de vérité auquel on pourrait reprocher cependant une propension à la révolte imputable à n'en point douter à la fébrilité de la narratrice.

Selon Mme Laeufer, tous les malades qu'elle a rencontrés dans cet asile de douleur vivent, à travers leurs souffrances quotidiennes, les pires supplices de l'Enfer. Ces supplices, bien plus que la maladie dont ils résultent, ce sont les médecins, tortionnaires impitoyables, qui les suscitent et les entretiennent, pour la plus grande gloire du divin marquis. Victimes et bourreaux nous sont ainsi présentés dans une atmosphère assez spécieuse. Sous l'œil inquisitorial de Mme Laeufer, ils surgissent, les uns après les autres, comme autant d'hallucinants fantômes, exhibant qui ses sanies, qui ses turpitudes, qui ses inlassables lamentations.

Mais quelque tendancieuse que soit la véhémence de Mme Laeufer, on ne peut s'empêcher d'admirer ce roman-pamphlet, dont la résonance, pour scandaleuse qu'elle soit, éveille de pathétiques échos au fond des cœurs les plus prévenus.

MÉMENTO. — *La Nouvelle Equipe* inaugure sa quatrième année par un remarquable cahier où, entre autres articles, il importe de signaler un bel essai de M. Raoul Rey Alvarez sur *Duhamel et l'épopée Salavine* et une excellente étude de M. Ivan Denis sur *La Poésie en 1929*. — La « Nervie » publie un précieux numéro consacré à *Henri Mazel*. — Dans la *Revue Nationale*, quelques jeunes écrivains de bonne volonté et d'ardeur combattive défendent à coups d'alexandrins et de polémiques la poésie traditionnelle. Ils y apportent un zèle parfois excessif, mais, comme ils gardent leur belle humeur, on ne peut que les louer de leur tentative.

GEORGES MARLOW.

LETTRES NORVEGIENNES.

Einar Skavlan : *Knut Hamsun*. Gyldendal norsk forlag, Oslo, 1929. — *Knut Hamsun : Benoni;* roman traduit par Georges Sautreau. Paris, Rieder, 1930.

De bonne heure, une légende s'est formée autour du nom de Knut Hamsun. Une vie agitée et aventureuse, la faim, la gloire et l'amour, et, pour finir, une paix de patriarche fécond et respecté : que de contrastes et que de circonstances propices à la naissance d'un mythe! On l'a bien vu l'an dernier encore, au soixante-dixième anniverssaire de sa naissance; les journaux ne voulaient pas lâcher une si belle proie. Mais l'éditeur de Hamsun veillait. Il vient de publier, en un fort volume, une biographie de Hamsun illustrée à souhait. L'auteur, Einar Skavlan, journaliste de goût sûr, de plume alerte, était hier encore directeur du Théâtre National à Oslo. L'abondance des détails, souvent intimes, mais point indiscrets, fait supposer que le poète n'a pas refusé d'instruire le biographe. Ce livre manquait et il est le bienvenu.

Il ne saurait être question de résumer une biographie si abondante. On peut tout au moins accompagner Hamsun au cours des années de jeunesse et de formation, jusqu'à l'heure où éclatent les premiers chefs-d'œuvre. On devinera quelle somme d'expérience et de visions s'est accumulée en lui. Il est de bonne et solide race paysanne, douée, point riche, mais ancienne et gardant de solides traditions; en Norvège, plus qu'ailleurs, c'est presque une noblesse. L'enfance de Kund Pedersen, — c'est son nom de famille, — se passe dans le Nordland, dont on connaît les sites grandioses. Le père défriche. L'enfant garde le bétail, et, couché sur le dos, il écrit du doigt sur le ciel ses premiers rêves. Un oncle le traite très durement et lui inspire une haine féroce et durable contre la vieillesse et toute forme de tyrannie.

A quatorze ans, Hamsun est garçon de boutique chez un épicier, puis employé de magasin, colporteur, apprenti cordonnier, terrassier, maître d'école. Les témoins se rappellent un garçon d'une vitalité extrême, très gai, bien vu des filles et lisant beaucoup. A dix-huit ans, il écrit son premier roman,

— l'histoire d'un paysan amoureux qui s'élève au-dessus de son milieu, — et il décide qu'il sera auteur.

Un secours lui permet de voyager. Il va à Copenhague, où il ne peut se faire imprimer. Il voit pour la première fois Björnson qui sera jusqu'au bout son héros. A Kristiania, il mène dans un quartier ouvrier la vie de misère que décrira « *Faim* ». En 1880-1882, il retourne au travail manuel. Mais il « n'est pas comme les autres » et on lui confie un poste de surveillant des travaux, sur les routes de l'Etat. En 1882, il part pour l'Amérique et le voici ouvrier de ferme, employé, secrétaire d'un prêtre unitarien. Il tombe malade et on le croit mourant. Rapatrié en Norvège, il se rétablit aussitôt et fait pendant un an le métier de postier. Il lit, écrit, et commence à signer : Hamsun. Une seconde fois, il vient chercher le succès à Christiania. En huit ans, il a passé du romantisme, suivant la manière des contes de Björnson, au réalisme et à la satire. Il est déjà maître de son style éclatant et bref. Mais il ne réussit pas davantage à percer. Il ébauche *Faim*.

En 1888, nous le retrouvons à Copenhague. Il touche à la trentaine et va faire un dernier effort. Il apporte les premiers chapitres de *Faim* au frère de Georges Brandes. « Il y a en vous de grandes forces », lui dit Edvard. Enfin, Hamsun touchait au but! Le début du livre est imprimé en novembre dans la revue danoise « Ny Jord ». L'événement fut considérable. Une originalité puissante se manifestait. « *Faim* » paraissait au printemps de 1890; bientôt après : *Mystères* (1892), puis *Pan* (1894). Désormais, Hamsun est célèbre.

C'en est fait, en Norvège, de la vogue des œuvres à thèse. La jeune littérature s'engage dans les voies d'un romantisme rajeuni. Elle explore l'inconscient. Elle a retrouvé le sens de la poésie.

Il faut savoir gré au biographe d'avoir indiqué fortement l'importance de ces dates. Je ne lui reprocherai que d'avoir été peut-être un peu trop l'esclave de son plan. Skavlan, délibérément, ne veut voir que Hamsun. L'historien souhaiterait quelques mots sur sa génération. Car Hamsun n'est pas un isolé. Il a un beau cortège d'auteurs et d'artistes. Comment

oublier, par exemple, le génial Edvard Munch, dont les tableaux semblent si souvent illustrer les thèmes de Hamsun? Ce ne serait pas diminuer celui-ci que de multiplier les points de contact, de rappeler à son sujet les sympathies ou les réactions de G. Heiberg, de N. C. Vogt, de Hans Aanrud. Le portrait de Hamsun y gagnerait encore en vérité et en vie.

Voilà donc Hamsun devenu en peu d'années l'écrivain de Norvège le plus en vue. Ses œuvres se multiplient. Le démon romantique qui l'habite et se déchaîne en fureurs de bohème, si bien vues par Joh. V. Jensen (p. 249), s'accommode d'une rage de travail. La quarantaine arrive, puis la cinquantaine, époques douloureuses pour un poète qui avait répété partout qu'un homme ne compte plus après quarante ans. Pourtant, ces dates sont dépassées sans catastrophes. Après l'épreuve d'un premier mariage, un second réussit à Hamsun. La campagne peu à peu l'arrache aux brasseries d'Oslo ou de Copenhague. Le fond paysan, dépôt en lui de la race et de la jeunesse, révèle une fécondité qu'on ne soupçonnait pas : il s'épanouit en *Germinal* (*Markens Gröde*) que l'Académie suédoise a récompensé du prix Nobel. Les discordances hamsuniennes se résolvent presque en harmonies. La famille, la terre, la patrie et la langue nationale sont le credo de ce grand révolté.

En somme, l'existence de Hamsun est un génial vagabondage à travers les sites, les hommes et les crises du cœur. Mais pas à travers les idées. A quoi bon, dira-t-on? Et les exubérances de l'instinct et de la passion ne suffisent-elles pas à ce magnifique poète? D'accord. Et pourtant, on peut trouver que Hamsun n'aurait rien perdu à disposer d'une culture plus étendue. Ibsen et Björnson sont aussi des autodidactes. Mais l'ignorant Ibsen s'est élevé à ce haut sommet qu'est *Empereur et Galiléen*. Et Björnson, le héros de Hamsun, a été, jusqu'au dernier jour, d'une curiosité d'esprit infatigable. En lisant cette biographie, on éprouve une gêne à voir qu'à des années de distance le conférencier éblouissant qu'était Hamsun n'a guère eu qu'un sujet à traiter : gloire aux jeunes! De son culte de la vie, de sa haine de

toute décrépitude, il a tiré des effets puissants sans doute, mais bornés, et qui se répètent un peu.

Tel qu'il est, Hamsun est placé très haut, nous dit-on, par les peuples jeunes, d'instincts et d'appétits neufs, de courbe ascendante. Ceci pourrait induire à penser qu'il est un Norvégien typique. Car tout le monde sait que la Norvège est un peuple à son aurore, hardi et plein d'élan. Certes, la Norvège admire Hamsun et se retrouve en partie en lui. L'éternel vagabond qui paraît à presque toutes les pages de Hamsun exprime certainement une des plus tenaces nostalgies de l'âme norvégienne; le patient défricheur de *Markens Gröde* en indique un autre aspect. Mais la Norvège se reconnaît aussi et peut-être davantage dans G. Heiberg et N. C. Vogt, dans Kinck et Sigrid Undset. Très humains, ces poètes semblent en même temps plus riches de substances nationale, savoir mieux les secrets et les rêves d'un peuple qui se fait. Toutefois, la part de Hamsun reste belle, et son art, en tout cas, est d'un maître.

La biographie de Hamsun s'achève (p. 348-358) sur quelques pages qui sont l'esquisse d'un portrait. La voie est ouverte maintenant à une étude approfondie de l'œuvre, commencée jadis par Carl Morburger, et continuée, sur plus d'un point, par le très vivant ouvrage de Skavlan.

Aux quelques œuvres de Hamsun traduites en français vient de s'ajouter le roman *Benoni*. Il n'a pas la puissante originalité de *Faim* ou de *Pan*; mais il est plus nuancé, riche d'humour, et la haine de la vieillesse y flambe en quelques très belles pages. Hamsun nous ramène au Nordland. Benoni, tenace, humble, vantard, naïf, est un parvenu paysan qui n'a rien de balzacien. Autour de lui s'agite un petit peuple de fourmis humaines, que l'auteur observe d'un œil en apparence indifférent. Mais la souplesse évocatrice du dialogue et de la langue, quelques mots extatiques sur la nature, des lueurs brèves éclairant le fond des âmes, rappellent qu'il n'a rien perdu de sa maîtrise. Une traduction, quand il s'agit de Hamsun, doit appeler la poésie à son secours. Celle de Georges Sautreau n'y a pas manqué. Elle est excellente.

JEAN LESCOFFIER.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jean Grave : *Le Mouvement libertaire sous la IIIe République (Souvenirs d'un révolté)*, Les Œuvres représentatives, 41, rue de Vaugirard. — **Charles Ledré** : *Les Emigrés russes en France*, Ed. Spes. — **Georges Le Fèvre** : *Un bourgeois au pays des Soviets*, J. Tallandier. — **F. Corcos** : *Une visite à la Russie nouvelle*, Montaigne. — **Henri Bauche** : *A bas la France!* Jacques Bernard. — Mémento.

Le libertaire est en doctrine l'ennemi-né du socialiste, comme le socialiste est l'ennemi-né du libertaire, en qui on ne peut qu'approuver fort la soif de liberté et l'horreur de la tyrannie. Mais d'abord les doctrines se faussent à l'application, et en réalité le libertaire, qui ne souffre pas la contrainte pour lui, l'impose fort bien aux autres, et il a recours à la violence non moins que le socialiste, lequel, de son côté, a le même mépris que lui pour la légalité de la société quand il s'agit de faire triompher sa cause. En sorte que les simples honnêtes gens et bons citoyens sont forcés d'avoir le même éloignement pour les uns et pour les autres.

Ajoutez à ceci que les libéraux ne peuvent vraiment qu'être impatientés par les libertaires qui, en exagérant leur idéal, le rendent dangereux et grotesque. Aimer la liberté n'est pas absoudre la licence, et condamner la tyrannie n'est pas se ruer contre la règle pour quoi une certaine quantité de contrainte est indispensable; aucune société ne se passera de juges, d'huissiers et de gendarmes. Le libertaire est donc à la fois l'ennemi-né de l'autoritaire et l'ennemi forcé du libéral, et par suite se trouve rejeté par tout le monde. C'est qu'au fond le libertaire n'est qu'un révolté (Jean Grave soustitre son livre : *Souvenirs d'un révolté*) et que le révolté ne peut être approuvé que quand il se dresse contre une tyrannie véritable; quand c'est contre une société normale et régulière qu'il qualifie de tyrannique pour les besoins de sa cause, ce n'est qu'un insociable, un fanatique, souvent un criminel, et toujours un imbécile.

Jean Grave fut tout cela, sauf un criminel, puisqu'il réprouve le vol, l'escroquerie, l'assassinat, le proxénétisme et autres péchés mignons que pratiquaient ses camarades (réprouvait-il l'homicide par bombe à la dynamite? je voudrais en être sûr). Donc personnellement ce fut un honnête homme,

dévoué et désintéressé, et qu'on pouvait fréquenter; de son premier métier il était cordonnier, et à ce propos on peut remarquer que les artisans qui font eux-mêmes solitairement leur besogne complète, comme le savetier, sont plutôt anarchistes, car ils ne voient pas la nécessité de la coordination, tandis que les ouvriers d'usines compliquées sont plutôt socialistes.

Maintenant qu'il touche à la vieillesse (près de 80 ans, et une belle tête à la Lloyd George, page 35, tandis que jeune, page 163, il avait l'air d'un simple cogne), il doit se dire — espérons-le, du moins — qu'il aurait rendu plus de services à l'humanité en fabriquant de consciencieuses chaussures à bonnes semelles, qu'en dirigeant *La Révolte* et *Les Temps nouveaux*, d'autant plus que les camarades pour qui il se dévouait apparaissent, à travers ses souvenirs, bien peu estimables...

Dans un mouvement, dit-il, qui combat tout ce qui existe, qui critique la morale courante sans avoir encore bien pu définir la sienne, il est inévitable qu'il se trouve toutes sortes d'individus. Les meilleurs comme les pires. Des sincères comme d'autres qui dans les idées émises ne cherchent que la justification de leurs appétits, ou de leur vanité. D'intelligents comme des détraqués...

Ces lignes loyales sont la condamnation même de la vie de Jean Grave; il avoue mélancoliquement que son Mouvement n'a pas pu définir sa morale. Or, c'est par là qu'il aurait fallu commencer! S'il s'était posé la question du bien et du mal, il l'aurait résolue judicieusement, car, au fond, c'était un très honnête garçon, et il aurait rompu avec toutes les canailles qui venaient l'exploiter, et il aurait été, comme tout le monde, un brave homme d'ouvrier ne se révoltant que contre les choses dignes de révolte, et, même alors, n'allant pas jusqu'à la bombe...

Son titre, **Histoire du mouvement libertaire**, est bien considérable pour quelque chose qui le fut si peu. Le Mouvement n'a jamais été que l'œuvre d'un quarteron (le mot est de lui) de toqués ou de bandits pour qui quelques-uns de nos amis littérateurs eurent une bien fâcheuse indulgence. Ceci me fait remonter aux temps déjà lointains du ravacholisme. La so-

ciété politicienne d'alors était si bassement nauséeuse que presque toute la jeunesse intellectuelle l'avait en mépris, et que, quand les bombes à la dynamite éclatèrent, beaucoup de poètes ou d'esthètes, par un snobisme d'ailleurs stupide, se crurent obligés d'entamer la danse du scalp. Ce fut le cas de Laurent Tailhade, au fond le plus méprisant des bourgeois pour les ouvriers grossiers et sales, s'écriant : « Qu'importe que de vagues humanités périssent! » J'ai pu observer d'assez près ce mouvement des jeunes littérateurs pour constater dès lors combien ces pauvres confrères avaient la cervelle matagrabolisée. De braves garçons comme le poète Quillard, incapables de faire du mal à une mouche, vous laissaient entendre avec un air mystérieux qu'ils avaient une bombe à renversement dans leur poche. Bernard Lazare, que j'avais connu depuis son enfance et qui à 20 ans était le plus conservateur des conservateurs, ne jurant que par Taine et les *Origines de la France contemporaine,* antijacobin, antipoliticien, antisémite même, quoique juif, se trouva, lui aussi, tout tourneboulé quand Ravachol parut, et du simple libéralisme centre gauche glissa au libertarisme le plus extrême-gauche qui fût; ce fut lui qui, au fond, dévergonda tout le petit groupe des *Entretiens politiques et littéraires*; toutes nos revues furent du coup suspectes, et je fus un jour obligé de me mettre en colère contre un publiciste qui, sans avoir jamais lu l'*Ermitage,* le qualifiait de revue anarchiste. Beaucoup d'entre nous se reprirent assez vite d'ailleurs. Paul Adam et Maurice Barrès devinrent très nationalistes, et Adolphe Retté, très catholique; savaient-ils d'ailleurs ce qu'ils étaient quand ils coquetaient avec les *Temps nouveaux*? Je n'ai jamais pu préciser, par exemple, si Stuart Merrill, l'un de mes meilleurs amis, était socialiste ou libertaire; au fond, pour tous ces poètes, cela avait si peu d'importance! Ils acclamaient à la fois Ibsen et Tolstoï, sans voir que ces deux grands écrivains étaient exactement aux antipodes; dans leur cas, il y avait pas mal de snobisme, beaucoup de générosité d'esprit et trop d'ignorance ou de loufoquerie, car on peut être un admirable poète et n'avoir pas le moindre bon sens en matière politico-sociale. A ce mouvement vers l'esprit révolutionnaire dans la jeunesse d'alors correspondit d'ailleurs une poussée antago-

niste vers l'esprit réactionnaire, celui des néo-royalistes aboutissant à l'autre danse du scalp des Camelots du Roy; le bon sens est chose rare, et aujourd'hui encore, quels sont les cerveaux qui gardent l'équilibre?...

Quoi qu'il en soit, il faut être reconnaissant à M. Jean Grave de nous avoir raconté avec tant de sincérité et de bonhomie ses souvenirs du temps ravacholiste; que de figures curieuses passent à travers ses pages! que de demi-fous dangereux! que de casseroles policières! S'il a mauvaise idée de l'humanité, ce sera un peu de sa faute, pourquoi fréquentait-il tout ce beau monde? Parce que, répondrait-il, je voulais sauver le monde tout entier! Hélas! le monde se sauve mieux par la sagesse, le travail, la vertu, la concorde. Renan disait, à l'époque où Clemenceau ne valait pas très cher : Que de choses s'expliquent par le fait que M. Clemenceau ne fait pas oraison! Et aussi pour Jean Grave, que de choses auraient changé s'il avait fait oraison! Je ne dis pas oraison religieuse comme Retté, mais oraison simplement judicieuse. N'est-ce pas déjà une folie que de se dire révolté, de vouloir n'être que révolté? L'esprit de révolte, si un pharmacien pouvait l'analyser, donnerait 1 dixième de violence généreuse et 9 dixièmes de violence haineuse ou envieuse. Ce n'est donc pas un remède, mais un poison. Auguste Comte, qui était un vrai sage et un grand cerveau, disait : La soumission est la base du perfectionnement.

HENRI MAZEL.

§

Plusieurs livres ont déjà paru sur l'émigration russe en France. En chacun l'auteur étudiait une certaine partie de cette émigration : les milieux littéraires, les milieux militaires, les ouvriers agricoles, etc. L'Union des Zemstvos et des Villes a aussi édité un certain nombre de brochures et d'études très intéressantes sur les différents aspects de l'émigration russe en France. Mais l'ouvrage de M. Ch. Ledré est incontestablement le plus complet et le plus substantiel de tous ceux parus jusqu'ici sur ce sujet.

L'émigration russe est un facteur économique et social im-

portant. Si pendant la Révolution française on compta 300.000 émigrés, plus de deux millions de Russes ont quitté leur pays après la révolution bolchéviste. Beaucoup d'entre eux ont trouvé un asile en France. Leur nombre exact, dit M. Ledré, est difficile à préciser. Sans doute, il existe des statistiques officielles (1), mais elles donnent des chiffres si différents qu'il faut les accepter sous les plus expresses réserves. Feu le docteur Nansen évaluait à 400.000 le nombre des émigrés russes en France. Rien qu'à Paris, il y a, d'après les chiffres de la Préfecture de Police, 70.000 Russes. L'Union des Zemstvos et des Villes, pendant les dix années de son existence, a placé, comme travailleurs agricoles et autres, environ 80.000 Russes. L'émigration russe donne en réduction l'image de l'anciennee Russie : toutes les classes y sont représentées. On y trouve un petit groupe de littérateurs et de journalistes qui vivent de leur plume; un certain nombre de personnes riches, qui, ayant pu conserver une partie plus ou moins grande de leur fortune, vivent dans l'oisiveté et peuplent les palaces. Il y a aussi un groupe, peu nombreux, d'artistes, la plupart appartenant au monde du théâtre, du music-hall et du cinéma, les autres, peintres et sculpteurs. Ces trois groupes d'émigrés russes ne comptent pas plus de cinq mille personnes en tout. Les autres émigrés, la grande majorité, vivent d'un travail manuel dur et pénible. Car il faut dire, à l'honneur des émigrés russes, qu'ils ont accepté leur sort de la façon la plus digne. Certains qui, autrefois, occupaient une haute situation, par la fortune ou le rang social, sont maintenant chauffeurs de taxis, ouvriers agricoles ou ouvriers d'usine. M. Ledré nous promène dans les divers milieux de l'émigration russe dont il nous conte la vie dans ses traits essentiels. Il ne se borne pas à de simples descriptions, il donne des chiffres. Le livre porte un sous-titre : « Ce qu'ils sont, ce qu'ils font et ce qu'ils pensent », sous-titre pleinement justifié. L'auteur a interviewé plusieurs émigrés russes de marque. Certain n'ont rien appris, ni rien... compris. M. Kerensky lui a déclaré sérieusement : « Je suis, en général, détesté de l'émigration, mais une chose me console :

(1) En septembre 1926, le Haut Commissariat de la Société des Nations évaluait à 1.160.000 le nombre global des émigrés russes. Depuis cette date, il faut compter qu'il a atteint largement deux millions.

j'ai toute la Russie derrière moi. » (C'est nous qui soulignons cette énormité.)

Un chapitre du livre de M. Ledré est consacré aux Lettres, aux Sciences et aux Arts. La situation des savants et des écrivains émigrés y est décrite avec beaucoup de pénétration, toutefois n'est-il pas un peu hardi d'affirmer que les écrivains russes n'ont rien perdu de leur force dans leur transplantation sur une terre étrangère? Mais dans ce livre, pour la première fois, les émigrés russes, dont trop longtemps on s'est fait une image incomplète et fausse, apparaissent tels qu'ils sont, avec leurs qualités et leurs faiblesses, leur courage et leur hésitation, leur rêve mystique et leur espérance.

J. W. BIENSTOCK.

§

M. Georges Le Fèvre, qui vient de passer trois mois en Russie, nous fait savoir ce qu'a vu **Un bourgeois au pays des Soviets.** J'avoue que, sachant combien il est difficile d'obtenir des permissions d'y aller, le titre m'avait laissé sceptique ; ou bien, me disais-je, M. Le Fèvre n'est pas allé en Russie, ou bien il n'est pas un bourgeois libre de tout engagement envers les Soviets. L'une et l'autre hypothèse était fausse, mais il ne s'ensuit pas que le livre ne laisse point des doutes. Certes, l'auteur a beaucoup de talent, et son récit est aussi attrayant, vivant et animé qu'on peut le souhaiter, mais on a l'impression qu'il a tiré de sa très riche imagination une partie de ce qu'il écrit. C'est évidemment le cas du journal de la jeune fille condamnée à mort qui termine le volume. Je soupçonne qu'il doit en être de même de beaucoup des détails des 30 scènes qui composent le volume, car M. Le Fèvre ne décrit guère; il raconte une scène sur chaque sujet : 1° Entrée en Russie et à Moscou; 2° Décor soviétique (de Moscou), etc. C'est bref, spirituel et sceptique, mais, ça donne l'impression de scènes de voyage romancées et qui auraient pu être inventées sans aller en Russie. Pourtant, M. Le Fèvre y est allé, mes renseignements me permettent de l'affirmer.

Il n'apparaît guère d'ailleurs comme « bourgeois » que sur

le titre du volume et se montre partout ailleurs un neutre modéré, justicieux et impartial.

Le livre de M. Corcos : **Une visite à la Russie nouvelle**, est tout à fait différent. M. Corcos est un socialiste bolchévisant qui est allé accomplir le pélerinage à la Mecque de son parti.

Ce qu'il y a vu l'a rempli d'une admiration à peu près sans bornes pour la *législation* bolchevique; tout au plus fait-il des réserves sur le règlement réduisant les habitants de Moscou à 20 mq. de logement; encore proteste-t-il contre ce qu'on a écrit sur le pillage des maisons et leur quasi-démolition pour faire du feu, mais il oublie que c'est pour Pétrograd et non pour Moscou qu'on l'a écrit. Or, pour Léningrad, il est forcé d'avouer qu'elle est « en état de véritable désolation ».

La perspective Newsky est maintenant, écrit-il, une large avenue où tout est gris et sale, où les magasins ne sont remplis que des plus mornes camelotes et où s'étalent, ainsi que des taches d'un bleu criard, les façades des coopératives d'Etat. Dans toutes les rues et devant chacune des boutiques bleues, des files de malheureux attendent patiemment... Ces longues attentes, ce rationnement maintenu touchent la partie la plus pauvre de la population. Il y a de quoi manger en Russie... mais il est non moins certain que la machine socialiste ne fonctionne pas bien... Une large partie de la population, à Leningrad, est en état de misère et de mendicité administrative... On voit partout des groupes d'hommes dé œuvrés... Des mendiants, plus encore qu'à Moscou... Le pourboire offert n'est jamais refusé (là comme ailleurs en Russie).

Cet aveu a dû coûter à M. Corcos, car son enthousiasme n'est pas feint. Le sénateur Maurice Violette, qui a écrit une préface pour son livre, n'a pu s'empêcher de lui dire : « Oh! j'ai lu avec soin vos pages d'apologie, mais le malheur, c'est qu'elles ne constituent rien qu'un acte de foi dans l'avenir. » Cette foi en l'avenir n'est pas la seule particularité de M. Corcos. Il s'annonce comme « Membre du Comité Central de la Ligue des Droits de l'Homme ». Me souvenant du rôle généreux de cette Ligue dans la défense de l'innocence lors de l'affaire Dreyfus, je m'attendais à voir M. Corcos protester contre les vols et les assassinats des bolcheviks. Il n'y a pas

un mot de ce genre dans son livre. Pour lui, l'histoire de ce pays se divise en deux parties : dans celle d'avant la Révolution, tout mérite d'être blâmé et flétri, il croit aux histoires les plus saugrenues qui lui ont été racontées : à Tannenberg, écrit-il, « les cadavres des moujiks russes s'entassèrent parmi les fourches, les bâtons et les fusils sans cartouches qui formaient leur armement ». Mais, en revanche, tout ce qui s'est passé depuis la Révolution apparaît à M. Corcos comme noble, légitime et génial. Le massacre, l'expropriation et l'oppression des nobles et des bourgeois sont pour lui des mérites qui justifient la suppression de toute liberté. Son livre ne prépare pas à sa conclusion : « Il n'y a aucune raison de souhaiter l'apparition d'un régime communiste dans des nations comme la France... » Je dois d'ailleurs reconnaître que M. Corcos, qui est un sincère, aime décrire et expliquer; son livre en a profité et est véritablement intéressant et instructif.

§

A bas la France! est de plus en plus le cri de l'Italie fasciste. M. Henri Bauche, dans un élégant petit livre, publie une collection d'extraits de journaux fascistes montrant le crescendo de cette presse *officielle* dans sa haine et ses injures à la France. Le Français, à quelque parti qu'il appartienne, a été surpris des discours de M. Mussolini et de ses collaborateurs après l'échec de la Conférence de Londres; le sentiment de révolte a été général dans tous les partis en France, mais ceux-ci prouvaient par leur attitude nouvelle combien ils avaient auparavant perdu de vue les manifestations qui se produisaient en Italie depuis 1922, et même avant. C'est en effet une des deux critiques que j'adresserai à M. Bauche : dans son si intéressant commentaire, il n'a pas fait voir que l'hostilité contre la France avait commencé plus tôt; il n'y a pour ainsi dire pas une seule publication antifasciste qui ne fasse écho à celles des fascistes au sujet des déceptions de l'Italie en 1919 et de la part prépondérante que nous y avons eue; il faut le reconnaître, Clemenceau dans son patriotisme égoïste a été maladroit; les Italiens, sans exception, ont eu l'impression que, par lui, nous avons

été injustes envers eux. C'est malheureusement devenu bien difficile à réparer, parce que Mussolini (qui dirige comme il veut le fascisme) n'a aucun sentiment d'équité. Il exploiterait immédiatement contre nous toute concession. Il dirait et ferait écrire que la concession a été faite par peur et qu'il faut continuer à faire pression sur nous pour en extorquer d'autres. M. Bauche a bien mis en lumière que la presse fasciste appelle de ses vœux l'alliance italo-allemande contre nous. M. Mussolini nous a déjà (ainsi que nos alliés) encerclés comme il a pu par ses traités et négociations avec la Hongrie, la Bulgarie, la Turquie, et même la Grèce. Mais tout cela n'était pas suffisant pour l'exécution du plan qu'il forma *dès son arrivée au pouvoir,* il fallait la rupture de l'alliance franco-anglaise et l'alliance avec l'Allemagne (et si c'était possible avec la Russie). L'aveuglement de nos hommes d'Etat a amené la rupture de l'alliance anglaise (célébrée avec une joie intense par la presse fasciste : *la France est isolée!* s'écria-t-elle en juin 1929). L'alliance italo-allemande risquerait fort de se faire si la droite allemande arrivait au pouvoir. Les perspectives du côté de la Russie restent meilleures : les Soviets sont pacifiques et M. Briand a eu le mérite de résister aux imprudents qui demandaient que l'on rompe les relations avec eux. Espérons qu'il sera aussi prévoyant dans nos relations avec l'Allemagne et qu'il ne s'opposera pas à l'Anschluss. Mais tant que l'alliance franco-anglaise restera rompue, une alliance italo-allemande contre nous sera toujours possible et le but de Mussolini. C'est une triste situation et sur laquelle M. Bauche aurait mieux fait de ne pas garder le silence.

EMILE LALOY.

§

MÉMENTO. — Charles Loiseau : *Saint-Siège et Fascisme* (les accords du Latran devant l'histoire et la politique), J. Gamber (excellente histoire du côté politique de ces accords : on sait que peu après ils ont été suivis de nouveaux conflits au sujet des associations religieuses et de l'enseignement; l'auteur, esprit indépendant, conclut « qu'il vaut mieux s'abstenir de tout pronostic sur la tournure que prendront ces conflits », mais qu'ils pourraient « s'atténuer, sinon brusquement, du moins par intermittences »). — Yves

de la Brière, Victor Bucaille, Louis Le Fur, Louis Misserey, Edouard Trogan, G. Vanneufville : *Les accords du Latran, introduction par Mgr Baudrillart,* Spes (très intéressantes dissertations par d'éminents écrivains catholiques; notons particulièrement celle où Mgr Baudrillart a tenu à rassurer contre le danger que « Mussolini arrive peu à peu à imprégner tous les Italiens, y compris ceux qui participeront au gouvernement de l'Eglise, d'un esprit tellement nationaliste que les catholiques des autres nations en prennent un juste ombrage... Le Saint-Siège, dit-il, ne laissera jamais catholicité s'identifier avec italianité ».) — Alfred Zimmern : *Empire britannique et Société des Nations,* J. Gamber (exposé fortement pensé et documenté de la structure de l'Empire britannique; « la Société des Nations est le deus ex machina du Commonwealth britannique; s'il doit survivre, il survivra comme une Société dans la plus grande Société des Nations »). — C. Evelpidi : *Les Etats balkaniques,* Arthur Rousseau (étude comparée, politique, sociale, économique et financière; c'est l'exposé le plus complet et le plus solidement documenté de l'état actuel de ces Etats).

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Daniel Marques-Sébiè : *Une leçon d'Antoine Bourdelle à la Grande-Chaumière.* Avec une reproduction d'un buste de Bourdelle par l'auteur; Cahiers de la Quinzaine, 16e cahier de la 19e série; L'Artisan du Livre. » »

Esotérisme et Sciences psychiques

Paul Vulliaud : Traduction intégrale du *Siphra-Di-Tzenintha,* le livre secret, ouvrage essentiel du Sepher ha-Zohar : II, F° 176b-179a, comprenant deux versions : l'une littérale, l'autre paraphrasée, avec notes critiques et commentaires initiatiques, augmentée d'une préface contenant l'historique de la traduction française du *Zohar* par Jean de Pauly, avec une appréciation motivée sur l'esprit de ladite traduction, et de nouvelles considérations sur l'antiquité du Zohar; Nourry. » »

Ethnographie, Folklore

Commandant Cauvet : *Les Berbères en Amérique,* essai d'ethnocinésie préhistorique; Bringau, Alger. » »

Linguistique

Louis H. Le Roux : *La langue des relations interceltiques;* A l'enseigne de l'Hermine, Dinard. » »

Serge Yablonovski et Vladimir Boutchik : *Pour bien savoir le russe;* Payot. 20 »

Littérature

Yvonne Bézard : *Une famille bourguignonne au XVIII[e] siècle.* Avec 16 h. t.; Albin Michel 20 »

Jean Dietz : *M. Paul Desjardins;* Cahiers de la Quinzaine, 18[e] cahier de la 19[e] série; L'Artisan du Livre. » »

Gœthe : *Le premier Faust,* traduction nouvelle en vers français, avec notes et commentaires, par Henry Guenser; Figuière. 10 »

Marlowe, Spenser, Shakespeare, Webster, Keats, Shelley, Byron, Poe : *Poèmes,* traduction en vers avec le texte anglais en regard, par Robert Edward Hart; Imp. Marcel Gaud, Port-Louis. » »

Henry Mustière : *O. P. I. D. B. ou comment on écrit l'histoire;* les Etincelles. » »

François Poncetton : *Monsieur Duguay-Trouin, corsaire du roi.*(Coll. « Le Roman des grandes existences »), Plon. 16 »

Ernest Raynaud : *La Bohême sous le second Empire. Charles Cros et Nina;* Cahiers de la Quinzaine. 15[e] cahier de la 19[e] série; L'Artisan du Livre. » »

Marquis de Sade : *Les infortunes de la vertu;* texte établi sur le manuscrit original autographe et publié pour la première fois avec une introduction par Maurice Heine; Edit. Fourcade. 20 »

Alfred de Vigny : *Œuvres complètes. Les Poèmes,* texte établi et présenté par Jean Chuzeville; Edit. Fernand Roches. 18 »

Musique

Lionel Landry : *La sensibilité musicale. Ses éléments, sa formation;* Alcan. 30 »

Ouvrages sur la guerre 1914-1918

Commission de publication des documents relatifs aux origines de la guerre de 1914. *Documents diplomatiques français, 1871-1914.* 1[re] série : *1871-1900.* Tome II : *1er juillet 1875-31 décembre 1879;* Costes. » »

Lieut.-col. d'art. Brev. H. M. : *La vérité sur la guerre 1914-1918.* Tome I : *Joffre, Nivelle.* Tome II : *Pétain, Foch, Sarrail, Franchet d'Esperey;* Albin Michel, chaque vol. 15 »

Alfred Scurmann : *Souvenirs d'un simple poilu.* Préface de René Vanlande; la Jeune Académie. 12 »

Philosophie

A. Spir : *Esquisses de philosophie critique.* Introduction par Léon Brunschvicg; Alcan. 15 »

Noël Vesper : *La philosophie de l'absolu;* les Terrasses de Lourmarin, Lourmarin de Provence. » »

Poésie

Robert Edward Hart : *Poèmes choisis;* Imp. Gaud et Cie, Port-Louis. » »

Politique

Jacques Rivière : *Pour et contre une Société des Nations, 1917-1918;* Cahiers de la Qunizaine, 14[e] cahier de la 19[e] série; L'Artisan du Livre. » »

Questions coloniales

G. Angoulvant : *Etapes asiatiques. Indochine, Chine, Mandchourie, Corée, Transsibérien.* Préface de M. Octave Homberg; Monde moderne. 12 »

Martial Douel : *Un siècle de finances coloniales* (Coll. du *Centenaire de l'Algérie, 1830-1930*) ; Alcan. 125 »

E.-F. Gautier : *Un siècle de colonisation*, archéologie et histoire. (Coll. du *Centenaire de l'Algérie 1830-1930*) ; Alcan. 50 »

René Lespès : *Alger*, étude de géographie et d'histoire urbaines, avec des illust. (Coll. du *Centenaire de l'Algérie, 1830-1930*) ; Alcan. 125 »

Questions juridiques

Dimitri Petchorine : *Condition des Russes en France et celui des étrangers (spécialement les Français) en U. R. S. S.* Préface de M. Gilbert Gidel; Recueil Sirey. » »

Questions médicales

Amédée Fayol : *La vie et l'œuvre d'Orfila.* Préface de Louis Madelin. (Coll. *Les Vies authentiques*) ; Albin Michel. 15 »

Questions militaires et maritimes

Général Camon : *Génie et métier chez Napoléon.* Avec 23 cartes ou croquis; Berger-Levrault. 10 »

Général Desvignes : *La farce du désarmement.* Préface de Louis Forest; Tallandier. 12 »

Roman

Louis-Charles Baudouin : *Printemps anxieux*; Grasset. 12 »

Binet-Valmer : *La femme qui travaille;* Flammarion. 12 »

Maria Borély : *Sous le vent;* Nouv. Revue franç. 15 »

Robert Danrit : *Saltimbanquiers* ; Edit. Argo. 15 »

Th. Dostoïevsky : *Le Journal intime de Raskolnikov*, suivi de *Précoces.* Adaptation et introduction par E. Halpérine-Kaminsky ; Plon. 12 »

Austin Freeman : *Le fantôme de Walfrock.* [(Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*) ; Nouv. Revue franç. 12 »

Claire et Charles Géniaux : *Font-Colombes. L'amour et l'art;* Vraie France. 12 »

Henry de Golen : *Carré de rois* ; Edit. des Portiques. 12 »

Réginald Graulich : *Maître Pou, notaire de province ;* Figuière. 12 »

Joseph Hergesheimer : *Linda*, traduit de l'anglais par Jean-Louis Murgard. Préface d'André Bellessort; Perrin. 12 »

Theodor Plivier : *Les galériens du Kaiser*, roman de la marine de guerre allemande, traduit de l'allemand, par Charles Burghard; Flammarion. 12 »

Maurice Rhène : *Lames de fond* ; Figuière. 12 »

Marcel Shérol : *L'expérience du docteur Laboulette* ; Edit. Argo. 12 »

S. S. Van Dine : *Milo Vance, expert en crimes : L'assassinat du canari*, traduit de l'anglais par R. Duchateau (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 12 »

Roger Vercel : *Notre père Trajan;* Albin Michel. 15 »

Maxime Vincent : *Nannerle de Mur*, roman des temps féodaux; Revue littéraire et artistique. 12 »

Sociologie

Henri Drouin : *La Vénus des carrefours;* Nouv. Revue franç. 15 »

Docteur Adolphe Javal : *Mes luttes avec M. Lebureau;* Flammarion. 12 »

Théâtre

Marcel Achard : *La belle marinière. La vie est belle;* Nouv. Revue franç. » »

Marcel Achard : *Jean de la Lune. Une balle perdue;* Nouv. Revue franç. » »

François Bernouard : *Le soldat du pays,* tragédie de la guerre de 1914; Bernouard. » »

Fernand CrommelyncK ; *Carine ou la jeune fille folle de romans. Tripes d'or;* Emile Paul. 15 »

Varia

Circulez! Texte officiel du *Code de la route.* Illustré de 50 dessins humoristiques de Pecquériaux. Avec une préface de Cami; Denoel et Steele. 12 »

Lucie Delarus-Mardrus : *Le cheval.* (Coll. *La femme à la page*); Nouv. Soc. d'Editions. 10 »

Voyages

Louis Bertrand : *D'Alger la romantique à Fez la mystérieuse;* Edit. des Portiques. » »

Maximilien Buffenoir : *Sur les pas de la comtesse d'Egmont ou les beaux jours de Braine au XVIII*e siècle. Avec 18 illust. ; Société archéologique, Soissons. » »

Jean Dorsenne : *Le bateau ivre.* (Coll. *Histoires d'outre-mer*) ; Firmin-Didot. 15 »

Edouard Herriot ; *Sous l'olivier* ; Hachette. 15 »

Alfred Secermann : *Huit jours à Jérusalem au temps de la domination turque.* Préface de Jehan d'Ivray; La Jeune Académie. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'André Rivoire. — A propos de Cécile Sauvage. — Le XIIe Congrès international d'Histoire de l'Art. — Franchise postale. — Le Sottisier universel.

Mort d'André Rivoire. — Le poète et auteur dramatique André Rivoire est mort le mardi 19 août, à onze heures du matin, en son domicile, 8, rue de Florence, des suites d'une congestion pulmonaire.

Il était né le 5 mai 1872, à Vienne (Isère) et avait publié à 22 ans son premier livre de vers, *Vierges,* dédié à Sully-Prudhomme. Il observe, dès ce premier recueil, la technique à laquelle il demeura fidèle et qui pourrait se définir un classicisme parnassien.

« Ni hasardeux, ni routinier », disent justement Paul Fort et Louis Mandin dans leur *Histoire de la Poésie française.*

Ses autres volumes de vers : *Le Songe et l'Amour, Le Chemin de l'oubli, Le Plaisir des jours, Poèmes de Guerre, Le Désir de l'Amour,* témoignent des mêmes qualités et des mêmes dons.

Son œuvre dramatique, qui connut un vif succès, se compose d'une vingtaine de pièces en vers et en prose : *L'humble offrande,*

Berthe aux grands pieds, Il était une bergère... Le Roi Dagobert, Le Sourire du faune, Roger Bontemps, etc.; une adaptation de Shakespeare : *Juliette et Roméo;* des livrets d'opéras et d'opéras-comiques pour Marcel-Samuel Rousseau, Marcel Lattès, Szulc et Gabriel Pierné.

Président de la Société des auteurs et compositeurs de 1925 à 1927, il rédigea de nombreux rapports intéressant l'art dramatique et les questions professionnelles du théâtre. Il avait été candidat malheureux à l'Académie française, mais comptait se représenter avec de meilleures chances, au fauteuil de Porto-Riche, dont la vacance lui paraissait devoir être prochaine.

Un des premiers, il fit enregistrer des disques par différents poètes pour les Archives de la Parole.

On signale parmi ses ouvrages inédits une *Vie de Jean de Tinan,* qui fut un des amis de sa jeunesse.

Ses obsèques ont été célébrées vendredi à midi, en l'église Saint-Louis d'Antin; l'inhumation a eu lieu à Vienne (Isère).

Des discours prononcés par MM. Charles Méré, au nom de la Société des auteurs dramatiques; Ernest Prévost, remplaçant M. Sébastien-Charles Lecomte, au nom de la Société des Poètes français; Edmond Sée, au nom de la Critique; Gaston Rageot, au nom de la Société des Gens de lettres, Valmy-Baysse, au nom de la Comédie française; André Lenéka, au nom de la Société des Auteurs et Compositeurs; Maurice Donnay, au nom des amis d'André Rivoire, ont exprimé les regrets littéraires et le deuil des amis du disparu.

§

A propos de Cécile Sauvage.

Mon cher ami,

Voulez-vous me permettre de répondre à l'article *La Méconnue* paru dans le dernier Mercure?

Doit-on, parmi les poèmes de Cécile Sauvage, préférer *L'Ame en bourgeon* et *Tandis que la Terre tourne* comme je l'ai fait, ou *Mélancolie* et *Le Vallon* comme le fait son auteur Henri Pourrat, qui affirme même « que c'est dans ces œuvres que l'avenir trouvera sans aucun doute son originalité et sa vraie gloire »?

Pourrat exagère légèrement, me semble-t-il d'abord, en pronostiquant ainsi sans aucun doute l'avenir. Nous sommes jusqu'ici lui et moi des littérateurs, non des pythonisses. Restons dans nos

attributions. Et pour commencer, revenons au présent, où je lui ferai observer que je suis loin d'être seul de mon avis.

Le 1er Janvier dernier, Jean Tenant, le remarquable préfacier des *Œuvres de Cécile Sauvage*, qui la connut de son vivant autant que lui-même, écrivait ceci :

> Deux mots encore pour dire combien je suis d'accord avec Maurice Beaubourg pour placer « le poème de la maternité » qu'est selon Francis Jammes *l'Ame en bourgeon*, au sommet de son œuvre.

Pierre Messiaen, son mari, m'écrivait de son côté le 4 décembre dernier :

> J'ai souvent dit à Pourrat, sans arriver à le convaincre, que j'aimais mieux *l'Ame en bourgeon* que *Mélancolie* et *Le Vallon*.

Et dans la même lettre :

> Cécile savait que *l'Ame en bourgeon* était son œuvre la plus grande, la plus vraie. Je me rappelle que deux mois avant sa mort elle me recommandait de la faire rééditer s'il y avait moyen.

Francis Jammes qui, lors de l'apparition de *Tandis que la Terre tourne*, en 1910, avait adressé, paraît-il, à Cécile une lettre toute d'admiration et d'enthousiasme, lui en adressa une seconde après celle du *Vallon* en 1913, où c'était presque à des réserves parfois qu'il aboutissait.

Il vient du reste d'écrire les très belles lignes suivantes, concernant encore évidemment l'auteur du premier recueil :

> Qu'êtes-vous venue faire en ce monde, Cécile? Vous nourrir de fleurs et d'azur comme l'abeille; composer votre miel et vous envoler ensuite, laissant des cœurs ivres de vous... Quand vous avez connu l'amour que vous inspirèrent votre mari et vos enfants, vous n'avez pas eu d'autre instinct que de vous donner à eux corps et âme, et d'en mourir.

Barrès aussi aimait *L'Ame en bourgeon*.

Et Léon Daudet, tout en admirant les vers si purs et tristes de *Mélancolie*, aime au moins également celle-ci, puisqu'il en détacha, il y a quelque temps, comme je le fis, « cette pièce extraordinaire » *Il est né...*, exaltant « la grande nouveauté qui vivait éparse un peu dans l'âme de toutes les mères, et dont la merveilleuse Cécile fait le rassemblement ».

Pourquoi, en face de tant d'admirations conjuguées de poètes, d'écrivains, d'amis, du mari de Cécile, en face de la déclaration de Cécile elle-même, Pourrat, pourtant poète et romancier de grand talent, préfère-t-il *Mélancolie* et *Le Vallon*, refusant d'être convaincu?

Serait-ce, ainsi qu'il le proclame à la fin de son article, que Cécile lui paraît « y rentrer dans une sérénité qu'on croit déses-

pérée, et qui n'est, elle le sentait de plus en plus en approchant de la foi, que la grande ombre de l'amour »? Ou, comme il le disait plus nettement jadis, « que *Le Vallon* lui semble une préparation à un apprentissage de la foi »?

Dans les œuvres prônées par lui, n'abandonne-t-elle pas cette foi de simplicité, d'ingénuité, ce « devoir », comme elle le disait si gentiment, « d'eau courante », ne permettant plus au ruisseau limpide qu'était sa vie de continuer sa course, repliée sur elle-même, interrogeant avec anxiété terre, étoiles, univers, ne se retrouvant plus? Y a-t-il là « apprentissage ou désapprentissage » de la foi? Où est-elle le plus près de Dieu? *La foi-joie* de l'exquise petite cabrette des Basses-Alpes, de la délicieuse sœurette de Saint-François d'Assise, ne vaut-elle pas *la foi-douleur, la foi-terreur* d'un Pascal, par exemple, en transe devant l'abîme?

Serait-ce plutôt que, dans l'amour tout à fait émouvant et touchant d'ailleurs, que Pourrat porte à son pays, il serait arrivé à une sorte de régionalisme exclusif, expansif, le forçant à réclamer la première place pour le volume composé à Ambert?... Je n'en crois rien!... Il sait trop bien le manque total d'enthousiasme de Cécile pour cet Ambert « aux longs et longs jours de brume et de neige où elle colle aux fenêtres son pauvre visage de nonne résignée et cloîtrée », pour « ce pays qui écrase l'âme »!... Il se rappelle trop bien les quatre vers-préface de *Mélancolie*, où elle constate après l'éblouissement de sa vie à Digne, la déception progressive des vallons du Livradois :

Dans ces vallons où l'ombre fine
Descend lentement du ciel froid,
Fallait-il que je m'achemine?
La nuit grandit autour de moi.

Si je me refuse à ces deux raisons, me faut-il cependant en admettre une troisième?

Le Vallon et *Mélancolie* ouvriraient, selon lui, à la poésie française, un royaume que la poésie anglaise, celle de Keats et Shelley entre autres, connut seule jusqu'ici.

Poésie plus fine, plus bleuissante, plus perdue... nous entrainant nous ne savons où, hors du monde... Mélodie mélancolique, parce que la joie habite l'instant et que la tristesse habite la vie, mais de par delà la joie et la tristesse, mais d'une autre planète.

Quelle planète?... La martienne ou la transneptunienne?... Ce royaume de poésie nouvelle dont il nous parle n'est-il pas, tout compte fait, celui de la « poésie-pure », si à la mode ces temps-ci?

Mais pourquoi dématérialiser celle-ci de notre planète, si c'est pour la re-matérialiser aussitôt dans une autre?... « Le rêve insis-

tant et fuyant d'Ambert »,... même l'Académie française actuelle n'y suffisent-ils pas?

En fin de compte, ce qui m'apparaît avant tout admirable dans l'œuvre de Cécile Sauvage, en dehors de toutes « brumes, neiges, planètes » d'Ambert, c'est l'humanité profonde, souveraine, irrésistible, qui s'en dégage, nous émouvant jusqu'au fond de l'être, nous enivrant, nous bouleversant. C'est l'âme de cette mère qui, ayant compris par sa création qu'elle a rejoint le geste sublime du Créateur, qu'elle en est déjà comme le prolongement, se penche, et avec quelle tendresse, quel amour indicibles, infinis, vers cet univers qu'il lui semble qu'elle a presque un peu créé aussi. Cette âme inoubliable, rayonnante, qui, sans que la tristesse et l'amertume y soient d'abord pour rien, se retrouve après cette crise de tristesse et d'amertume, plus frémissante, plus épurée, plus éperdue qu'avant.

Tremblant délicieusement dès le premier agneau, celui de *Tandis que la Terre tourne* :

> Je marchais. L'agneau gras pesait à mes bras frêles,
> Je ne sais quel regret me mit les yeux en pleurs,
> Et quel émoi me vint de ce cœur sur mon cœur...

Tremblant plus délicieusement encore devant le second, celui de *L'Ame en bourgeon*, si tendre, si fragile, si semblable à ce fils qui lui est né :

> O mon petit enfant, à cet agneau pareil!...

Qui, au cours des deux magnifiques pièces liminaires de celle-ci, sent, dans une sorte de compréhension, de révélation soudaines, uniques, que, ce cœur de l'agneau, ce cœur de son enfant, c'est le cœur même du monde qui va battre contre le sien désormais :

> Personne ne saura comme un fils né de moi
> M'aura donné le sens de la terre et des bois.
> . . . .
> Le monde n'a plus rien de trop profond pour moi.
> . . . .
> Hommes, vous êtes tous mes fils, hommes vous êtes...
> . . . .

Cette âme qui le crie, dans une suite de pièces, auxquelles nulle poétesse ne pensa jamais, auxquelles nul poète, même anglais, n'eût pu s'attaquer; ouvrant un royaume autrement large, merveilleux cette fois à la poésie nouvelle, *Il est né... Enfant, pâle embryon... Te voilà hors de l'alvéole...*, etc., jusqu'à cette *Maternité* composée à Ambert, et qui est pourtant comme le chef-d'œuvre, le couronnement de *L'Ame en bourgeon* :

Une larme me vient de regarder au cou
Battre encore une artère au rythme dur et fou
Du couple qui voulut un soir donner la vie.
Vieil homme, encore enfant pour moi, jusqu'à la lie
Je sais le goût profond de ton sang, la racine
De ton être a poussé dans la tendre poitrine
D'une femme, je sais comment tu as grandi,
Comment nous vous faisons, vous, hommes, nos petits.

Cette âme qui se retrouve plus admirable encore de jeunesse, de tendresse, d'amour, malgré *Le Vallon* et *Mélancolie*, dans *Primevère*, en 1913; qui en 1917, à Grenoble, continuera à se donner comme elle s'est toujours donnée, à ses enfants cette fois, oubliant toutes les tristesses d'Ambert dans des proses lumineuses de souffle, d'ingénuité, d'adoration; qui, même dans ce *Vallon*, dans *Fumées*, parmi les plus beaux vers sur la mort que peut-être on ait jamais écrits, s'écriera avec un élan d'humanité surhumaine :

Ah! que le cœur enfantin
Des hommes est tendre encore,
Quand monte l'aurore
Du dernier matin!

Et qui rechantera toujours le printemps, le soleil, la campagne, les fleurs, les papillons, les sauterelles, la joie de ce Digne auquel elle ne voudra ni ne pourra jamais cesser de penser, trois ans même avant sa mort (Paris, 1924). Car ce fut sans cesse Digne, où s'écoula toute sa jeunesse, où elle se maria, où elle eut son premier fils (*L'Ame en bourgeon*), la vraie patrie de son cœur, le vrai pays de son bonheur, comme viennent d'admirablement le comprendre André Honnorat, le sénateur des Basses-Alpes, le maire et le conseil municipal de cette ville, en donnant à l'une de ses avenues le nom de Cécile Sauvage. Comme le comprend admirablement un jeune écrivain provençal, Jean Proal, dans son récent et bel article du « Mémorial d'Aix » : *Cécile Sauvage, poète de chez nous.*

Est-il, pour conclure, aussi vain, ainsi que l'écrit Pourrat, d'opposer telle à telle partie de son œuvre?

Pourquoi l'a-t-il fait, alors?

Et n'est-il pas, en somme, utile qu'on sache, après Eugène Marsan et Jean Tenant qui la découvrirent et l'exaltèrent; après Léon Daudet qui ne craignit pas de lui donner le pas sur toutes les poétesses à tapage de notre époque; après Francis Jammes qui vient d'avoir la bravoure de l'asseoir aux côtés mêmes de Lamartine, qu'il y a des admirateurs passionnés d'elle, tels Pourrat et moi, par exemple, qui, en rompant des lances pour savoir surtout où il se trouve, proclament par là-même son génie?

Toutes mes amitiés, mon cher ami,

MAURICE BEAUBOURG.

§

Le XIIe Congrès International d'Histoire de l'Art. — Le XIIe Congrès International d'Histoire de l'Art, faisant suite au Congrès de Rome 1912 et de Paris 1921, se tiendra du 20 au 29 septembre 1930 à Bruxelles. Il coïncidera avec les grandes expositions d'art ancien et moderne, ouvertes à Anvers, Bruxelles, Liége, à l'occasion du centenaire de l'Indépendance de la Belgique.

Le Congrès s'occupera de l'histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours; les communications consacrées à l'étude des relations de l'art antique et de l'art extra-européen avec l'art européen de l'ère chrétienne, jusqu'à l'époque contemporaine, seront faites dans les sections pour lesquelles ces sujets présentent un intérêt particulier.

Le programme comprend des séances de travail, des visites de monuments et de collections à Bruxelles et en province, des visites aux expositions d'art ancien et moderne d'Anvers, Bruxelles, Liége, des excursions à Bruges, Gand, Malines, Namur, Louvain et Mons, des fêtes et réceptions officielles et privées, une représentation de gala au Théâtre Royal de la Monnaie, un concert de musique ancienne au Palais des Beaux-Arts.

Les communications présentées au Congrès pourront être faites en français, en néerlandais, en allemand, en anglais, en espagnol, en italien et en portugais. Conformément à l'usage établi par les congrès précédents, ces communications ne devront pas excéder une durée de quinze minutes et pourront être illustrées de projections lumineuses. Si leurs auteurs ne peuvent être présents au Congrès, les communications pourront cependant y être accueillies et y seront lues par un des membres du bureau de la section compétente.

Les travaux du Congrès seront répartis en quatre sections :

1° Enseignement, muséographie. — Une attention toute particulière sera réservée à l'étude des procédés de la science moderne pour l'examen, la conservation et la restauration des œuvres d'art. Examen des contrefaçons. Etude d'une réglementation internationale pour la protection des œuvres d'art. Echanges internationaux, à titre de dépôt, entre musées. Photographie des œuvres d'art. Corpus des catalogues et des inventaires des collections d'art en Europe. Méthode d'enseignement. Conception de la classification en matière d'art dans l'enseignement.

2° L'art du moyen age en Europe. — Architecture, peinture, sculpture, gravure, arts décoratifs. En particulier, étude des rapports

de l'art des territoires formant la Belgique actuelle avec l'art des autres pays.

3° L'ART DE LA RENAISSANCE ET DES TEMPS MODERNES. — Architecture, peinture, sculpture, gravure, arts décoratifs. En particulier, étude des rapports de l'art des territoires formant la Belgique actuelle avec l'art des autres pays.

4° LES ARTS HORS D'EUROPE DANS LEURS RAPPORTS AVEC L'ART EUROPÉEN.

Les titres de communications et toutes demandes de renseignements doivent être adressés à M. Leo Van Puyvelde, président du Comité organisateur, rue du Musée, 9, à Bruxelles.

§

Franchise postale. — On connaît généralement mal la liste des personnalités auxquelles il est permis d'écrire sans affranchir la lettre. Comme nous trouvons, par hasard, cette liste dans la partie « Renseignements généraux » qui clôt l'annuaire des Députés et Sénateurs (Imprimerie de la Chambre des Députés, Martinet, 7, rue Saint-Benoît, p. 247 et suiv.), nous la reproduisons ci-dessous. C'est un extrait — rarement reproduit — du règlement des Postes et Télégraphes.

Circulent en franchise :

1° Toutes les correspondances originaires de France, des Colonies et de l'étranger adressées à MM. :

le Président de la République; le Président du Sénat; le Président de la Chambre des Députés; le Grand Chanceler de la Légion d'Honneur; les Ministres Secrétaires d'Etat à département; les Sous-Secrétaires d'Etat à département ministériel; le Gouverneur général de l'Algérie; le Président du Conseil d'Etat; le Vice-Président du Conseil d'Etat; le Président du Contentieux au Conseil d'Etat; le premier Président de la Cour des Comptes; le premier Président de la Cour de Cassation; le Procureur général de la Cour des Comptes; le Gouverneur militaire de Paris; le Commandant de la Place de Paris et du département de la Seine; le Chef d'état-major général du Ministre de la Guerre; le Préfet de Police; le Directeur général des Contribution directes; le Directeur général des Contributions indirectes; le Directeur général des Douanes; le Directeur général de l'Enregistrement, des Domaines et du Timbre; le Directeur général des Manufactures de l'Etat; le Directeur général des Monnaies et Médailles; le Directeur du personnel au Ministère de la Guerre; le Directeur des Forêts au Ministère de l'Agriculture; le Directeur général de l'Administration de la Caisse

d'Amortissement et de la Caisse des Dépôts et Consignations; le président de la Commission chargée d'établir les listes de candidature aux bureaux de tabacs; le Secrétaire général du Conseil d'Etat;

2° les correspondances originaires du département de la Seine adressées au Préfet de la Seine, au Directeur de l'Assistance publique à Paris;

3° les correspondances originaires du ressort du commandement d'un corps d'armée adressées au Commandant dudit corps d'armée dans toute l'étendue du commandement, à Paris;

4° les correspondances originaires du ressort de la Cour d'appel adressées au Procureur général de la Cour dans le ressort de ladite Cour;

5° les correspondances originaires du département où siège la Cour d'assises adressées au Procureur de la République près la Cour d'assises dans le département

6° les correspondances originaires de l'arrondissement du Tribunal de première instance adressées au Procureur de la République près ledit Tribunal;

7° les correspondances originaires du département du Rhône et des départements limitrophes adressées au Préfet du Rhône.

Jouissent de la franchise, sous condition du contre-seing :

1° Les Présidents du Sénat et de la Chambre des Députés, pour leur correspondance adressée aux Sénateurs, aux Députés, aux Conseillers d'Etat, aux Maîtres des Requêtes, aux Préfets, aux Procureurs généraux, aux Procureurs de la République;

2° les Questeurs du Sénat pour leur correspondance adressée aux Sénateurs;

3° les Questeurs de la Chambre, pour leur correspondance adressée aux Députés.

Soit trente-huit catégories de citoyens, sans compter les militaires qui se trouvent sur le T. O. E. (Théâtre d'opérations extérieures).

§

Le Sottisier universel.

A soixante-dix ans, Henri Bardoux se passionnait pour la langue italienne et, bientôt, ses progrès étaient tels qu'il parlait couramment la langue de Virgile, de Dante, de Mussolini et de quelques autres grands hommes. — Henri-Robert, *Le Palais et la Ville*, p. 107.

Le Gérant : A. Vallette.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1930.